0015087140Z7

1947

Qu'allez - vous faire, malheureux ?

CÉLESTINE,

OU

LES ÉPOUX SANS L'ETRE.

Se trouve

A Londres, chez J. de Boffes libraire, Gerard Street No. 7, Soho, et chez Dulau et Comp. Wardeur Street, Soho Square.

A Leipzig, chez Rabenhorst, lib.

A Berlin, chez Mettra lib.

A Francfort sur le Mein, au bureau du Journal françois.

A Manheim, chez Fontaine lib.

A Basle, chez Decker lib.

A Breslau, chez G. T. Korn jun. lib.

CÉLESTINE,

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

PAR MR. B. DE LA L.

Multorum crudelitas, et vindicta, *et luxuria, ut paria pessimis audeat, fortunae favore deficitur ; eadem velle eos cognosces, da posse quantùm volunt.* SENEC. Epist. LXII.

Il ne manque souvent à la cruauté, à la *vengeance* et au libertinage, pour commettre les plus grands crimes, que les faveurs de la fortune; si vous voulez connoître jusqu'où ces passions peuvent aller, mettez-les dans le coeur d'un homme puissant.

TOME PREMIER.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

1798.

PQ
1955
B1d
1798
v. [1-2]

CÉLESTINE

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CHAPITRE I.

D'Orméville avoit vu périr son père, victime de la révolution, lui-même avoit pensé terminer à la fatale lanterne sa carrière à peine commencée; il avoit vu la demeure de ses ancêtres démolie et incendiée par ce fanatisme destructeur qui signala les premières secousses dont la France fut agitée: sa patrie lui devint un séjour insupportable, il forma la résolution de l'abandonner et d'aller cacher dans le pays étranger ses regrets et son existence. Il avoit une soeur trop jeune pour l'accompagner, il la confia à une ancienne amie de sa famille, et la supplia

au nom de l'amitié, de la compassion, de remplacer auprès de cette jeune personne une mère qu'elle avoit perdue dès son bas âge. Cette femme sensible accepta avec empressement le dépôt précieux qu'on lui confioit; elle sentoit combien il eût été dangereux de laisser un enfant sans expérience entre les mains du seul parent qui restât à d'Orméville; c'étoit un oncle qui l'avoit toujours beaucoup aimé, mais la carrière différente qu'ils embrassèrent dans la révolution les avoit éloignés l'un de l'autre: on sait que, de toutes les affections des hommes, la politique est celle qui les divise le plus.

Ayant mis ordre à toutes ses affaires, d'Orméville partit de Dijon, et ce fut vers l'Italie qu'il dirigea son voyage. Il en parcourut plusieurs cantons, non pour satisfaire sa curiosité, non pour acquérir les connoissances superficielles qu'étalent à leur retour ces voyageurs tout fiers d'avoir fait quelques lieues en Europe, mais pour se choisir un asile, une nouvelle patrie.

Il s'arrêta enfin à Tivoli, et loua une petite maison sur les bords de l'Anio; il vivoit très-retiré, ne voyoit personne, et employoit à la lecture ou à la promenade tous les momens qu'il déroboit à ses chagrins. Il passoit souvent des heures entières à considérer la magnifique cascade que forme le Tévérone, vis-à-vis les ruines de l'ancien temple de la Sybille; mais il aimoit sur-tout à s'égarer parmi les débris du palais superbe bâti par l'empereur Adrien. Il y alloit tous les jours; ces bâtimens démolis, ces images de destruction s'accordoient avec la noirceur des idées qui le tourmentoient; il s'y oublioit souvent, et si l'on avoit besoin de lui, c'étoit d'abord là qu'on alloit le chercher.

Déjà depuis plusieurs mois il habitoit cette solitude, lorsqu'au déclin d'une de ces belles journées dont la nature favorise si souvent la plus riante des contrées, il sortit pour se promener. Distrait par une lecture intéressante qu'il continuoit en marchant, entraîné par son penchant or-

dinaire, il tourna, sans y penser, ses pas du côté des ruines. Il s'assit sur le fût d'une colonne brisée, et son livre lui devint bientôt inutile: ses regards errans cherchoient à suivre les derniers rayons du soleil qui se perdoient peu-à-peu parmi les jambages des portiques. Quelquefois, trompé par l'apparence, il prenoit pour un incendie la clarté qui se réfléchissoit sur le vieux ciment des murailles écroulées; il détournoit la tête, en poussant un soupir, ses yeux retomboient sur les chapiteaux d'une colonnade renversée, il croyoit y voir des tombes, il se levoit agité, prononçoit avec étouffement le nom de son père, faisoit quelques pas et s'asseyoit de nouveau.

Tous les troupeaux étoient rentrés, tous les laboureurs avoient quitté leurs travaux, la nuit approchoit à grands pas et d'Orméville ne songeoit point à se retirer. Profondément recueilli dans ses idées, immobile à la même place, il sembloit une statue. Il n'entendoit plus que le gémissement monotone des cascades, que le

cri glapissant des oiseaux de nuit, surpris de voir un homme leur disputer leur retraite. Les ténèbres lui retraçoient encore plus fortement l'horrible scène dont il avoit été le témoin et dont il avoit pensé devenir la victime; quelques pierres s'éboulèrent auprès de lui, sa tête s'enflamma, ce bruit fatal retentit jusqu'au fond de son ame et lui rappela le fracas horrible des murs de son château embrasé; il crut voir encore les décombres noircis par la fumée et teints du sang de son père, il frémit et, revenant de l'espèce de léthargie qui l'avoit anéanti jusqu'alors, il promena autour de lui ses yeux égarés. La lune dont quelques légers nuages amortissoient la clarté, répandoit sur la terre cette lueur pâle qui fait de chaque objet un spectre, de chaque pierre un sépulcre. Une horloge sonna dans le lointain, plus vivement ému encore qu'à l'ordinaire, d'Orméville songeoit à retourner chez lui, lorsqu'il entendit le bruit des pierres qui rouloient sous les pas de quelqu'un qui paroissoit marcher de son côté, il crut

que ses domestiques venoient le chercher, et s'avança vers l'endroit d'où partoit le bruit.

Il ne distinguoit personne; il écoutoit, il n'entendoit plus rien; croyant s'être trompé, il continuoit son chemin quand son oreille fut frappée d'un cri étouffé qui partoit de dessous terre. Il doubla le pas et arriva bientôt à l'entrée d'un souterrain qui lui étoit absolument inconnu. La lune donnoit sur l'ouverture et en faisoit mieux ressortir l'obscurité: avant d'entrer d'Orméville s'arrêta pour écouter encore. Un nouveau cri se fit entendre; sans songer qu'il étoit sans armes, qu'il alloit vraisemblablement exposer à de grands dangers, le jeune homme s'élança dans le souterrain qui formoit une longue allée, et en suivit en tâtonnant les sinuosités.

Ses pas furent long-temps inutiles; une de ses mains ne quittoit pas le mur qui lui servoit de guide, l'autre qu'il étendoit autour de lui, n'avoit encore rencontré aucun objet. Bientôt un léger mouvement qui se fit à ses côtés, l'avertit

qu'il n'étoit pas seul; il parla d'une voix ferme et prononcée, et le son que répétèrent au loin les cavités du souterrain, lui en fit connoître toute l'étendue; personne ne répondit, mais au même moment ses yeux furent éblouis de la clarté d'une lanterne sourde qu'on lui porta au visage; le bruit de la détente d'un pistolet fut suivi de la lueur d'une amorce; le coup étoit tiré à bout-portant, il ne prit pas feu, l'assassin fit une imprécation terrible en italien. Sans lui laisser le temps de préparer un second pistolet, d'Orméville se jeta sur lui, le renversa par terre, et saisissant un poignard qu'il trouva à sa ceinture il le lui plongea dans le sein. Le misérable poussa un gémissement sourd qui se prolongea sous les voûtes, d'Orméville ne put douter que ce ne fût son dernier soupir.

Ne redoutant plus l'assassin, il se mit à chercher la victime; la lanterne s'étoit éteinte: en promenant ses mains sur la terre, il rencontra un visage masqué; persuadé que c'étoit celui de son ennemi,

il continua à chercher plus loin; ses doigts s'entremêlèrent dans de longs cheveux épars, ils se posèrent sur des vêtemens de femme. Etonné du silence de l'infortunée, il voulut lui aider à se relever, elle étoit immobile et glacée.

Craignant d'être arrivé trop tard quoiqu'il se flattât encore qu'elle n'étoit qu'évanouie, d'Orméville la saisit d'une main et tâcha avec l'autre de retrouver le mur. Ne sachant plus par quel côté il étoit entré, il se mit à marcher sans être certain qu'il ne tourneit pas le dos à l'ouverture. L'impatience, l'agitation lui faisoient paroître le trajet bien long, il commençoit à croire qu'il s'étoit trompé et se décidoit à retourner sur ses pas lorsqu'il retrouva la clarté. Il hâta sa marche et crut sortir d'un tombeau en voyant le ciel au-dessus de sa tête.

Empressé de s'assurer si la femme qu'il portoit étoit vraiment morte, il la posa sur une pierre et la considéra attentivement. C'étoit une jeune personne qui paroissoit avoir au plus vingt ans; elle étoit

pâle, défigurée, mais elle conservoit encore ces marques de beauté que la mort même ne peut effacer au premier instant. D'Orméville trembla en la voyant couverte de sang, et ne douta plus qu'il ne se fût exposé en pure perte. Les soins qu'il prenoit pour la ranimer étoient inutiles; tout lui manquoit pour la secourir, il n'avoit pas même une goutte d'eau.

Aucune habitation ne se trouvoit dans le voisinage, le jeune homme regardoit autour de lui avec désespoir, il alloit charger de nouveau l'inconnue sur ses épaules et essayer de la porter jusqu'à Tivoli, lorsqu'il aperçut un peu d'eau ramassée dans la sculpture de la corniche d'un pilastre. Ce léger secours lui parut un bienfait du ciel; il courut avec transport, mais son embarras devint bientôt le même: comment prendre cette eau, comment la transporter? Il essaya d'en recueillir dans le creux de ses mains, elle filtroit en marchant au travers de ses doigts. Il étoit désolé: déjà plusieurs tentatives infructueuses avoient consumé une grande

partie de cette eau si précieuse, il n'en restoit plus que quelques gouttes, d'Orméville n'osoit y toucher, il alloit près de l'inconnue, revenoit au pilastre, retournoit à l'inconnue, il ne savoit à quoi se décider.

Tout-à-coup son esprit fut frappé d'une idée à laquelle il s'abandonna avec empressement. Il imbiba son mouchoir et courut le poser sur le visage de la jeune femme, qui, saisie par cette fraîcheur subite, fit une sorte de mouvement convulsif; la surprise et la joie en causèrent un semblable à d'Orméville. Il la releva, la soutint dans ses bras et suivit avec complaisance, le progrès des soins qu'il lui prodiguoit: ses regards fixés sur elle épioient le plus léger tressaillement, la plus foible palpitation. Elle se ranima peu-à-peu, ouvrit les yeux, les tourna vers le ciel, les laissa retomber sur d'Orméville, fit un mouvement de surprise et s'écria: Justes dieux! où suis je?

Etonné d'entendre parler sa langue, d'Orméville se réjouit d'avoir sauvé la vie à

une compatriote. Ne craignez rien, Madame, lui dit-il de ce ton qui rassureroit même celui qui ne comprendoit pas le discours qu'on lui adresse, ne craignez rien, vous êtes en sureté. Surprise à son tour de se voir entre les mains d'un Français, d'un jeune homme, l'inconnue rougit et repoussa doucement les bras de d'Orméville qui l'entouroient encore. Je me trouve mieux, lui dit-elle en essayant de se lever, mais où sommes-nous, où m'avez-vous rencontrée? D'Orméville satisfit à ses questions, il lui raconta ce qui s'étoit passé; elle frissonnoit en entendant un détail qui lui rappeloit tout ce qu'elle avoit souffert, qui lui apprenoit tout ce qu'elle devoit à son libérateur. Quelles obligations ne vous ai-je pas, s'écria-t-elle lorsque d'Orméville eut fini son récit; quelles obligations ne vous auront pas mes parens! — Où sont-ils vos parens? — A Tivoli, répondit-elle en soupirant; ah dieux, comme ils doivent maintenant être tourmentés! Elle commença à marcher en disant ces mots, d'Orméville lui offrit son bras et, encore

toute tremblante, elle s'appuya à-demi sur lui.

Si, par un sentiment naturel, on est toujours porté à s'intéresser vivement à la personne pour laquelle on a couru quelque danger, combien cet intérêt ne devient-il pas plus puissant, lorsque cette personne est un jeune fille charmante et que le libérateur est un jeune homme doué d'une imagination ardente et d'un coeur sensible! D'Orméville fit plusieurs questions à sa compagne, non pas avec cette curiosité qui repousse ou effraie la confiance, mais avec cet empressement qui la sollicite et l'encourage. Elle lui apprit qu'elle étoit fille du comte de Lussière, sorti de France avec toute sa famille depuis quelques mois. Nous habitons Rome, continua-t-elle, et nous étions venus ce matin à Tivoli pour visiter les ruines et les cascades. Nous logeons sur les bords de la rivière; je me promenois seule dans le jardin après souper, deux hommes masqués ont fondu sur moi, l'effroi qu'ils m'ont causé a tellement

glacé tous mes sens que je n'ai pas eu la force de crier. Les malheureux ont profité de ma foiblesse pour m'entraîner dans une barque; ils m'ont transportée jusqu'ici, l'un d'eux est resté en arrière, l'autre m'a portée sous cette voûte où votre courage m'a si heureusement délivrée de lui. Ils se sont sans doute mépris, ce n'étoit pas à moi qu'ils en vouloient; non, ce ne pouvoit être à moi. Elle regardoit d'Orméville en prononçant ces mots, et son accent et son regard lui eussent assez persuadé la vérité de ce qu'elle disoit, s'il eût pu douter un instant de sa sincérité.

D'Orméville s'étonnoit de moins bien connoître les ruines qu'à l'ordinaire. Ses yeux fixés sur ceux de la jeune inconnue cherchoient à y lire encore ce qu'il ne lui suffisoit pas d'entendre. Que vous êtes à plaindre, répétoit-il sans cesse, et que je suis heureux de vous avoir rencontrée! De son côté, Célestine (c'est le nom de l'inconnue) n'étoit pas tranquille; en voyant l'espèce de méditation où son guide

paroissoit quelquefois plongé, le soupçon venoit un instant troubler son espérance; elle élevoit sur d'Orméville un coup-d'oeil craintif et ce coup-d'oeil la rassuroit, elle ne pouvoit croire qu'elle eût sujet de se défier de lui. Un léger frémissement lui échappa cependant malgré elle, d'Orméville s'en aperçut. Vous tremblez, lui dit-il avec émotion, justes dieux! vous inspirerois-je quelque crainte? Le ton du reproche avec lequel il prononça ces paroles fit plus d'impression sur le coeur de Célestine que tout ce qu'il auroit pu lui dire: Pardonnez, lui répondit-elle avec l'abandon de la vivacité et de la candeur, pardonnez; non, non, je ne crains rien avec vous. Pour prouver en effet qu'elle se croyoit en sureté elle appuya davantage sur le bras de d'Orméville, son bras qu'elle n'avoit fait d'abord que poser légérement dessus.

Célestine se taisoit, ses longs cheveux noirs agités par le vent flottoient sur ses épaules et effleuroient le visage de d'Orméville qui ne pouvoit cesser de la regarder.

Il sentoit à chaque instant augmenter son intérêt pour elle; sa robe déchirée et sanglante lui rappeloit tous les dangers qu'elle avoit courus, il se félicitoit de plus en plus d'avoir eu le bonheur de la sauver. Célestine embarrassée rougissoit, en s'apercevant de l'attention suivie avec laquelle il la considéroit, et, pour distraire cette attention, elle lui parloit de ses parens, de ses inquiétudes, de sa reconnoissance.

Ils arrivèrent près d'un endroit où les ruines formoient une espèce de fondrière; un vieux bâtiment dominoit l'étroit passage qui se présentoit à eux. Célestine fit tout-à-coup un cri perçant, elle venoit d'apercevoir sur le vieux bâtiment un de ses persécuteurs. D'Orméville qui avoit toujours conservé le poignard qu'il avoit enlevé au premier assassin, s'élança vers celui-ci pour l'en frapper; le scélérat l'attendit de pied ferme sans rien dire, et lui tira un coup de pistolet qui le renversa dans la fondrière. Célestine le vit rouler à ses pieds et n'eut que le temps

de se mettre à courir pour échapper à l'assassin qui déjà la poursuivoit avec vîtesse. Les obstacles qu'il fut obligé de franchir donnèrent à la jeune fugitive assez d'avance pour qu'elle conservât l'espoir de se sauver. Elle courut long-temps, mais à la fin ses forces s'épuisèrent; son adversaire gagnoit beaucoup sur elle, elle entendoit le bruit de ses pas se rapprocher de plus en plus, il la pressoit davantage à mesure qu'il la voyoit s'affoiblir. La fatigue alloit la forcer à se rendre: l'homme masqué, déjà tout près d'elle, étendoit la main pour la saisir, son pied heurta, il tomba et Célestine sentit avec effroi ses doigts qui glissèrent le long de sa robe. Elle poussa un cri perçant, des gens armés qui passoient à peu de distance l'entendirent; ils s'arrêtèrent, elle les aperçut et courut à eux sans savoir qui ils étoient; il lui suffisoit de s'arracher au danger qui la pressoit, elle ne songeoit pas qu'elle alloit peut-être s'offrir d'elle-même à un péril plus à craindre encore.

Elle arriva au milieu de la troupe; quelques gestes, deux ou trois mots qu'elle balbutia avec peine instruisirent le *Bargello*. (c'étoit un détachement de Sbirres que Célestine venoit de rencontrer.) Il la rassura et lui promit qu'il alloit la rendre à ses parens. Certaine de n'avoir plus rien à redouter, elle se remit, donna les détails de son aventure, et supplia le *Bargello* d'envoyer au secours du jeune homme qui s'étoit si généreusement sacrifié pour elle. Le *Bargello* ne garda avec lui qu'une petite partie de sa troupe et s'avança vers Tivoli après avoir ordonné au reste de ses gens de se répandre dans les ruïnes pour tâcher de découvrir le blessé et les assassins.

En entrant dans la maison où étoient ses parens, Célestine trouva toutes les portes ouvertes; les domestiques étoient absens, chacun d'eux avoit été faire des recherches et prendre des informations; le Comte lui-même venoit de rentrer après une course fatigante et infructueuse.

Il déploroit avec sa femme l'inutilité des peines qu'il s'étoit données, lorsque Célestine entra dans l'appartement de sa mère. Ils la virent, ils voulurent courir vers elle, elle ne leur en donna pas le temps, elle étoit déjà dans leurs bras, elle les entouroit des siens et leur adressoit alternativement les monosyllabes que sa joie lui permettoit à peine de prononcer. Des larmes d'attendrissement couloient sur les joues de la Comtesse! le Comte lui-même étoit fortement ému. Quel moment pour Célestine combien il lui étoit doux de voir toute la tendresse que ses parens avoient pour elle!

Le premier instant d'ivresse passé, ils voulurent savoir les détails de l'enlèvement; ils questionnoient ensemble Célestine sans écouter ses réponses. Au lieu de satisfaire leur curiosité, elle les interrogeoit sur leurs craintes, sur leurs inquiétudes et ce désordre avoit pour eux plus de charmes qu'une conversation suivie. La Comtesse, à mesure que ses gens rentroient, les appeloit tour-

à-tour pour leur montrer sa fille, elle leur répétoit vingt fois ce qu'elle-même n'avoit appris qu'à demi et leur faisoit remarquer chaque déchirure, chaque tache de sang de la robe de Célestine. Elle l'embrassoit, s'agitoit, parloit vivement, on l'eût prise pour une insensée.

Le Comte avoit tiré le *Bargello* dans un coin pour lui parler des poursuites qu'il étoit résolu de faire contre les ravisseurs; celui-ci, en approuvant son ressentiment, lui dit qu'il espéroit que les gens qu'il avoit laissés en arrière parviendroient à arrêter au moins celui qui avoit poursuivi Célestine en dernier lieu, et à retrouver le jeune homme blessé qui pourroit aussi fournir quelques renseignemens.

Dans le premier instant Célestine n'avoit songé qu'au plaisir de voir ses parens, mais le discours du *Bargello* lui rappela le malheureux sort de son libérateur, elle soupira en s'avançant à la fenêtre pour voir si les Sbirres n'étoient pas de retour. Les voilà, les voilà,

s'écria-t-elle bientôt avec vivacité; elle courut elle-même au devant d'eux pour les amener dans le sallon.

Le *Bargello* les questionna, et il résulta de leurs réponses qu'ils s'étoient promenés inutilement dans les ruines. Ils avoient remarqué des traces de sang auprès de l'ouverture du souterrain où le premier ravisseur avoit été frappé, ils les avoient scrupuleusement suivies et étoient arrivés sur le bord de la rivière, ce qui annonçoit que les scélérats s'étoient embarqués pour dérober leur fuite. Le détachement qui avoit été chargé de courir au secours du jeune homme blessé, n'avoit reconnu que difficilement l'endroit indiqué, et, lorsqu'il y étoit arrivé, il n'avoit plus trouvé personne. Après d'inutiles perquisitions dans tous les environs, il avoit été obligé de revenir sans rapporter de réponse satisfaisante.

Ces récits affligèrent tout le monde; on étoit fâché que les ravisseurs ne fussent pas punis, mais on regrettoit bien

davantage de ne pas voir le jeune homme auquel chacun croyoit avoir des obligations. C'est un Français, répétoit-on avec chagrin; il sembloit que ce fût un motif de plus pour désirer de le connoître. Pourquoi n'est-il pas venu, disoit la Comtesse, il est blessé, et peut-être il est seul, il manquera de secours; nous l'aurions emmené avec nous à Rome, j'aurois eu tant de plaisir à soigner celui qui a sauvé ma Célestine! Le Comte paroissoit bien plus affecté de la fuite des ravisseurs que de toute autre chose, une vengeance éclatante l'auroit flatté, et, puisque sa fille étoit sauvée, il ne s'inquiétoit guère par quels moyens. Il aimoit sa famille, mais les sentimens qui dominoient dans son ame étoient la vanité et un désir démesuré d'attirer sur lui l'attention générale. Il mettoit de l'appareil dans tout, ne faisoit les plus petites choses qu'avec pompe, brûloit de répandre tout ce qu'il savoit, fût-ce même une nouvelle contraire à ses intérêts; son but étoit rempli dès qu'il pouvoit

faire parler de lui de manière ou d'autre, et tout son bonheur étoit de se mettre en évidence. On sent qu'avec un pareil caractère, il ne pouvoit manquer d'être égoïste et peu sensible.

On s'occupa bientôt de retourner à Rome, le Comte étoit pressé de poursuivre l'affaire qui lui tenoit si fort au coeur; la Comtesse ne quitta Tivoli qu'après avoir fait prendre de nouvelles informations. On répondit par-tout qu'on ne connoissoit d'autre Français que celui qui demeuroit sur les bords de l'Anio; elle y envoya avec empressement; le domestique qui vint ouvrir la porte répondit froidement que son maître étoit parti pour Naples depuis deux jours. — Depuis deux jours, reprit avec étonnement le laquais de la Comtesse; ce n'est donc pas lui qui a été blessé cette nuit dans les ruines? Mon maître jouit d'une parfaite santé, répliqua le portier; au surplus, ajouta-t-il en se retirant, je vous répète qu'il n'est pas ici.

La sensible Comtesse qui crut voir un air de mystère dans ces réponses, gronda beaucoup son messager de ce qu'il n'avoit pas fait d'autres questions ; elle vouloit passer elle même à la petite maison, lorsque son époux lui représenta de ce ton d'autorité qu'il prenoit souvent, qu'il étoit temps de partir : Vous voyez bien, Madame, lui dit-il que ce Français n'est pas celui que vous désirez connoître, puisqu'il est absent depuis deux jours. Vous croyez que cette fuite n'est que simulée, mais quel motif supposez-vous donc à ce jeune homme? Il me semble que lorsqu'on a sauvé la vie à une femme et que cette femme est la fille du comte de Lussière, on n'a aucune raison pour ne pas se montrer. Malgré l'air suffisant que prit le Comte en prononçant ces derniers mots, la Comtesse ne fut pas persuadée, mais elle céda ; c'étoit ce qui lui arrivoit toujours dans les discussions qui s'élevoient entre elle et son mari.

De retour à Rome, le Comte se donna tout le mouvement possible pour parvenir à ses fins. Il fit mettre du monde en campagne et promit de fortes récompenses à ceux qui fourniroient quelques indices. Deux bergers des environs de Tivoli rapportèrent qu'en passant dès le grand matin près des ruines, ils avoient rencontré un jeune homme blessé qui se traînoit avec peine. Ils lui avoient aidé à gagner une petite maison située sur les bords de l'Anio, et avoient été bien dédommagés de leurs peines. Voilà tout ce qu'ils purent dire.

Je n'avois donc pas si grand tort, Monsieur, dit la Comtesse d'un ton timidement victorieux, lorsque je prétendois que ce Français. . . . — Mais, Madame, pourquoi se cacher et feindre un départ antérieur à l'événement? — Ce jeune homme craignoit peut-être. . . — Eh quoi, Madame? il me semble qu'il n'y avoit rien à craindre pour celui qui a sauvé ma fille, et il a eu grand tort de

de ne pas se montrer puisqu'il pouvoit donner des renseignemens. Dans une affaire de l'importance de celle-ci.... — J'espère, Monsieur, que vous ne tarderez pas à aller lui témoigner vous-même votre reconnoissance et lui offrir votre maison. — Oui, Madame, je vais aller lui dire que nous n'avons pas oublié l'occasion que le hasard lui a procurée de nous rendre service. Je l'inviterai à venir ici comme vous le désirez, son témoignage peut servir beaucoup à la découverte des ravisseurs. Il monta en voiture en disant ces mots.

La Comtesse voyoit avec peine que la reconnoissance n'étoit pas le premier des sentimens qui animoient son mari. Elle étoit bien accoutumée à lui trouver ce qu'elle appeloit de la froideur, mais elle lui pardonnoit moins dans cette occasion que dans toute autre. Elle attendoit impatiemment son retour, et s'occupoit avec sa fille à préparer un appartement pour le jeune homme qu'elle espéroit voir arriver, quoiqu'elle crai-

gnît que les instances du Comte ne fussent pas assez pressantes pour le décider, et qu'il ne se refusât à une invitation qui ne lui sembleroit pas faite avec assez de franchise. Célestine la rassuroit: Je parierois qu'il viendra, lui disoit-elle, je suis persuadée qu'il désire de nous connoître. Mais mon père devroit être bientôt de retour, ajoutoit-elle, sans calculer qu'il n'y avoit que deux ou trois heures que le Comte étoit parti.

Elle couroit sans cesse à la fenêtre; tout en calmant les craintes de sa mère, elle-même avoit peur que le voyage de son père ne fût sans succès. Elles entendirent enfin le bruit de la voiture qui rentroit dans la cour. Les voilà, s'écria vivement Célestine, Maman, les voilà; et tout en disant ces mots, Célestine étoit troublée. La Comtesse courut au devant: sa fille se leva pour l'accompagner, puis elle se rassit; elle se sentit émue, elle éprouva un léger tremblement dont elle ne devinoit pas la cause. C'étoit avec plaisir qu'elle alloit retrouver celui qui

s'étoit sacrifié pour elle, elle l'attendoit impatiemment depuis quelques heures, et cependant elle craignoit de le voir entrer. Elle étoit agitée en entendant marcher dans l'antichambre, sa respiration se pressoit en croyant reconnoître la voix de d'Orméville; on ouvrit la porte, Célestine tressaillit, rougit, baissa les yeux et les releva timidement; le Comte entra le premier, il fut suivi de la Comtesse, puis la porte se referma. Célestine soupira et courut embrasser son père.

Avez-vous fait un bon voyage, lui demanda-t-elle doucement au bout de quelques instans en voyant qu'il ne disoit rien. — En effet, répondit brusquement le Comte, j'ai tout sujet de m'en applaudir. Il y a vraiment dans le monde des gens que l'on ne conçoit pas. Ce jeune homme est parti depuis deux jours. — Et où est-il allé, demanda Célestine. — C'est précisément ce que je voudrois savoir, on lui écriroit, on en tireroit quelque chose; mais non, il s'en

va dans la nuit sans rien dire à personne, laisse derrière lui un domestique pour tromper les perquisitions, et maintenant il n'y a plus dans la petite maison qu'un jardinier qui en est le nouveau locataire. Le dernier des gens du jeune homme est parti hier au soir. Il paroît, ajouta le Comte, que c'est un homme de qualité. Ce fut sur ces derniers mots qu'il appuya davantage, ce fut en même temps à ces derniers mots que la Comtesse et Célestine firent le moins d'attention.

M. de Lussière eut de l'humeur toute la soirée, il y avoit déjà quatre jours que l'aventure s'étoit passée, et il venoit de perdre le dernier espoir qui lui restoit d'obtenir quelques éclaircissemens. La Comtesse étoit triste de ne pouvoir satisfaire le besoin de son coeur; elle se faisoit des reproches de n'avoir pas résisté davantage à son mari lorsqu'il l'avoit empêchée d'aller elle-même chez le généreux Français. Pour Célestine, elle auroit été bien embarrassée,

s'il lui eût fallu définir ce qu'elle éprouvoit.

La Comtesse avoit une parente qui demeuroit aussi à Rome, mais dans un quartier éloigné du sien; elle n'avoit pas vu Célestine depuis son retour de Tivoli. Grâces aux soins du Comte, son histoire étoit devenue publique, et tout le monde étoit curieux de la lui entendre conter à elle-même. La vieille marquise de Ravambal invita une nombreuse société et fit prier la famille de Lussière de venir passer la soirée chez elle; c'étoit le lendemain du voyage infructueux que le Comte avoit fait à Tivoli.

Célestine auroit tout donné pour que ses parens refusassent cette invitation; la Comtesse, que les désirs de sa fille décidoient toujours plus que ses propres sentimens, penchoit aussi à prétexter une indisposition: mais le Comte qui regardoit un souper prié comme une affaire d'état, ne voulut jamais consentir à un refus dont il soutint que la Max-

quise auroit droit d'être choquée. Célestine fut obligée de prendre son parti; elle ne s'étoit jamais habillée autant à contre-coeur, elle n'avoit jamais été dans le monde avec autant de répugnance, elle ne s'étoit jamais senti aussi peu de dispositions à être aimable et à prendre part aux plaisirs bruyans que son père lui promettoit.

L'heure arriva; elle est toujours si prompte lorsqu'on ne l'attend pas! Il fallut partir; pendant le trajet le Comte fit seul les frais de la conversation. Célestine étoit mélancolique, et la Comtesse s'affligeoit de la contrariété qu'elle lui voyoit éprouver.

Lorsqu'elles entrèrent dans le salon, tout le monde courut au devant d'elles; la vieille Marquise s'empara de Célestine, la fit asseoir à ses côtés et la pressa de raconter son histoire, sur laquelle on ne manqua pas de se récrier beaucoup. Les exclamations et la surprise étoient préparées d'avance, on n'étoit là que pour payer son tribut.

Célestine occupa un moment, mais il fallut bientôt la quitter pour se placer autour des tables de jeu. Excédée de l'intérêt de commande qu'on lui témoignoit, elle s'assit auprès de sa mère et passa toute la soirée à attendre que la soirée fût passée.

A propos, mon coeur, dit après souper la Marquise, j'oubliois que vous êtes une grande connoisseuse en peinture. J'ai reçu dernièrement de Londres une charmante collection de caricatures; si vous voulez monter dans mon cabinet avec ma femme de chambre, elle vous les montrera et il ne tiendra qu'à vous de choisir celles qui vous conviendront. Célestine accepta avec joie la proposition de sa vieille parente, c'étoit un moyen de faire diversion à l'ennui qui la dévoroit.

Le vent éteignit la lumière de la femme qui l'accompagnoit; mais, comme elle connoissoit la maison, elle continua de monter. Arrivée dans un corridor, elle croit bien se reconnoître, déjà plusieurs fois elle avoit été dans l'appartement de

la Marquise, mais la maison étoit fort grande et il y avoit plusieurs locataires.

Elle trouve une porte, elle tâte, tout lui dit que c'est celle qu'elle cherche; elle l'ouvre, et le premier objet qui frappe ses regards est un lit dont les rideaux ouverts laissoient apercevoir un homme baigné dans son sang: les draps, la couverture en étoient inondés; la femme qui le gardoit s'étoit endormie, une lampe de nuit presque éteinte éclairoit à peine cet horrible tableau. Le premier mouvement de Célestine fut de sortir avec précipitation; elle avoit déjà à demi refermé la porte, lorsqu'elle songea que le malheureux pouvoit n'être pas mort, et qu'il étoit peut-être encore temps d'arrêter l'hémorragie. La sensibilité l'emporta sur l'effroi, l'idée de sauver le malade lui donna du courage, elle rentra et fit quelques pas en tremblant. Déjà elle alongeoit la main pour réveiller la garde-malade, ses yeux se portèrent à la dérobée sur le lit, elle poussa un cri perçant . . . . . c'étoit

d'Orméville qu'elle venoit de reconnoître.

Elle tomba sur une chaise: ce mouvement renversa la table qui soutenoit la lampe, les ténèbres vinrent encore ajouter à sa frayeur. Elle vouloit s'enfuir et ne pouvoit se lever; elle essayoit de crier, sa langue étoit glacée. En vain elle fermoit les yeux pour se dérober aux fantômes qui la poursuivoient, ils ne faisoient que se multiplier devant elle. La garde-malade réveillée en sursaut appeloit au secours de toutes ses forces, on accourut et dans un clin-d'oeil la chambre fut pleine de monde.

On trouva Célestine pâle et couverte d'une sueur glacée, on vit un jeune homme inondé de sang dans le lit, on soupçonna la vérité avant que le mystère fût éclairci. C'est un coup du ciel, répétoit sans cesse la vieille Marquise. Je gagerois ma tête que voilà un mariage qui se fera, ajoutoit-elle discrétement à l'oreille de vingt personnes différentes.

Le chirurgien arriva, on fit respirer des sels à d'Orméville; il reprit connoissance, ses yeux étonnés se portèrent sur l'assemblée, il crut reconnoître Célestine, mais il n'eut pas le temps de se confirmer dans cette idée. Tout le monde sortit à la demande du chirurgien qui, après avoir remis les bandages et s'être assuré qu'il n'y avoit pas le moindre danger, descendit au salon pour rendre compte de l'état du malade. Il promit qu'il n'y auroit aucunes suites funestes, et ajouta en même temps que si l'on se fût aperçu plus tard de la perte de sang, il n'y auroit pas eu de remède.

Chacun parut prendre un grand intérêt à d'Orméville; le Comte exalté par tout ce qu'il entendoit dire autour de lui, calcula d'abord qu'il devoit enchérir sur les autres. Il se mêloit dans tous les groupes, parloit de d'Orméville avec enthousiasme, lui donnoit d'un ton emphatique les noms de libérateur de sauveur de sa chère fille.

La bonne Comtesse qui ne concevoit pas qu'on pût feindre un sentiment et parler vivement sans éprouver une véritable émotion, regardoit son mari avec des yeux étonnés; elle se réjouissoit d'un changement qu'elle croyoit sincère. Encouragée par les démonstrations de tous ceux qui l'entouroient, Célestine se livroit ingénument à la joie de retrouver celui pour lequel elle ne pouvoit être ingrate.

Les femmes se disputoient à l'envi le plaisir de louer d'Orméville; il étoit jeune, il étoit le héros d'une aventure romanesque, cette aventure ne faisoit que d'arriver, en falloit-il davantage pour enflammer la sensibilité du beau sexe? Le lendemain trente laquais étoient à la porte de sa chambre pour s'informer de son état, deux jours après le nombre étoit diminué de moitié, à la fin de la semaine on n'en voyoit plus aucun. L'intérêt de société est un feu de paille qui jette beaucoup d'éclat, donne peu de chaleur et s'éteint en un clin-d'oeil.

Guidée par un sentiment plus sincère, la Comtesse retourna le lendemain elle-même chez la Marquise pour savoir des nouvelles de d'Orméville. Veux-tu venir avec moi? demanda-t-elle, en sortant, à sa fille. Célestine ne répondit rien, prit des gants, un voile et la suivit.

Venez, venez voir, notre pauvre blessé, s'écria la Marquise dès qu'elle les aperçut; je me suis établie sa garde-malade, je ne l'ai pas quitté depuis hier; en ce moment il est tranquille, et le docteur m'a donné ce matin l'espoir le plus consolant.

Elle les entraîna vers la porte, puis au moment de l'ouvrir, elle ajouta en baissant la voix: Je lui ai parlé toute la matinée de la bonne maman dont il a conservé la fille. Je ne lui ai pas laissé ignorer, continua-t-elle en baisant Célestine au front, que c'est à vous, ma charmante petite cousine, qu'il doit la vie. Il vous avoit sauvée d'abord, vous lui avez rendu la pareille, ainsi vous voilà quittes, à moins que vous ne vou-

liez contracter l'un envers l'autre de nouvelles obligations. Elle ouvrit, et Célestine eut à peine le temps de sentir qu'elle rougissoit.

Voilà deux visites que je vous amène, dit la Marquise à demi-voix et marchant sur la pointe du pied. D'Orméville tourna la tête, il aperçut Célestine; ses yeux se ranimèrent, et se reposèrent sur elle avec plaisir. La Comtesse se plaça au chevet de son lit, et lui parla avec une reconnoissance, une sensibilité, qui l'enchantèrent: à chaque phrase elle savoit rappeler d'une manière flatteuse ce qu'il avoit fait pour sa fille. Madame, je suis confus de toutes vos bontés, lui dit-il d'une voix affoiblie, mais moi-même je dois tant à Mademoiselle, ajouta-t-il en portant ses regards sur Célestine, qui étoit assise en arrière à côté de sa mère. Moi, Monsieur! répondit-elle avec un peu de trouble, après tout ce que je vous ai causé, je regrette sans doute de n'avoir d'autre mérite qu'un heureux hasard,

Ce n'étoit pas le discours de d'Orméville qui l'avoit déconcertée; c'étoit la Marquise qui ne cessoit de les regarder alternativement.

Madame de Lussière et sa fille sortirent au bout de quelques momens; elles revenoient chaque jour voir d'Orméville qui alloit sans cesse de mieux en mieux. Cette visite ne contribuoit pas peu à son rétablissement; il étoit triste et abattu jusqu'à l'instant où les dames arrivoient, et on remarquoit toujours en lui plus de gaieté et de tranquillité lorsqu'elles avoient passé quelque temps dans sa chambre.

Célestine éprouvoit un effet contraire; elle ne revenoit jamais de chez d'Orméville, sans se sentir pensive et mélancolique; elle cherchoit souvent la raison de ce changement dans son humeur, ce n'étoit pas encore pour elle le moment de la connoître.

Peu de jours après qu'elle eut retrouvé d'Orméville, elle eut à souffrir une privation qui lui devint bien sensible. Elle

étoit fort liée avec une jeune Italienne, nommée, Léonora Baiermi. Cette jeune personne dont la mère étoit allemande avoit été élevée en France, et depuis qu'elle avoit perdu ses parens, elle vivoit à Rome chez la marquise della Chièsa sa parente. Elle étoit à-peu-près de l'âge de Célestine, qui s'étoit d'abord sentie entraînée vers elle, par son esprit, par ses manières obligeantes et sur-tout par la franchise de l'amitié qu'elle lui témoignoit. Chaque jour elles s'attachoient davantage l'une à l'autre, et elles répandirent toutes deux bien des larmes lorsque Léonora vint annoncer à son amie qu'elle partoit pour Ferrare, sans espoir de revenir à Rome de si tôt. Elles restèrent toujours fort liées et continuèrent à s'écrire de temps en temps.

Le Comte voulut aussi aller voir d'Orméville, mais il falloit, pour le contenter, que sa visite marquât, qu'on sût qu'il y étoit allé. Il choisit un jour où quelques hommes qui avoient été présens à la reconnoissance dînoient chez lui, il

leur proposa de l'accompagner chez d'Orméville: la curiosité les engagea à le suivre. Il entra avec appareil dans la chambre, fit au libérateur de sa fille des protestations pompeuses, entassa de grands mots pour lui offrir un appartement chez lui, le suppliant de ne pas le refuser, et lui répétant à tout moment combien il lui étoit redevable. La Marquise qui étoit présente ne cessoit de s'écrier: Oh c'est charmant! bravo M. de Lussière, voilà ce qui s'appelle des procédés! Le Comte enflammé par ces encouragemens, enchérissoit encore, et d'Orméville étoit bien moins flatté de ses démonstrations exagérées que de l'intérêt délicat et franc que lui montroit la Comtesse. Il se trouvoit déjà beaucoup plus fort, il étoit en état de soutenir la conversation, et répondoit avec beaucoup de réserve à la politesse affectée du Comte qu'il savoit apprécier ce qu'elle valoit.

Le Comte qui se souvenoit toujours que les ravisseurs lui avoient échappé;

demanda à d'Orméville pourquoi, après avoir été reconduit dans sa maison par les bergers, il s'étoit caché avec tant de soin. Plusieurs raisons m'engageoient à ne pas me montrer, lui répondit-il: j'avois blessé dangereusement un homme, je ne doutois pas que celui qui m'avoit blessé moi-même n'eût enlevé la jeune personne pour laquelle je m'étois inutilement exposé. Je craignois d'être accusé et du meurtre et de l'enlèvement, il ne restoit plus de témoin qui pût me rendre justice.

Etranger, sans appui, j'étois presque certain que, si l'on faisoit des recherches, j'en serois la victime. Un des bergers qui m'avoit reconduit, vint au bout de quelques momens m'avertir que des Sbirres se promenoient dans les ruines, qu'il leur avoit entendu dire qu'ils cherchoient un Français: je ne voulus pas attendre des poursuites dont l'éclat m'eût toujours été désagréable, quand même l'éclaircissement auroit tourné à mon avantage.

D'ailleurs, le berger pouvoit s'être trompé, les hommes armés qu'il avoit pris pour des Sbirres pouvoient être de nouveaux assassins; dans tous les cas je trouvois plus raisonnable de fuir puisque j'en avois encore la facilité.

J'avois fait mettre un léger appareil sur ma blessure, je me sentois un reste de forces; vous êtes ancien militaire, (le Comte se redressa et regarda d'un air fier ceux qui l'entouroient;) vous savez que sur-tout une blessure faite par une arme à feu ne cause de douleur très-violente que lorsqu'elle a eu le temps de se refroidir, je me fis transporter à Rome. Lorsque j'arrivai j'étois presque sans connoissance, je souffrois des maux inexprimables, un chirurgien vint sur-le-champ panser ma blessure; lui seul et l'hôte de la maison savoient que j'étois ici, encore l'un et l'autre ignoroient-ils mon nom et mon pays: je m'étois donné pour un Anglais. J'avois laissé un domestique à ma maison avec ordre d'y rester encore deux jours et de répondre

à tout le monde que j'étois parti pour Naples.

Mais, reprit le Comte que rien ne pouvoit écarter de son but, n'avez-vous pas quelques soupçons sur les deux hommes que vous avez vus? — Ils étoient masqués tous les deux, et je les verrois, j'entendrois même leur voix que je ne répondrois pas de les reconnoître. — Il est cependant fâcheux qu'une affaire de cette espèce se termine aussi paisiblement. Le Comte se leva en disant ces mots, et se retira enchanté de d'Orméville; il le trouva charmant parce qu'il avoit été modeste.

Un jour que la Comtesse et sa fille alloient à l'ordinaire voir leur malade qui déjà étoit convalescent, elles arrivèrent dans un moment où il dormoit. Il repose, leur dit la Marquise d'un ton discret, mais c'est égal, il faut que vous voyiez comme il est tranquille. Elle ouvrit la porte, et les fit avancer avec précaution. Ce calme-là est un peu mon ouvrage, reprit-elle d'un air satisfait, et

sans certaine potion que moi-même.... Un laquais de la Comtesse vint l'appeler en ce moment, et sa fille resta seule avec la Marquise.

Elles étoient à deux pas du lit, la Marquise trouvoit toujours quelque prétexte pour tourner autour de d'Orméville; tantôt le rideau étoit trop ouvert et le jour lui donnoit dans les yeux; tantôt son bras étoit trop sorti, il pouvoit gagner du froid. Célestine immobile le considéroit, et maudissoit tout bas les attentions de la Marquise, qui ne lui sembloient propres qu'à réveiller le malade. Enfin, dit bientôt la bonne Marquise qui, tout en recommandant soigneusement de ne pas faire de bruit, ne pouvoit s'empêcher de parler, ce sommeil est toujours d'un bon augure; à propos, étourdie que je suis! et le bouillon qu'il doit prendre en s'éveillant? Elle marcha vers la porte en prononçant ces paroles, sans penser qu'elle laissoit Célestine derrière elle.

Effrayée, embarrassée en voyant qu'elle alloit rester seule, Célestine la rappeloit sans cependant oser crier trop fort; déjà elle alloit franchir la porte pour la suivre, lorsqu'elle songea que d'Orméville pouvoit se réveiller, et qu'il n'y avoit personne auprès de lui. Elle tourna les yeux du côté du lit, puis elle allongea la tête en dehors espérant que quelque domestique traverseroit le corridor; rien ne paroissoit, elle se décida à rentrer. Laissant la porte ouverte, elle se mit dans l'embrasure d'une croisée, et croyoit contempler attentivement un joli parterre qui régnoit autour de la maison; de temps en temps elle ne pouvoit se défendre de jeter un regard dans la chambre, au travers d'un léger rideau de mousseline derrière lequel elle étoit debout. Chaque fois elle rougissoit en se surprenant elle-même, chaque fois elle promettoit que ce seroit la dernière, et le serment étoit rompu, il étoit oublié avant qu'elle eût le temps de le prononcer.

Elle resta dans cette situation pendant quelques minutes; d'Orméville fit un mouvement, Célestine sentit son trouble s'accroître; elle s'étoit dit qu'elle restoit là en cas qu'il cessât de dormir, et cependant elle tressailloit à l'idée qu'il alloit s'éveiller. Elle retenoit jusqu'à son souffle, elle auroit voulu retenir jusqu'aux palpitations de son coeur; elle craignoit de remuer, mais elle craignoit encore plus de regarder du côté du lit; il lui sembloit qu'un simple geste, qu'un simple coup-d'oeil troubleroient un sommeil qu'elle eût désiré redoubler.

Ses craintes furent inutiles, d'Orméville s'agita davantage, balbutia quelques mots et prononça le nom de Célestine. Il lui échappa un soupir en s'éveillant, il en échappa aussi un à Célestine; celui-là elle ne put le dissimuler. D'Orméville demanda à boire, il y avoit un verre sur une table au milieu de la chambre; Célestine ne l'ignoroit pas, mais elle n'osoit avancer pour le lui donner. Elle souffroit de le voir souf-

frir, mais plus elle sentoit l'envie de se montrer, moins elle en avoit le courage.

Suis-je donc absolument seul, demanda d'Orméville? Célestine ne répondit rien. On m'abandonne à moi-même, reprit-il après un moment de silence. Cette sorte de reproche décida Célestine, elle sortit tout-d'un-coup de derrière le rideau, et n'eut elle-même pas le temps de s'apercevoir de la vîtesse de son mouvement. Elle prit le verre sur la table, s'approcha du lit, le présenta d'une main mal-assurée à d'Orméville sans lever les yeux, sans proférer une parole.

D'Orméville surpris croyoit voir une apparition. Quoi! c'est vous, Mademoiselle, s'écria-t-il avec étonnement, vous étiez ici! et je me plaignois d'être seul! — Je regardois le parterre, j'étois distraite, dit Célestine parce qu'il falloit bien dire quelque chose; pardon si j'ai été trop lente à vous entendre. Vous avez encore la voix si foible! (Et la sienne l'étoit bien davantage en prononçant ces mots.) Ah, reprit d'Ormé-

ville, depuis long-temps je ne m'étois trouvé si bien qu'en ce moment! — Je le crois vraiment, vous venez de dormir comme un prince, dit la Marquise qui entra avec une jatte de bouillon à la main. Elle avoit souvent paru importune à d'Orméville, mais il ne s'en étoit jamais si bien aperçu que dans ce moment.

Tenez, ajouta-t-elle, avalez ceci, c'est moi-même qui l'ai fait chauffer. Elle reconnut le verre que Célestine posoit sur la table. — Eh, mon cœur, que venez-vous de lui donner là? Une tisanne froide à glacer l'ame! — Ah, Madame, elle étoit excellente, et je vous assure qu'elle m'a fait grand bien! Les yeux de d'Orméville cherchèrent en même temps ceux de Célestine pour lui expliquer un discours qu'elle comprenoit assez, mais jamais le parterre n'avoit paru attirer autant son attention. En ce cas-là, reprit la Marquise, on peut dire que c'est le médecin qui opère et non le remède. Elle regarda à son tour sa

jeune

jeune parente. Depuis un instant Célestine étoit censée ne plus rien entendre, mais une légère teinte de rougeur qu'elle ne put cacher, annonça à l'heureux d'Orméville que rien ne s'étoit perdu.

La Comtesse revint, elle s'assit à son ordinaire au chevet du lit, et ajouta au contentement du malade par les marques de bonté qu'elle lui donna. Elle se leva au bout de quelques minutes, sa fille la suivit; la Marquise les accompagna en leur promettant que, grâce à ses bons soins, d'Orméville iroit leur rendre visite avant trois semaines.

De retour dans sa chambre, Célestine s'assit devant une table, elle y appuya ses deux coudes, et, la tête cachée dans ses mains, pour la première fois de sa vie peut-être, elle s'occupa du passé. Elle se rappela toutes les petites choses qu'elle avoit remarquées chaque fois qu'elle avoit été auprès de d'Orméville, et de l'assemblage de ces riens son inexpérience formoit un monstre bien

capable d'effrayer des yeux de vingt ans. Elle comptoit tous les regards que lui avoit adressés d'Orméville, toutes les paroles qu'il lui avoit dites, elle commençoit à croire qu'il aimoit à la voir, elle se doutoit presque qu'il prenoit à elle plus que de l'intérêt; ah lorsque la femme la plus simple se doute qu'elle plaît, elle touche au moment d'en être certaine, et lorsqu'elle s'avoue à elle-même cette certitude, qu'elle est près d'en être reconnoissante!

D'Orméville agité du même sentiment, n'éprouvoit pas les mêmes émotions; ce qui étoit un mystère, un tourment pour Célestine étoit pour lui une jouissance, une source de délices. Il sentoit que l'amour l'attachoit à Mademoiselle de Lussière, et, comme son ame ardente ne pouvoit jamais être affectée foiblement, il sentoit que cet amour étoit excessif, il sentoit que le bonheur de sa vie y étoit attaché.

D'Orméville avoit eu de ces goûts légers qui effleurent le coeur sans le fixer, sans le satisfaire; comme tous

les jeunes gens, il avoit pris des désirs pour des sentimens, la jouissance pour la félicité; chaque inclination différente n'avoit été pour lui qu'une nouvelle erreur, quelques momens avoient suffi pour le détromper. Maintenant ce n'étoit plus la même chose, il n'étoit plus consumé de ce feu violent dont l'âpreté est plutôt un tourment qu'un plaisir, il n'étoit plus emporté par ces fougueux élans dont l'impétuosité entraîne plus qu'elle ne séduit; c'étoit un philtre doux et actif tout-à-la-fois qui circuloit dans ses veines avec son sang; Célestine étoit une divinité à laquelle il rapportoit toutes ses pensées. Le penchant qui l'entraînoit vers elle lui sembloit plutôt né en lui qu'excité par la vue d'un objet aimable: en un mot il l'adoroit, non pas dans le sens abusif que peu-à-peu on a donné à cette expression, mais avec toute la pureté, toute la délicatesse de celui qui le premier l'employa près de son amante.

Outre les services importans qu'il avoit rendus à Célestine, outre les bontés que lui témoignoit sans cesse la Comtesse, il pouvoit offrir à la vanité du Comte ce qu'il falloit pour la flatter. Naissance, fortune, tout lui promettoit que ses recherches seroient accueillies avec empressement; il ne dépendoit, pour ainsi dire, que de lui d'être l'époux de Célestine, mais cette certitude même ne suffisoit pas à son coeur. Malgré toute son impatience, il avoit trop de fierté pour recevoir une épouse que le Comte eût accordée à celui qui de même auroit eu les convenances en sa faveur. Il étoit bien décidé à n'épouser jamais que Célestine, mais il étoit bien décidé en même temps à ne l'épouser que lorsqu'elle le choisiroit, qu'elle le préféreroit au reste des hommes. Il ne vouloit de sa main qu'autant qu'il seroit assuré qu'elle la refuseroit à tout autre, et, certain de trouver le bonheur avec elle, il ne consentoit à s'y livrer que si elle-même croyoit pouvoir être heureuse avec lui.

Il épioit avec ardeur la plus foible marque d'intérêt, et commençoit à se flatter qu'il n'étoit pas indifférent à Célestine; il lui tardoit d'être rétabli, pour la voir plus souvent, pour rester davantage auprès d'elle, pour hâter le développement d'un sentiment dont il espéroit découvrir le germe. Enfin ses voeux furent exaucés; il devint en état de supporter le grand air, et sa première sortie fut une visite chez la Comtesse.

Célestine fut plus troublée encore en le voyant assis à ses côtés, en l'entendant parler, en le trouvant sans cesse occupé à prévenir ses désirs, à deviner ses pensées. Son coeur palpitoit dès qu'il entroit, sa main trembloit tout le temps qu'il étoit auprès de son métier à broder, et si tôt qu'il étoit parti, elle étoit obligée de défaire et de recommencer la fleur qu'il avoit louée ou la guirlande qu'il avoit trouvée de bon goût.

Chaque soir elle se faisoit des reproches, elle prenoit des résolutions de fermeté que l'arrivée de d'Orméville suf-

fisoit pour faire évanouir. Etonnée d'une agitation qu'elle n'avoit jamais sentie auparavant et qu'elle ne pouvoit vaincre, elle réfléchit, elle osa se demander un jour s'il étoit vrai qu'elle l'aimât. Lorsqu'elle eut prononcé ce mot qui l'effarouchoit, son coeur ne tarda pas à le lui expliquer, sa raison même vint lui fournir des excuses et des encouragemens.

Elle se rappeloit qu'il l'avoit sauvée, que lui-même avoit pensé être victime de son dévouement, que depuis il avoit sans cesse cherché à lui plaire, qu'il étoit aimable, qu'il étoit riche, qu'il étoit son égal, que l'attachement même que la Comtesse avoit pour lui sembloit l'autoriser à écouter le mouvement qui lui parloit en sa faveur. Célestine avoit d'abord rougi en prononçant le mot d'amour; bientôt elle en étoit venue à trouver que cet amour, loin d'être une foiblesse, étoit un sentiment naturel et raisonnable: elle cherchoit déjà à se persuader qu'il lui étoit dicté par la re-

connoissance, que c'étoit presque un devoir. Telle est l'inexplicable marche du coeur humain.

Elle étoit trop franche, trop innocente pour savoir dissimuler, et d'Orméville eut bientôt lu dans son ame. Il trouva moyen, dans une promenade, d'avouer qu'il aimoit, et quoiqu'il eût déjà distingué d'avance dans les yeux de Célestine la réponse qu'elle feroit à cet aveu, il ne se sentit déchargé du poids qui affaissoit son coeur que lorsqu'il eut deviné la moitié d'une phrase que l'embarras de Célestine l'empêcha d'articuler en entier. Transporté par un seul mot que la tendresse arrachoit à la pudeur, il jouissoit davantage en considérant la douce teinte de rougeur qui couvroit le visage de Célestine, qu'en lui entendant prononcer des discours qui eussent peint bien moins éloquemment que son silence, le délire enchanteur dont son ame étoit enivrée.

Le soir même Célestine avoua ingénument tout à la Comtesse; elle n'auroit pu

se livrer avec tranquillité à une pensée que cette tendre mère n'auroit pas connue; il lui en eût coûté de pousser un soupir dont celle qu'elle regardoit comme la meilleure amie auroit ignoré le motif. Pardon, Maman, disoit-elle en versant de douces larmes, pardon! votre fille n'est plus entièrement à vous! Un autre . . . . mais cet autre, vous l'aimez, il sera votre fils, il vous rendra dans son coeur la place qu'il a prise dans le mien.

La Comtesse attendrie pressoit sa fille contre son sein, elle n'étoit pas étonnée d'une inclination à laquelle elle s'étoit attendue, qu'elle avoit désirée elle-même. Oui, ma Célestine, lui disoit-elle en l'embrassant, oui il sera mon fils; oui depuis long-temps mon coeur lui avoit donné ce nom. — Ah! maman, je le jure dans vos bras, aucun autre, non, aucun autre que lui n'aura jamais le droit de vous appeler sa mère!

D'Orméville devoit le lendemain faire des démarches auprès du Comte, il de-

voit auparavant passer chez la mère de Célestine pour savoir si elle les approuvoit. Il se coucha d'abord en rentrant chez lui; il se figuroit hâter par là le retour du soleil. Malgré les agréables pensées dont le souvenir et l'espoir nourrissoient son imagination, il accusoit la nuit de lenteur: mais qu'une nuit est longue lorsqu'elle sépare le jour où l'on a été heureux d'avec celui où l'on se flatte de l'être davantage.

Il vit enfin arriver l'aurore si impatiemment attendue, il se leva, et se mit à sa fenêtre; il comptoit avec délice les personnes qui passoient dans la rue, les fenêtres qui s'ouvroient autour de lui; chaque nouveau mouvement lui annonçoit qu'il venoit de s'écouler une minute de plus. Une minute! C'étoit beaucoup, et c'étoit bien peu. Il vola enfin chez la Comtesse, elle étoit à peine habillée; elle sourit en le voyant entrer, et voulant jouir un instant de son inquiétude, elle lui demanda quel sujet pouvoit l'amener de si grand matin. Célestine qui

avoit entendu sa voix entra aussitôt, et un simple regard qu'elle jeta sur d'Orméville lui apprit qu'il n'étoit pas le seul qui n'eût pas dormi et qui se fût levé de bonne heure.

Deux mots instruisirent la Comtesse de ce qu'elle savoit déjà, deux mots confirmèrent à d'Orméville ce dont il s'étoit flatté. Il ne fit qu'un saut dans l'appartement du Comte, il lui détailla avec franchise, avec vivacité le sujet de sa visite. Le Comte se grandit un peu: Vous n'êtes pas le vingtième, dit-il: d'Orméville trembloit. En effet, continua le Comte d'une espèce de ton protecteur, vous êtes jeune, vous avez de belles espérances, une alliance avec ma famille n'y nuiroit pas et vous conviendroit assez. — Eh bien! m'acceptez-vous? interrompit vivement d'Orméville. — Mais je ne vous refuse pas, et j'avois même quelquefois pensé à vous. D'Orméville sauta à son cou, vola dans la chambre de la Comtesse, l'embrassa avec

le même transport, et, dans l'ivresse de sa joie, il embrassa jusqu'à Célestine.

Il est fou, s'écria la Comtesse en riant. — Oui sans doute je le serois, si l'excès du bonheur pouvoit troubler la raison, si la raison n'y donnoit pas un nouveau prix. Célestine ne pouvoit croire ce qu'elle entendoit, d'Orméville lui prenoit les mains, il les serroit, il les baisoit: Vous êtes à moi, répétoit-il sans cesse. Le Comte parut: Venez, Monsieur, venez jouir de votre ouvrage, lui dit son épouse émue de la joie de ses enfans. Oui, je viens de donner de l'espoir à Monsieur, reprit le Comte froidement; je pense, Madame, que vous ne vous opposerez pas à ces dispositions; et pour ma fille, la manière dont elle a été élevée ne me laisse aucun doute sur son obéissance. Le Comte ne pouvoit ignorer l'attachement mutuel des deux jeunes gens, d'Orméville ne lui en avoit pas fait un mystère, mais il falloit que tout se passât dans les formes, que ce mariage parût uniquement un effet

de son autorité paternelle. Ah, Monsieur, lui répondit la Comtesse en souriant, je vous assure de notre soumission à vos projets; n'est-ce pas Célestine? Célestine rougit et se jeta dans les bras de sa mère.

D'Orméville impatient demandoit que le contrat fût signé dès le lendemain et que la cérémonie suivît le plus près possible. Ses calculs précipités étoient loin de s'accorder avec les idées du Comte. Il ne vouloit pas marier sa fille dans un pays étranger, parce qu'il ne pouvoit donner à cette cérémonie toute la solennité d'étiquette dont il étoit esclave. D'ailleurs, au moment de la révolution, d'Orméville avoit la promesse d'un régiment, le Comte n'étoit pas fâché de lui voir les épaulettes de colonel avant de le nommer son gendre; en un mot il prononça définitivement qu'il consentoit bien au mariage mais qu'il ne vouloit le terminer que lors de son retour en France. L'émigration qui commençoit alors lui donnoit de nouvelles espé-

rances de revoir les choses sur l'ancien pied. Les sollicitations de d'Orméville, de la Comtesse, de Célestine elle-même ne purent le faire départir de sa résolution. Les deux jeunes gens passoient les journées ensemble, ils auroient peut-être été plus heureux s'ils eussent été éloignés. Certains d'être l'un à l'autre, ils avoient moins de jouissances que s'ils eussent encore eu à attendre cette certitude.

Tout le monde, comme la bonne Marquise, avoit arrangé cette union dès le premier moment, et cette opinion générale n'avoit peut-être pas été le motif qui avoit servi le moins à décider le Comte. Quelquefois on en parloit devant lui, il prenoit alors cet air capable qui sembloit dire: Mais vous ne songez à rien que je n'aye pensé, que je n'aye arrangé avant vous. Il répondoit d'un ton comiquement discret: Ma fille fera tout ce que je voudrai. Il avoit soin ensuite de ne pas perdre cette occasion de vanter la naissance, la fortune,

les alliances de d'Orméville; il ne laissoit ignorer ni ses espérances, ni ses prétentions, et il s'exprimoit sur tout cela avec un certain air de possession qui ne permettoit plus de douter que le mariage ne fût conclu. Les assiduités de d'Orméville qui redoublèrent à cette époque firent bientôt dire que sous peu de jours ce seroit une affaire terminée.

Le Comte annonçoit publiquement qu'il étoit sur le point de partir pour rejoindre en Brabant une partie de la noblesse française qui y formoit des rassemblemens: on s'imagina dès-lors qu'il vouloit marier sa fille avant ce voyage. Ceux qui connoissoient moins son caractère avide de l'éclat et de l'apprêt, prétendoient que la cérémonie se feroit en route sans appareil et sans bruit.

Une des maisons où la famille de Lussière alloit le plus souvent étoit celle de la marquise de la Chesa, veuve déjà d'un certain âge, et maîtresse d'une grande fortune. Comme le Comte annonçoit de jour en jour son départ plus

prochain, la Marquise l'invita à venir avec toute sa famille passer une semaine à une maison de campagne qu'elle avoit à quelques lieues de Rome. C'étoit la première invitation de ce genre qu'eût reçue le Comte; on se figure aisément qu'il ne la refusa pas, et comme la Marquise étoit une femme très-marquante et très-considérée, il ne manquoit pas de saisir l'occasion de dire à tout le monde qu'il alloit passer une semaine chez elle.

Le jour fixé arriva, et d'Orméville qui avoit aussi été prié monta en voiture avec toute la famille de Lussière. Il étoit placé près de Célestine, il lui serra légèrement la main lorsqu'ils furent à portée de Tivoli, ils regardèrent de concert du côté des ruines, Célestine soupira, et d'Orméville soupira aussi.

La Marquise fit à ses hôtes l'accueil le plus gracieux, elle flattoit sur-tout d'Orméville qui trouvoit dans ses manières je ne sais quoi de faux, d'apprêté qui l'éloignoit d'elle. On donna à tout

le monde des appartemens charmans; la chambre de Célestine tenoit à celle de sa mère, elle en étoit cependant séparée par deux où trois cabinets. Retirée chez elle, elle se mit à la fenêtre; la nuit étoit déjà avancée, le ciel pur et serein brilloit de la douce clarté de la lune et des étoiles; quelques éclairs, restes de la chaleur d'une belle journée, sillonnoient l'horizon, où des nuages entassés ressembloient à un groupe de montagnes. Le bruit éloigné d'une cascade troubloit seul le silence imposant qui agissoit déjà sur l'ame de Célestine; ses yeux se promenoient sur les objets répandus autour d'elle, et tout sembloit concourir à lui rappeler une des circonstances les plus intéressantes de sa vie. C'étoit le même clair de lune, c'étoit le même bruissement de cascades, c'étoit à la même heure, c'étoit presque au même endroit. La nuit toutes les pensées deviennent involontairement mélancoliques et, même en s'occupant de son bonheur et de ses espérances, Célestine sentoit

son ame s'affaisser, ses idées prenoient une teinte rembrunie, elle croyoit sourire, il lui échappoit un soupir.

Plongée dans cette rêverie à laquelle elle trouvoit des charmes, elle n'avoit pas entendu l'horloge du château sonner une heure; elle fut réveillée par le cri funèbre d'un oiseau de nuit qui vint se poser au milieu de quelques cyprès plantés à peu de distance de ses fenêtres. Ce cri rauque et déchirant la fit tressaillir, elle ferma la croisée; sa lumière qui étoit près de finir ne jetoit plus que par intervalles une foible lueur qui donnoit à tous les objets une forme sombre et vacillante, Célestine émue la souffla, acheva de se déshabiller et se mit au lit.

Il n'y avoit qu'un moment qu'elle étoit endormie lorsqu'elle fut réveillée par un léger bruit qu'elle crut entendre dans sa chambre; son premier mouvement fut de crier, mais, comme ce bruit n'avoit rien d'alarmant, elle se retint et écouta. A la foible agitation qui l'avoit frappée d'abord, succéda un craquement comme

celui d'os qui se disloquent; une clarté pâle et tremblottante commença à se répandre dans l'appartement, elle vit errer sur ses rideaux une espèce d'ombre qui tournoyoit lentement, et elle entendit pousser un long soupir à peu de distance de son lit.

Elle se crut encore endormie; elle se leva sur son séant, se frotta les yeux, un second soupir plus plaintif encore que le premier lui prouva qu'elle avoit parfaitement l'usage de ses sens. Elle ouvrit vivement son rideau, et aperçut vis-à-vis d'elle un fantôme d'une taille gigantesque. Une longue simarre couleur de sang le couvroit de la tête aux pieds; son visage d'une pâleur effrayante étoit livide et décharné; ses yeux creux et enfoncés avoient une expression terrible; des cheveux noirs et hérissés retomboient sur son front; un poignard étinceloit dans sa main, et sa tete étoit chargée d'un énorme casque d'où sortoit cette lumière bleuâtre qui ne le faisoit distinguer à demi que pour le rendre

plus effroyable. Il prononça ces mots d'une voix sombre et sépulcrale en agitant son poignard :

» Si vous épousez d'Orméville, vous ne » ferez que diriger sur lui le coup qui » le menace. Un autre aspire à votre » main : le ciel vous a destinée à lui, il » se montrera, songez à ne pas le re- » fuser. Le sang versé dans les ruines » de Tivoli demande vengeance : le fer » est suspendu sur la tête de celui que » vous aimez, une résistance coupable » pourroit le faire tomber sur la vôtre. » Le ciel punit l'indiscrétion comme la » désobéissance, en avertissant d'Orimé- » ville vous ne feriez que hâter sa » mort. "

Le fantôme secoua la tête, la flamme qui étoit dans son casque parut embraser la chambre, le craquement sinistre des ossemens redoubla, il s'abyma sous terre en laissant après lui une odeur forte et une fumée épaisse.

Célestine élevée par une mère éclairée ne croyoit guère aux revenans, cepen-

dant elle ne savoit comment expliquer cette apparition; elle étoit bien certaine qu'il n'y avoit pas d'autre porte à son appartement que celle qui conduisoit chez la Comtesse. Elle n'avoit remarqué que quelques meubles légers dans sa chambre, et le lambris qui étoit en stuc ne pouvoit cacher d'entrée secrète; d'ailleurs elle avoit vu de ses propres yeux le spectre s'enfoncer dans la terre. Ses réflexions frappèrent davantage son imagination que la vision même : peu-à-peu elle se sentit trembler. Elle se retraçoit à chaque instant sous des couleurs plus terribles les traits effroyables du fantôme, elle se figuroit entendre sa voix souterraine, quelques gouttes de sueur glacée coulant de son front tombèrent sur son sein. Où ne peut pas être entraîné l'esprit même le plus fort lorsqu'il se laisse guider par l'imagination?

Honteuse de ses frayeurs elle essayoit de se rassurer par le langage de la raison, mais ses avis salutaires avoient

bien moins de pouvoir sur son coeur que le spectre n'en avoit eu sur ses yeux. Elle frémissoit en se rappelant les paroles du fantôme, elles lui annonçoient des dangers affreux pour elle et pour son amant. Les idées sinistres qui se suivoient avec rapidité dans sa tête ne lui permirent de trouver qu'un sommeil pénible et contraint que l'oppression interrompoit à chaque moment.

Egarée par la confusion de ses pensées, elle s'imaginoit toujours en s'éveillant voir cette lueur bleuâtre scintiller autour de son lit; elle enfonçoit brusquement la tête dans ses couvertures, ce n'étoit qu'au bout de quelques instans qu'elle avoit le courage d'ouvrir ses rideaux pour se rassurer et se détromper. Des songes accablans lui représentoient d'Orméville entouré de mille poignards: elle le voyoit expirant, et ne pouvoit aller à son secours; la contraction de ses nerfs la tiroit de cet état cruel, elle se réveilloit en poussant un gémissement plaintif, elle étendoit les bras vers son

amant et les retiroit avec précipitation croyant n'avoir embrassé que le spectre.

Elle attendoit impatiemment le jour; le jour parut et elle ne se sentit pas plus tranquille. Elle se leva aux premiers rayons du soleil; en ouvrant la fenêtre, elle tourna ses regards vers l'orient et vit au ciel cette même couleur de sang de laquelle ses yeux ne pouvoient se distraire. Transportée, hors d'elle-même, croyant que la nature entière étoit soulevée contre son repos, elle courut se jeter dans les bras de la Comtesse qui dormoit encore et qui fut effrayée à son tour de l'espèce de délire où elle voyoit sa fille.

Célestine à qui un seul regard de sa mère fit honte de sa pusillanimité, n'osa pas avouer la vraie cause de son effroi. La crainte que la Comtesse ne se moquât d'une terreur qu'elle nommeroit enfantillage, d'un prodige qu'elle appelleroit ouvrage de l'imagination, la retint

bien plus que la défense que le fantôme lui avoit faite de raconter ce qu'elle avoit vu. Pour la première fois elle fut dissimulée, pour la première fois elle mentit; elle dit qu'épouvantée par un songe affreux, elle n'avoit pas été maîtresse du premier transport, et elle se contraignit pour rire d'une frayeur qu'elle-même nomma ridicule.

Elle fut triste toute la journée, d'Orméville s'en aperçut bien vîte quoiqu'elle s'efforçât, sur-tout avec lui, d'être sûre de son maintien. L'oeil perçant d'un amant remarqueroit jusqu'au simple dérangement d'une épingle, d'un cheveu dans la parure de celle qu'il aime. Il lui fit des questions, elle tâchoit de sourire en lui disant que ce n'étoit rien, mais elle voyoit en même temps qu'il n'étoit pas la dupe de sa dissimulation.

Vingt fois il la surprit le regardant avec des yeux où se peignoient l'intérêt et l'inquiétude, elle rougissoit si tôt qu'il fixoit ses regards sur elle; il comprit aisément qu'elle avoit des chagrins, que

c'étoit lui qui en étoit cause, et de ce moment sa tête travailla avec violence. Il rassembloit toutes les probabilités qui se présentoient à lui, il se perdoit en conjectures sans pouvoir s'arrêter à rien: il épioit Célestine, il brûloit de trouver un moment pour la faire expliquer, et ce jour-là positivement, il sembloit que tous les importuns prissent à tâche de les entourer.

Enfin après dîner il la vit prendre le chemin d'un joli bosquet qui étoit au bout du parterre; il la suivit, il arriva près d'un berceau de feuillages, et l'aperçut qui avoit un mouchoir à la main. Ah ne pleurez pas, lui dit-il tendrement, en courant à elle, ces larmes me déchirent le coeur puisque c'est moi qui les cause! — Vous! oh non, non ne le croyez pas! — Célestine! n'essayez point de me le cacher; pensez-vous que mon coeur accoutumé à lire dans vos yeux puisse prendre le change? non, non c'est moi qui suis la source de vos pleurs;

pleurs; au moins, je vous en conjure, au moins dites-moi ce qui vous afflige.

Il essuyoit, en disant ces mots, les larmes de Célestine qui se taisoit et le regardoit d'un air attendri. — Vous ne me répondez pas! ai-je perdu votre confiance, ne suis-je plus. . . . — Arrêtez; ne me soupçonnez pas, plaignez-moi, plaignez-vous vous-même! . . . . D'Orméville! nous sommes bien malheureux! Elle poussa un gros soupir et laissa doucement tomber sa tête sur l'épaule de d'Orméville.

Il pâlit, il se troubla: Quoi seroit-il possible, s'écria-t-il, le Comte voudroit retirer. . . . — Non, mon père n'a point changé d'intentions, mais une main plus puissante. . . . — Plus puissante! il n'est aucune force humaine qui puisse m'arracher Célestine. — Ah d'Orméville! et si c'étoit. . . . (Elle s'arrêta, elle n'osoit poursuivre.) — Eh quoi, Célestine? finissez mon supplice! — Non je ne puis! il ne m'est pas permis de parler — Est-il des secrets que vous ne puissiez

confier à votre amant, à votre époux? Il la pressoit, elle résistoit, elle levoit les yeux au ciel, d'Orméville redoubleit ses instances. Infortuné! s'écria-t-elle enfin comme emportée malgré elle, voulez-vous donc que je vous plonge moi-même un poignard dans le coeur?

Enflammé de plus en plus par des mots entrecoupés qui ne faisoient qu'augmenter sa perplexité, d'Orméville la supplioit à genoux d'éclaircir ses doutes. Est-ce que je cours quelque danger? lui disoit-il; en ce cas ne devez-vous pas m'en avertir? ne devez-vous pas me dire tout ce que vous savez afin que je prenne mes précautions? — Mais si en parlant. . . . non je ne puis vous rien dire! . . . .

D'Orméville au désespoir étoit dans une sorte de délire, il s'éloignoit de Célestine, et, pour la première fois, il la quittoit avec humeur; elle courut après lui, elle le retint. Si je n'exposois que moi, lui dit-elle tendrement, vous n'auriez pas si long-temps accusé mon

silence, mais votre vie dépend de ma discrétion. — Quelque chose qu'il en soit, parlez; j'aime mieux mourir sur-le-champ que de vivre dans cette désolante incertitude. Parlez, parlez, si je vous suis encore cher.

Désobéissante malgré elle, Célestine regarda avec précaution si personne n'étoit à portée de les entendre, elle écouta attentivement, et, après avoir hésité vingt fois, elle raconta à d'Orméville étonné l'apparition qui l'avoit tourmentée la nuit précédente.

Lorsqu'elle eut fini, d'Orméville la regarda avec surprise: Quoi, lui dit-il, ma Célestine, vous que j'ai toujours vue au-dessus des préjugés du vulgaire, vous vous laissez troubler par une vision qui n'est autre chose qu'un songe! Vous avez pu croire qu'un spectre. . . . — Ah d'Orméville, je l'ai entendu, je l'ai vu comme je vous vois. — Que ne s'est-il adressé à moi pour me faire ses menaces? Je serois curieux de le voir. — Tu le verras, prononça en ce moment une voix qui

sembloit sortir de dessous terre; Célestine épouvantée tomba évanouie entre les bras de son amant.

Elle revint bientôt à elle: Qu'ai-je fait, malheureuse, s'écria-t-elle avec douleur! quels maux ma désobéissance va-t-elle entraîner! — Ne vous affligez pas, lui dit d'Orméville, ne craignez pas plus pour moi que je ne crains moi-même. Ces deux apparitions sont surprenantes, je l'avoue; je ne puis encore les expliquer, mais elles ne m'effraient pas. Je souhaite même que l'esprit tienne sa promesse, j'espère que je tirerai de lui quelques éclaircissemens.

Célestine étoit tremblante, ses jambes ne pouvoient plus supporter le poids de son corps, elle fut obligée de s'asseoir; d'Orméville auroit bien désiré, se promener dans le bosquet, examiner de plus près une aventure qui malgré lui, produisoit une légère impression sur son esprit; mais il ne pouvoit abandonner son amante dans l'état critique où elle étoit. Cette voix l'avoit plus vivement

affectée que la vision même qu'elle avoit eue pendant la nuit; son visage pâle portoit l'empreinte de la terreur, elle ne formoit qu'avec peine des sons étouffés, la moindre feuille agitée la faisoit frissonner; ses yeux égarés cherchoient d'Orméville au moment qu'il étoit auprès d'elle, elle l'appeloit pendant qu'il lui adressoit la parole.

Il parvint peu-à-peu à la calmer; il s'efforçoit de lui persuader qu'il n'y avoit rien que d'humain dans ces événemens mystérieux; même en tâchant de s'abandonner à cette idée, elle n'y voyoit encore que des sujets de crainte et d'inquiétude. On menace vos jours, répétoit-elle sans cesse; oui, cette agitation que j'éprouve est un pressentiment funeste, et c'est moi, c'est encore moi qui suis cause du nouvel orage qui se forme contre vous. D'Orméville! pourquoi m'avez-vous connue? si je pouvois du moins savoir quel est le malheureux qui s'acharne à nous persécuter, j'irois m'offrir à lui; c'est moi qui dois être sa

victime et non pas vous dont la générosité est le seul crime.

Ces plaintes étoient un tourment pour d'Orméville, même en lui apprenant combien il étoit aimé. Il usoit de tout son empire pour rétablir la tranquillité dans le coeur de Célestine, mais son imagination étoit trop vivement émue; un moment avoit suffi pour ébranler son ame, le repos n'y pouvoit renaître que par degrés.

Il la conjura de ne confier encore à personne aucun de ces détails extraordinaires: Je suis intimement convaincu, lui disoit-il en affectant une grande confiance, que tout se débrouillera. L'esprit m'a promis de venir me voir, ajoutoit-il gaiement; j'espère qu'il voudra bien s'expliquer moins obscurément avec moi; mais, quelque chose qu'il puisse me dire, je ne lui pardonnerai jamais ce qu'il vous a fait souffrir. Promettez-moi, lui répondit Célestine, que si vous le voyez, vous me raconterez exactement ce qui se sera passé! Elle lui serroit les mains

en disant ces mots, elle le regardoit d'un air suppliant. Oui, je vous le promets, reprit-il après un moment de silence; il n'osoit la refuser ouvertement, mais, même en lui donnant sa parole, il se proposoit en secret d'y manquer.

Il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient sortis, on pouvoit s'apercevoir de cette absence, il falloit songer à retourner à la maison. Le bras de Célestine frémissoit encore sur celui de d'Orméville: De grâce, lui disoit-il, tâchez de maîtriser votre trouble; il est de la dernière importance que l'on ne soupçonne rien, l'éclat ne pourroit que nuire à l'éclaircissement que je désire et sur lequel je compte. — Croyez-vous donc qu'il me soit aisé d'être calme lorsque je tremble pour vos jours? Je ne vous aimerois pas si j'étois rassurée. Je me repens même de m'être engagée à me taire; je retire ma promesse, je veux que tous les yeux veillent autour de vous, que tous les bras se réunissent pour vous défendre! non vous ne resterez plus seul, moi-même

je ne vous quitterai plus, il faudra qu'on me frappe avant d'arriver jusqu'à vous. — Chère Célestine! Si je pouvois me croire à plaindre, vos sentimens suffiroient pour me dédommager! Non, non, je ne crains rien pour ma vie; le ciel doit me la conserver puisqu'elle vous est chère. Mais au nom de l'amour que vous m'inspirez, au nom de vous-même, laissez moi approfondir un mystère d'où dépend mon repos, puisque le vôtre y est attaché! Gardez encore le silence, au moins pour cette nuit, et demain, si vous le voulez absolument . . . . . Célestine! je vous en conjure, vous m'affligeriez si vous parliez ce soir. Une nuit, une seule nuit, c'est si peu! — Hélas! vous ne songez donc pas qu'il faudra que je la passe cette nuit fatale, et que chaque moment sera une éternité pour moi. — Non, non; vous la verrez s'écouler tranquillement, vous songerez que d'Orméville vous a des obligations, qu'elles sont à jamais gravées dans son coeur et sa reconnoissance sera une douceur pour

vous. Ils étoient déjà sur la terrasse qui joignoit le parterre à la maison; d'Orméville regarda tendrement Célestine comme pour lui dire qu'il comptoit sur sa discrétion, elle soupira et pressa légérement son bras.

Ils se séparèrent; d'Orméville se livra pendant toute la soirée à mille conjectures et à mille projets. Il cherchoit à ne pas s'occuper d'une aventure qu'il vouloit regarder comme indigne de son attention, et, malgré lui, tout ce que lui avoit dit Célestine, ce qu'il avoit entendu lui-même revenoit à son esprit. Il étoit impatient que la nuit parût, et cependant plus elle approchoit, plus il sentoit s'accroître une émotion involontaire dont il étoit honteux.

L'heure de se retirer arriva enfin; Célestine en sortant du salon lui jeta un regard où il lut mille sentimens à-la-fois; il monta à sa chambre, il éprouva une sorte de tressaillement en y entrant, son imagination commençoit déjà à s'e flammer. Il regarda soigneusement tout au-

tour, dérangea tous les meubles, et s'assura bien exactement qu'il n'y avoit aucune porte, aucune armoire masquée. Son domestique étoit un dragon de sa compagnie qu'il avoit amené avec lui de France, il comptoit avec raison sur sa bravoure qu'il avoit souvent éprouvée; il lui fit part de ce qui étoit arrivé, et lui ordonna d'apporter son lit dans un cabinet qui servoit d'antichambre à son appartement, afin qu'au premier signal il fût à portée de venir l'aider à se saisir de l'esprit; il vouloit lui faire avouer par qui il étoit envoyé et quels étoient ses desseins. Il prit deux pistolets, les posa sur une petite table auprès de son lit, fit allumer deux bougies, s'assit, ouvrit un livre, et, comme son domestique paroissoit ivre de sommeil, il lui dit d'aller se coucher en attendant.

Ses yeux erroient au hasard sur son livre, son esprit en étoit bien éloigné; enfoncé dans ses pensées, il se surprenoit à se rappeler toutes les histoires de

vieux châteaux et de spectres qu'il avoit lues dans sa jeunesse ; tout en riant de son enfantillage, il restoit toujours dans son ame une teinte sombre qui le disposoit peu-à-peu à cette terreur morne qui resserre le coeur sans influer sur le courage. Il ne pouvoit se défendre d'écouter de temps en temps ; le moindre bruit agissoit sur ses nerfs, et sa main trembloit en se portant sur ses armes. L'horloge lui répétoit de quart d'heure en quart d'heure que la nuit s'avançoit et il n'avoit encore rien vu. Il regrettoit que le fantôme eût manqué à sa parole : tout-à-coup il lui vint à l'esprit qu'on attendoit peut-être qu'il fût couché pour se montrer ; il se déshabilla promptement, mit à tout hasard son épée auprès de lui, éteignit ses lumières et se jeta dans son lit.

L'obscurité ne fit qu'ajouter aux tableaux sinistres qui se confondoient devant ses yeux ; il s'agitoit avec impatience, il maudissoit la lenteur d'une apparition qui étoit devenue presque né-

cessaire à son repos; il commençoit à désespérer de pouvoir reconnoître la main qui dirigeoit les coups qu'il avoit à parer, et les ennemis contre lesquels il devoit songer à se défendre. Bientôt il crut sentir un léger tremblement dans sa chambre, il vit errer sur ses rideaux cette clarté ondoyante et bleuâtre dont Célestine lui avoit parlé, il entendit le craquement lugubre des ossemens, un gémissement sépulcral plutôt qu'une voix prononça ces mots avec un accent traînant et sourd: Tu voulois me voir, regarde-moi.

Au même instant, ses rideaux s'ouvrirent d'eux-mêmes, et il reconnut le fantôme qu'on lui avoit dépeint. — Il sauta sur ses pistolets, et appela d'un ton ferme son domestique. Il ne s'éveillera pas, reprit le spectre. D'Orméville, frappé de plus en plus, le vise droit à la poitrine. — Le coup ne partira pas, dit le spectre du même ton; en effet l'amorce même ne prit pas feu. D'Orméville un peu déconcerté par le sourire amer et

sardonique qu'on lui adressoit, saisit son second pistolet, et ne fut pas plus heureux qu'avec le premier; il se jeta alors sur son épée et s'élança dans la chambre. Arrête, s'écria vivement le fantôme avec une expression forte et terrible, tu es bien heureux d'être dans cette maison: *mais tu te souviendras long-temps des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE II.

Le fantôme s'abyma en prononçant ces mots et fut enveloppé d'une fumée si épaisse qu'elle le déroba entièrement aux yeux de d'Orméville qui en fut presque suffoqué. Il resta un moment interdit, il avoit vu tant de choses qui tenoient du prodige qu'il ne savoit comment les expliquer. Il brûloit d'avoir de la lumière pour examiner sur-le-champ s'il pourroit distinguer quelques vestiges; il courut au lit de son domestique, l'appela, le secoua vigoureusement à plusieurs reprises sans pouvoir l'éveiller.

Surpris d'un sommeil qui devoit être provoqué par une cause extraordinaire, effrayé malgré lui de tant de merveilles qu'il ne pouvoit révoquer en doute, il ne savoit que penser de cette apparition; il avoit vu le spectre, il avoit entendu sa voix, il avoit des preuves trop certaines que cette vision n'étoit pas un

jeu de son imagination échauffée. Sans deviner comment tant de prodiges avoient été opérés, il se persuadoit bien qu'ils n'avoient rien que de naturel, mais cette idée même n'étoit pas très-consolante puisqu'elle lui faisoit connaître quels ennemis puissans étoient déchaînés contre Célestine et contre lui. Il se promit de veiller attentivement sur elle sans lui faire part de ses craintes, et de la préserver du danger sans le lui dévoiler.

On avoit au château l'habitude de déjeûner en commun; si tôt que Célestine aperçut d'Orméville elle le regarda comme pour lui demander s'il avoit quelque chose à lui apprendre, il lui répondit par un léger mouvement de tête en lui faisant signe que non. Elle eut l'air étonnée, elle le considéroit attentivement, et ne pouvoit se figurer qu'il lui dît la vérité. Il distingua le doute qui s'élevoit dans son ame, et, pour achever de la persuader entièrement, il s'abandonna à une gaieté affectée par laquelle il croyoit lui donner le change.

Le contraire arriva, Célestine pensa d'abord qu'il cherchoit à éloigner ses soupçons, et au moment où d'Orméville se livroit avec le plus d'ardeur à un de ses transports apprêtés, il tourna par hasard ses regards sur elle, il vit ses paupières humides, il vit l'effort qu'elle faisoit pour s'arracher un sourire; il s'adressa mille reproches à-la-fois, et fut tellement ému qu'il s'arrêta brusquement au milieu d'une plaisanterie qu'il poursuivoit depuis un instant avec beaucoup de chaleur et de légéreté; on se mit à rire de ce trouble subit, il prétexta un mal de cœur qui venoit de le prendre sur-le-champ et sortit. Personne n'avoit fait attention à la contenance gênée de Célestine, personne n'étoit informé de ce qui tourmentoit ces deux amans, on fut la dupe de l'indisposition supposée de d'Orméville, et, comme elle l'avoit pris au moment qu'il amusoit tout le monde, on le plaignit davantage.

Célestine attendoit impatiemment l'occasion de l'interroger; il l'évitoit sans

affectation, et l'instant d'après, entraîné par une douce habitude, il se rapprochoit d'elle. Toujours attentive, toujours empressée, elle épioit le moment où personne ne seroit à portée de les entendre; elle gardoit le silence, elle cherchoit à deviner jusques dans le plus petit mouvement de d'Orméville ce qui se passoit dans son ame.

L'après dîner presque tous les Italiens étoient allés faire la *Sieste*, les Français étoient fort occupés autour d'une partie de trictrac où le Comte, toujours dans l'intention d'occuper de lui de manière où d'autre, pestoit avec violence au plus petit revers, agitoit fortement les dés, frappoit avec fracas les dames les unes contre les autres et interpelloit dix personnes pour le coup le moins douteux. On s'amusoit beaucoup de ces éclats bruyans qui contrastoient plaisamment avec le sang froid de son adversaire, et tout le monde formoit une double haie autour des joueurs.

Célestine étoit allée s'asseoir auprès d'une fenêtre, devant un métier à broder; elle se mit négligemment à travailler; il y avoit une chaise auprès de la sienne, elle fit signe des yeux à d'Orméville de venir l'occuper; il ne lui restoit pas de moyens de reculer: il obéit, et il obéit avec beaucoup de bonne grâce.

Ils parlèrent quelque temps de choses indifférentes; Célestine étoit bien curieuse, bien impatiente, mais un aveu qu'elle n'eût pas sollicité auroit eu le double de prix pour elle; elle l'attendoit, elle voyoit que d'Orméville avoit un air contraint, elle croyoit à chaque instant qu'il alloit parler; elle se taisoit, elle le regardoit: il baissoit les yeux ou il les fixoit sur elle avec une fausse assurance; Célestine soupiroit, et la conversation étoit interrompue.

D'Orméville distinguoit bien les combats qui se passoient dans l'ame de Célestine, il se reprochoit d'être dissimulé avec elle, mais c'étoit sa tranquillité même qui lui faisoit une loi de se taire;

il n'avoit rien de consolant à lui dire, il savoit que sa tendresse inquiète doubleroit à ses yeux les dangers dont leur amour étoit menacé, il ne pouvoit se résoudre à parler, et il souffroit le martyre en gardant le silence.

Célestine commençoit à craindre de ne rien obtenir ; elle n'osoit pas interroger d'Orméville, il lui sembloit que la moindre question seroit un reproche sur son défaut de confiance, elle craignoit de le faire rougir en ayant l'air de s'apercevoir de sa dissimulation. Pour sa propre satisfaction, elle eût voulu même se persuader qu'il ne lui cachoit rien ; et si la confidence qu'elle souhaitoit eût porté sur un objet de peu de conséquence, si le plus tendre intérêt ne lui eût inspiré le désir de percer ce mystère, la délicatesse de son amour lui eût fait faire le sacrifice de sa curiosité.

Elle hésitoit, elle retardoit de minute en minute sa question, parce qu'une minute de plus pouvoit suffire à décider d'Orméville, parce qu'une minute de

plus pouvoit lui donner le temps de commencer un aveu. Son espérance étoit toujours trompée, il falloit enfin profiter du moment, ou courir les risques de ne plus le retrouver; elle rassembla tout son courage, elle hésita encore et enfin sa voix tremblante adressa d'un ton bien bas ces mots à d'Orméville, qui depuis un instant les voyoit, pour ainsi dire, se former sur les lèvres de Célestine. — N'avez-vous rien à m'apprendre? Elle baissa les yeux, c'eût été alors trop pour elle de lui parler et de le regarder à-la-fois; il avoit prévu cette demande, et cependant il en fut aussi déconcerté que si elle lui eût été faite à l'improviste; il s'éleva un combat très-vif dans ses idées, il abandonna presque sa réponse au hasard, et ce fut non qui sortit de sa bouche. Non? reprit Célestine d'un air étonné. Il le prononça de nouveau avec moins de fermeté que la première fois. Elle le regarda tendrement: Vous n'avez rien à m'apprendre? répéta-t elle d'un ton qui déchira l'ame

de d'Orméville. Ses yeux restoient fixés sur lui, il sembloit qu'elle lui fît deux questions à-la-fois; il n'osa pas dire encore non, il se contenta de répondre par un signe de tête. Célestine se leva vivement et lui dit d'un ton ferme: Eh bien, j'ai donc tout à craindre, et je tâcherai de tout prévenir. Elle s'éloigna, il resta pétrifié sur sa chaise, il la cherchoit encore à la place qu'elle venoit de quitter.

Dès le soir même, Célestine commença à se plaindre d'un forte indisposition; d'Orméville inquiet craignoit que le chagrin qu'il lui avoit causé n'en fût la source, il osoit à peine s'approcher d'elle pour lui demander comment elle se trouvoit. Elle passa une très-mauvaise nuit, et le lendemain la Comtesse parloit de retourner à Rome; le Comte saisit cette idée avec empressement, il avoit resté déjà trois jours chez la Marquise, c'étoit assez pour qu'on dît qu'il y avoit été; et pouvoit-il laisser échapper une si belle occasion de la quitter avec une

sorte d'éclat qu'un départ effectué au terme fixé n'auroit jamais pu lui procurer?

Il commença donc à feindre une inquiétude excessive sur le sort de sa fille, quoiqu'on lui représentât pour le tranquilliser qu'elle n'avoit qu'une indisposition légère qui ne pouvoit donner de craintes. C'est ainsi que l'on meurt depuis trois cents ans dans ma famille, s'écrioit-il sans cesse; il est indispensable que nous retournions à Rome. La Marquise sur-tout s'efforçoit de le dissuader de ce projet, il fut inébranlable; il fallut mettre sur-le-champ les chevaux à sa voiture, il fallut qu'on lui prêtât une litière où il fit monter Célestine avec tout l'appareil possible, malgré ce qu'elle put dire pour s'en défendre.

D'Orméville étoit au désespoir, il voyoit combien le Comte trouvoit l'état de sa fille dangereux, et Célestine ne le contredisoit pas; lorsqu'il la regardoit cependant, elle lui paroissoit plutôt affligée que malade, il désiroit ardemment de

rencontrer l'instant de lui parler seule, mais il n'y avoit plus moyen, sa mère ne la quittoit pas.

Aussitôt en arrivant à Rome, le Comte avoit envoyé son carrosse chez le plus célèbre médecin de la ville; Célestine refusa d'abord de le voir, enfin après beaucoup de difficultés elle fut obligée d'y consentir. Il lui tâta le pouls, examina son visage et déclara qu'aucuns symptômes n'annonçoient qu'il y eût rien à craindre pour elle. D'Orméville fit un cri de joie en entendant ces mots, Célestine ne put s'empêcher de lui témoigner par un coup-d'oeil le plaisir que lui causoit l'expression de son intérêt; il crut y démêler aussi un certain air de mystérieuse intelligence qui commença à lui donner à penser.

Le lendemain Célestine étoit mieux, deux jours après elle se trouvoit comme à son ordinaire. D'Orméville saisit enfin l'occasion de lui parler; il hasarda en tremblant une question, il sentoit que, d'après sa conduite, il n'avoit pas trop le

droit d'exiger une réponse. Célestine le regarda en souriant à demi et lui dit d'un ton doux, mais cependant un peu triste : Vous mériteriez peut-être que je suivisse votre exemple : mais non, quoique vous ayez vos secrets, je ne puis me résoudre à avoir les miens. Mon indisposition n'a été qu'une feinte. — Quoi ! seroit-il possible ? et quelle raison. . . . — Vous couriez des dangers chez la Marquise, vous ne vouliez pas m'en instruire ; il ne me restoit plus qu'à vous éloigner d'un endroit où je ne vous croyois pas en sureté ; et j'ai pris le moyen qui m'a semblé le plus simple. — Charmante Célestine ! quoi c'étoit uniquement pour moi. . . . — Uniquement pour vous ? n'étoit-ce donc pas aussi pour moi ? D'Orméville, enchanté de cette réponse, désespéra d'exprimer sa reconnoissance et sa tendresse par des paroles ; Célestine étoit tout près de lui, il la serra vivement dans ses bras et lui donna un baiser.

Elle

Elle rougit, elle se troubla, elle alloit lui faire des reproches, le Comte entra, et redoubla son embarras. Sans faire attention à sa fille ni à d'Orméville, il s'assit dans un fauteuil et relisoit d'un air d'humeur une lettre qu'il venoit de recevoir. Il se parloit à lui-même, il levoit les épaules. Pur enfantillage qui ne mène à rien, disoit-il d'un air fâché; des mystères! comme si la chose en valoit la peine. Ces mots inquiétèrent les deux jeunes gens, ils cherchoient de concert si le Comte avoit pu être instruit par quelqu'un, de ce qui leur étoit arrivé au château. — Inventer un prétexte pour nécessiter un départ précipité, continuoit-il toujours avec dépit; pauvre ruse dont il faut être bien bon pour devenir la dupe! La crainte des deux amans augmenta, ils voyoient clairement que le Comte étoit instruit. Célestine que ces demi-éclaircissemens tourmentoient davantage qu'une scène complète, s'arma de courage et voulut savoir tout de suite à quoi s'en tenir. — Qu'est-

ce que vous avez donc, mon père, lui demanda-t-elle doucement. D'Orméville que cette question effraya, posa vivement son bras sur celui de Célestine comme pour la retenir, il n'étoit plus temps. — J'ai . . . . j'ai beaucoup de choses, ma fille, lui répondit-il sans la regarder; il se leva brusquement et se promena dans la chambre.

Ce début n'étoit pas encourageant, cependant comme le Comte ne paroissoit pas trop en courroux, Célestine voulut achever tout de suite une explication dont le plus pénible étoit fait puisqu'elle étoit entamée. Est-ce que cette lettre contiendroit. . . . . — Des choses auxquelles j'étois loin de m'attendre. — Elle vous apprend . . . — Que des gens sur lesquels je croyois pouvoir compter abusent de ma confiance. D'Orméville étoit au supplice. — Mais, mon père. . . . — Mais, ma fille, je n'imaginois pas qu'on pût encore dans ce siècle être dupe d'une si sotte crédulité.

Comme tout ce que le Comte avoit dit jusqu'alors n'avoit pas semblé à Célestine adressé directement à elle, elle avoit toujours poursuivi, mais à ces derniers mots elle ne douta pas qu'il ne fût informé de tout; elle se leva, déjà elle couroit pour se jeter à son cou et solliciter son pardon . . . . le Comte se rapprocha. Enfin, lui dit-il avec chaleur, voilà des preuves qu'on me joue depuis deux mois. — Depuis deux mois, mon père? — Depuis deux mois, monsieur le Comte! on ne vous joue pas du tout, soyez-en persuadé; il seroit indigne. . . . — Eh parbleu! je le sais bien que c'est indigne, et ce n'en est pas moins vrai. Lisez plutôt; on m'avoit fait espérer que j'obtiendrois l'agrément de lever une légion de mon nom . . . — D'Orméville et Célestine se regardèrent mutuellement, ils restèrent pétrifiés.

Le Comte poursuivit sans s'apercevoir de ce qu'ils éprouvoient: Aujourd'hui l'on me mande qu'on a été séduit par des apparences trompeuses, qu'on ne peut

aller plus loin sans que je sois présent ; qu'il faut que j'arrive au plutôt ou qu'on ne répond de rien. Et partir actuellement, sans rien avoir ! il faut donc prendre un prétexte, car enfin . . . . . c'est fort désagréable ! on s'étoit flatté . . . et puis voilà que tout-d'un-coup . . . je suis piqué au vif de ce contre-temps. — Mais, mon père, si vous obtenez ce que vous désirez en arrivant, ce sera la même chose. — La même chose, Mademoiselle ! vous parlez bien comme une femme ; vous ne songez donc pas que je vais quitter ce pays-ci, et qu'enfin il n'est pas tout-à-fait indifférent de laisser de soi une idée ou une autre. On croira maintenant que je me suis avancé . . . car on a quelques amis, on ne peut s'empêcher de leur faire part de ce qu'on espère ; et celui qui m'écrit aujourd'hui me mande sur-tout de ne rien dire de mes projets ; moi je ne suis pas fait à ces mystères-là . . un uniforme prêt à mettre . . . et partir comme une fusée . . . C'est désagréable, fort désagréable.

— Nous partirons donc bientôt, mon père? — Au commencement de la semaine prochaine; puisqu'on me force à faire un départ qui ne ressemble à rien, le plutôt sera le meilleur. Le Comte sortit en prononçant ces paroles.

Dieu soit loué, s'écria Célestine, Dieu soit loué! nous n'avons plus que quelques jours à passer ici! — Et pourquoi vous réjouissez-vous si fort de quitter Rome? — Pouvez-vous le demander?... J'espère au moins qu'ils ne nous poursuivront pas! Oh non, non je serois trop malheureuse! D'Orméville avoit envie de continuer à jouer l'ignorant, mais Célestine mit tant de sentiment dans cette explication qu'il se reprocha la cruauté y qu'il auroit à l'affliger encore. — Ah! cessez de craindre, ma Célestine, lui dit-il, cessez de craindre! nos ennemis sont bien vils puisqu'ils n'osent pas nous attaquer ouvertement, et si jamais ils l'osoient . . . . votre tendresse m'a appris à aimer la vie, j'ai toujours sur moi de quoi la faire acheter à celui

qui voudroit me l'enlever. Oui, oui je vous le promets, j'en suis certain, il ne m'arrivera rien, rien du tout. Il serroit une des mains de Célestine, à qui sa fermeté donna presque de la confiance.

Elle se souvenoit encore qu'il avoit une confidence à lui faire, elle le voyoit dans un moment d'effusion, elle brûloit d'en profiter pour la solliciter. Elle balançoit, elle avoit peur de le fâcher, cependant il y avoit déjà quatre jours qu'elle souffroit. Vous avez donc vu ... commença-t-elle d'un ton mal assuré; d'Orméville la regarda, ce seul regard suffit pour la déconcerter. Elle alloit dire: Vous avez donc vu l'esprit, elle n'avoit plus la force de poursuivre; mais sa phrase étoit commencée, il falloit continuer, ou avoir l'air de ne pas oser être curieuse, ou laisser croire à d'Orméville qu'elle craignoit de l'interroger; son amour propre et sa délicatesse la pressoient de finir un discours que d'Orméville paroissoit attendre: Vous avez donc vu enfin que je n'avois pas si grand

tort de conserver des inquiétudes, dit-elle du ton embarrassé que l'on prend lorsqu'on sent soi-même qu'on dit une phrase insignifiante. Pauvre Célestine! ce petit subterfuge auroit peut-être réussi à en imposer à d'Orméville s'il n'eût pas été son amant, et si, avant de se reprendre, elle n'avoit pas achevé par l'expression de son visage la demande qu'elle avoit interrompue.

Nous partons dans les premiers jours de la semaine prochaine, lui répondit d'Orméville en la regardant fixement. Elle crut d'abord que cette phrase avoit aussi peu de sens que la sienne, un instant de réflexion lui fit sentir la promesse que lui faisoit d'Orméville. Oui, oui, nous partons, reprit-elle bientôt d'un air joyeux qui lui fit assez connoître qu'elle l'avoit compris.

Il passoit les journées entières auprès d'elle, mais elle exigeoit qu'il se retirât toujours de bonne heure. Chaque jour elle entendoit conter de nouvelles histoires de malheureux qui avoient profité

de l'obscurité pour se défaire de leurs ennemis par le moyen du fatal stylet; elle savoit qu'il y avoit des assassins à gages, et que quelques sequins pouvoient la priver de son amant de la manière la plus affreuse. Elle renouvela encore en ce moment ses instances; depuis deux ou trois jours il faisoit des pluies continuelles et ce n'étoit qu'une facilité de plus pour ceux qui avoient de mauvaises intentions.

D'Orméville sourioit de ses frayeurs: Songez donc, lui disoit-elle, que nous n'avons plus que bien peu de temps à rester en Italie, et si, par un manque de précaution, vous alliez . . . . oh ce seroit trop déchirant, je ne veux pas y penser. D'Orméville promettoit tout, même en promettant le temps se passoit, il manquoit à sa promesse et souvent elle ne pensoit pas non plus à la lui rappeler.

Un soir qu'il s'étoit retiré de bonne heure, il s'aperçut en rentrant chez lui qu'il avoit oublié de prendre un dessin

que Célestine l'avoit prié de copier. Elle avoit bien dit en le lui donnant: Cela n'est pas pressé; mais qui ne sait ce que signifie cette phrase dans la bouche d'une femme? Il auroit pu le ravoir le jour suivant, mais l'amour connoît-il le lendemain? Il n'auroit pas dormi la nuit s'il n'eût pas eu ce dessin, il auroit presque aimé mieux passer une journée sans voir Célestine.

Il prit son manteau pour retourner le chercher; il ouvroit déjà la porte de sa chambre, lorsqu'il songea qu'il faisoit un temps affreux et que Célestine le gronderoit si elle le voyoit revenir. Il défit à moitié son manteau, porta une main à son chapeau pour l'ôter, poussa la porte avec son pied, et s'avança jusqu'au milieu de la chambre; il s'arrêta auprès d'une table, il y resta un moment, puis, par un mouvement brusque, il jeta son chapeau sur une chaise, laissa tomber son manteau et s'étendit lui-même dans un fauteuil. Il voulut prendre un livre, il le ferma au bout de quelques minutes:

l'impatience le dévoroit, il se leva aussi vîte qu'il s'étoit assis. Il faut que j'aye ce dessin, dit-il vivement, sans cela ma soirée va se trouver toute dérangée; j'avois compté m'en occuper, il faut que je l'aye; d'ailleurs, Célestine pourroit croire. . . . La Fleur!

Monsieur, dit-il en ramassant le manteau et le chapeau. — Il faut que tu ailles chez M. de Lussière. — Ce soir? — Et sans doute ce soir, crois-tu que je t'y enverrai demain? — Oh! non, Monsieur y va lui-même, mais c'est que . . . il pleut bien plus fort qu'il ne pleuvoit il y a un quart d'heure. En disant ces mots la Fleur frottoit avec sa manche un des bords du chapeau qui avoit attrapé un peu de poudre. — Crois-tu qu'il pleuve? . . . Oui peut-être bien . . . . N'y vas pas, la Fleur; toutes réflexions faites, je vais me coucher. Roule-moi les cheveux.

D'Orméville quitta son habit, mit un peignoir, prit une chaise et s'assit, les bras croisés sur la poitrine. — Si cependant

la commission de Monsieur étoit bien pressée, reprit la Fleur en nouant les cordons de son tablier, le temps ne fait rien, et . . . — Eh! non, mon ami, eh! non; je te dis que je n'y songe plus; mais dépêche-toi donc; tu n'as jamais été si long. — Monsieur sait bien que ce n'est pas là mon défaut; la Fleur n'en dit pas davantage parce qu'il mit deux ou trois épingles noires dans ses dents; il sépara les cheveux avec le peigne, roula deux boucles et, voyant que son maître ne disoit rien, il profita du moment où sa bouche fut libre pour relever la conversation. — C'étoit sans doute pour mademoiselle Célestine que Monsieur . . . — Sans doute, c'étoit pour elle, répliqua d'Orméville, et le mouvement subit qu'il fit en se levant fit tomber le compas et le peigne de la Fleur qui, les doigts écartés et la tête retournée sur l'épaule, regardoit son maître avec surprise.

— Il faut que tu y ailles sur-le-champ, mon ami; demain ne seroit plus ce

soir, il faut que tu y ailles. — Mais Monsieur permettra au moins que je finisse cette boucle, répondit la Fleur en renfonçant dans ses cheveux le peigne qu'il avoit ramassé. — Je n'attendrai pas une minute; d'Orméville décrochoit son manteau en disant ces mots et le mettoit sur les épaules de la Fleur. — Et mon tablier, Monsieur ne voit pas que. . . . — Tu le quitteras à ton retour; tu iras trouver la femme de chambre de mademoiselle de Lussière, tu lui demanderas la gravure qui est à droite dans le salon à manger. — Et je ferai bien des respects à Mademoiselle de la part de Monsieur, ajouta la Fleur en marchant vers un cabinet. — Où vas-tu donc? — Chercher mon chapeau, Monsieur sait bien que là pluie. . . . — En voilà un. Il lui posa le sien sur la tête, ouvrit la porte et le poussa sur l'escalier.

Si tôt que la Fleur fut parti, d'Orméville se mit à la fenêtre; il se reprochoit presque de l'avoir envoyé par le temps affreux qu'il faisoit; mais, tout en calcu-

lant combien le pauvre garçon alloit souffrir de la pluie, il s'impatientoit déjà de ce qu'il n'étoit pas revenu. Il écoutoit attentivement: vingt fois il prit le bruit des goutières pour celui de la marche de son messager, et plus il étoit trompé, plus son impatience redoubloit. La maison où il étoit logé faisoit le coin d'une rue, il alloit alternativement d'une fenêtre à l'autre; la Fleur ne revenoit point.

Le mal-adroit n'aura pas trouvé le tableau, disoit d'Orméville, ou bien Célestine piquée de ma négligence n'aura plus voulu le lui donner, ou bien il l'a laissé tomber en chemin et il l'a brisé, ou bien .... Il entendit distinctement marcher: persuadé que ce ne pouvoit être que son domestique, il descendit lui-même pour lui ouvrir; d'ailleurs il songeoit qu'en allant au devant, il auroit le dessin une demi-minute plutôt; et une demi-minute, on en connoît encore tout le prix lorsqu'il n'y a que quinze

jours qu'on a dit que l'on aime et que l'on a lu qu'on est aimé.

Donne, donne vite, la Fleur, s'écria-t-il du fond du corridor, c'est-à-dire vingt pas avant d'être arrivé à la porte de la rue. Il l'ouvrit avec précipitation et arriva assez tôt pour entendre son fidelle domestique pousser un cri perçant; au même moment une voix rauque et sombre prononça distinctement ces mots: *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE III.

D'Orméville vit tomber la Fleur, il vit fuir l'assassin; sans réfléchir qu'il étoit presque nu, sans armes et même sans chapeau, sans songer que la Fleur avoit besoin de secours, il se mit à courir après. Le scélérat qui avoit beaucoup d'avance, redoubla de vîtesse quand il se sentit poursuivi. Il fit courir, dans plusieurs rues, d'Orméville qui, certain que c'étoit un de ses ennemis, ou un homme envoyé par eux, ne vouloit pas perdre cette occasion d'éclaircir une chose qui le touchoit de si près.

La pluie étoit plus forte peut-être encore alors qu'elle n'avoit été tout le reste de la soirée, la ville sembloit entièrement déserte; quelques lanternes agitées par un vent terrible montroient de temps en temps à d'Orméville son adversaire qui conservoit toujours le même avantage sur lui. Ils arrivèrent enfin

dans une rue étroite, l'assassin se précipita dans une petite allée ; d'Ormeville, toujours emporté par son ardeur, voulut le suivre, il arriva juste au moment où l'on fermoit la porte avec un fracas horrible qui l'ébranla sur ses gonds.

Il commença pour lors à s'apercevoir qu'il n'avoit point d'armes, qu'il se trouvoit dans un quartier ignoré, qu'il étoit transpersé de pluie et couvert de boue de la tête aux pieds. Il ne voyoit pas une lumière dans toute la rue; en tâchant de trouver un moyen de reconnoître le lendemain la maison, il lui vint à l'idée de poser deux ou trois pierres auprès de la porte le long de la muraille. Après avoir attendu encore quelques instans pour voir s'il ne passeroit personne, il fut enfin obligé de songer à se retirer. Il examinoit aussi attentivement que l'obscurité pouvoit le lui permettre les rues qu'il parcouroit, mais comme elles lui étoient toutes absolument inconnues et qu'il faisoit mille détours, qui souvent le ramenoient à l'en-

droit d'où il étoit parti, il eut bientôt perdu les foibles renseignemens qu'il s'étoit donné beaucoup de peine à prendre.

Malgré le mauvais temps, il marchoit très-lentement, et s'en apercevoit même à peine; il réfléchissoit aux mots qu'il avoit entendus, à la blessure qu'avoit reçue pour lui son malheureux domestique; la sensibilité, que la passion commençoit à laisser parler dans son ame, lui reprochoit amèrement que c'étoit une fantaisie et une fantaisie bien légère qui alloit causer peut-être la mort de ce fidelle valet. Cette idée accablante l'absorboit tout entier, il se remit à courir aussi vîte que lorsqu'il avoit poursuivi l'assassin, et il arriva bientôt devant une maison qu'il s'imagina reconnoître. Egaré par son agitation, il crut entrer chez lui, la facilité avec laquelle il trouva les portes, les escaliers, le lui persuada davantage: il pénétra jusques dans une antichambre, et ne distingua qu'il étoit chez le comte de Lussière, que lors-

qu'une femme de chambre s'écria : Juste ciel ! Voilà monsieur d'Orméville !

Cette exclamation le rappela à lui, il tressaillit en se voyant positivement dans l'endroit où il auroit le moins voulu paroître dans l'état où il étoit. Il ne répondit rien, s'élança dans le vestibule pour regagner l'escalier et rencontra nez à nez . . . . Célestine qui venoit de donner quelques ordres. Il recula de quatre pas en la voyant, elle le reconnut et poussa un cri qui fit sortir précipitamment du salon le Comte et la Comtesse ; tous les domestiques accoururent, d'Orméville se trouva en un clin d'oeil au milieu d'un cercle.

On l'interrogeoit, on l'examinoit; cette dernière surprise jointe à l'altération qu'il éprouvoit auparavant lui ôtoit absolument la force de parler. Tous ses vêtemens ruisseloient, ses cheveux à moitié roulés, comme les avoit laissés la Fleur, étoient collés sur son visage, où les gouttes d'une sueur blanchâtre sillonnoient au milieu des gouttes de pluie. La boue dont il

étoit couvert empêchoit de distinguer de quelle couleur étoient ses culottes et ses bas; ses épaules n'étoient couvertes que d'un simple peignoir, il n'avoit pas songé à reprendre son habit dans l'absence de la Fleur, en un mot son équipage étoit propre autant que son air à donner les plus vives inquiétudes.

Courez, courez vîte secourir la Fleur qu'on vient de poignarder, s'écria-t-il d'un ton égaré. — Eh! où est-il, demandèrent dix voix à-la-fois. — Il est à la porte de chez moi! il est peut-être mort maintenant! D'Orméville étoit revenu assez à lui-même pour s'expliquer, mais non pour parler avec ces ménagemens qui sont le fruit de la réflexion.

Trois ou quatre domestiques volèrent aussitôt au secours de la Fleur. — Et vous, d'où venez-vous, demanda Célestine d'une voix tremblante. — Moi! j'ai poursuivi l'assassin. — En cet état? où sont vos armes? — Mes armes!.. apparemment que je n'en avois pas. — Justes dieux! — Est-ce qu'il en falloit

donc pour songer à poursuivre un meurtrier? — Vous l'engagez à parler, dit la bonne Comtesse en écartant sa fille, et vous ne voyez pas qu'il frissonne, qu'il est transi de froid: il faut le faire changer. — Oh bon dieu, que je suis étourdie! pardonnez, lui dit-elle en lui prenant une main. Ah! comme vous êtes glacé! je cours vous chercher du linge de mon père.

On fit passer d'Orméville dans l'appartement du Comte, il se revêtit d'un de ses habits. Il auroit bien ri de cette métamorphose dans une autre circonstance; mais alors toutes ses facultés étoient anéantis par l'image cruelle qui le tourmentoit. L'amour trouva cependant encore moyen de se faire jour un instant au milieu du désordre de son ame, lorsqu'il remarqua que Célestine lui avoit envoyé pour cravatte, un mouchoir qui souvent avoit servi à sa propre parure. Il le baisa vivement, mais en le retirant de ses lèvres, il lui sembla teint

du sang de l'infortuné la Fleur; Célestine fut oubliée de nouveau.

Il parut enfin dans le salon, il y étoit attendu impatiemment par Célestine et par ses parens qui l'accablèrent de questions. Il fut fâché pour lors de n'avoir pas mieux su se posséder en entrant, mais il n'y avoit plus moyen de retirer ce qu'il avoit dit; il fallut qu'il donnât les détails d'un événement dont il avoit déjà annoncé le plus important. Il se garda cependant de rapporter les paroles qu'avoit prononcées le meurtrier; il représenta bien cet assassinat comme une méprise, mais il tâcha d'éloigner tout ce qui auroit pu faire croire que ce fût à lui qu'on en vouloit.

Malgré ses efforts, il distingua clairement dans les regards, dans les discours de Célestine qu'elle ne prenoit pas le change et qu'elle soupçonnoit la vérité. — Mais vous, n'êtes-vous point blessé, lui demanda-t-elle vingt fois. Pauvre la Fleur! ajoutoit-elle avec sensibilité. D'Orméville dit qu'il vouloit sur-le-champ

retourner auprès de lui, le Comte s'y opposoit: Ah! laissez-le aller, mon père, s'écria Célestine, mais allez avec lui.

Les hôtes de d'Orméville avoient entendu le cri de la Fleur, ils étoient accourus, l'avoient trouvé noyé dans son sang et l'avoient transporté sur son lit. Un chirurgien étoit venu d'abord, et, à la première inspection, il avoit déclaré que la blessure étoit mortelle. Il étoit encore occupé à soigner la Fleur lorsque d'Orméville et le Comte entrèrent; dès que d'Orméville aperçut le chirurgien, il courut à lui, lui montra une bourse et lui dit vivement: Monsieur, si vous le sauvez, ces cinquante louis sont à vous. Le chirurgien fronça le sourcil en penchant la tête sur son épaule; d'Orméville comprit ce signe cruel, il se tourna du côté de son malheureux domestique qui déjà n'avoit plus la force de parler. Il ne put lui rien dire lui-même, il précipita son visage sur le sien, ses larmes coulèrent sur les joues

froides et décolorées de la Fleur, qui lui serra légérement la main et rendit le dernier soupir.

D'Orméville se releva en poussant un gémissement sourd, se jeta sur un fauteuil, et se couvrit le visage de son mouchoir qu'il serroit fortement contre ses yeux avec ses deux mains. Le Comte le prit par le bras pour l'emmener chez lui : il se laissa entraîner sans rien dire, mais il n'ôta son mouchoir de dessus ses yeux que lorsqu'il fut sorti de la chambre.

Le malheureux ! répétoit-il sans cesse, avec un accent déchirant, le malheureux ! — Sans doute c'est un événement fâcheux, reprenoit froidement le Comte, mais j'imagine bien que la chose n'en restera pas là, et que demain vous vous donnerez du mouvement pour découvrir . . . — Ah ! Monsieur, mon âme est trop fortement affectée dans ce moment pour songer à faire des poursuites inutiles ; d'ailleurs à quoi serviroient-elles contre un scélérat que je n'ai même pas lieu

de soupçonner? Puisse au contraire un éternel secret envelopper cet événement cruel! — Mais vous n'y songez pas? quoi! souffrir qu'on assassine votre domestique, sans rien dire! Il faut que dès demain toute la ville en soit instruite; et même pour mieux vous donner le temps de faire des recherches éclatantes, au lieu de partir après demain, nous pouvons retarder de quelques jours. — Partons plutôt à l'instant même, s'il étoit possible; Rome ne peut plus être qu'un séjour affreux pour moi. Ils montoient déjà l'escalier de l'appartement de la Comtesse, elle les entendit, et vint au devant d'eux avec Célestine.

Il est mort, s'écria d'Orméville, en se précipitant dans les bras de la Comtesse dès qu'il l'aperçut; il est mort, et il a été pris pour moi! Célestine fit un cri qui rappela à d'Orméville l'imprudence qu'il venoit de commettre; il se releva avec transport et courut à elle. — Il a été pris pour vous, reprit le Comte, vous ne m'aviez pas dit cela vraiment! Quelqu'un

vous

vous en voudroit-il? — Eh! Monsieur, je n'en sais rien; dans la douleur qui me transporte, ai je seulement la faculté de réfléchir à ce que je dis? — C'est que si je croyois que vous courussiez quelque danger, je connois le magistrat, j'irois dès demain lui demander une garde: je crois, toutes réflexions faites, qu'il y auroit plus de sureté, et même . . . Quelle heure est-il, Madame? — Pourquoi, Monsieur? — C'est qu'il ne seroit peut-être pas trop tard encore ce soir; et le plutôt sera le meilleur. J'ai envie de faire mettre les chevaux. — Et où voulez-vous aller, reprit vivement la Comtesse qui n'avoit pas fait attention à ce qu'il avoit dit d'abord. — Mais chez le magistrat, demander une garde. — Ah! Monsieur, avez-vous déjà peur qu'on n'ignore cette funeste aventure? Je vous en supplie, restez tranquille! — Mon père, restez tranquill , je vous le demande en grâce. — Oui, oui, je vois bien que ce soir vous êtes tous contre moi, je vous laisse la

nuit pour conseil, et je suis assuré que demain vous serez de mon avis. Bon soir, je vais finir une lettre pour le marquis de Fauviac qui est à Bergame, et je lui recommanderai sur-tout de ne pas sortir trop tard.

D'Orméville coucha chez le Comte. J'espère que vous vous trouverez bien, lui dit Célestine en le quittant. Elle prononça ces mots avec une sorte d'affectation qu'il ne remarqua pas. Il entra machinalement dans la chambre où on le conduisit, se déshabilla à moitié et se jeta sur son lit. Quelle nuit longue et cruelle s'écoula pour lui! il se reprochoit sans cesse la mort de la Fleur dont il étoit la cause; il alloit quelquefois jusqu'à regretter de n'avoir pas reçu lui-même le coup fatal qui lui étoit adressé; le souvenir de Célestine naissoit auprès de ce regret, et d'Orméville ne savoit plus s'il consentiroit à faire revivre la Fleur en mourant à sa place; il n'osoit plus s'interroger, il éloignoit même cette idée lorsqu'elle se présentoit.

Les rayons du jour vinrent frapper ses yeux avant que le sommeil les eût approchés, il s'enveloppa la tête dans ses couvertures, la clarté lui étoit à charge. Après s'être agité long-temps, il ouvrit enfin ses rideaux, et le premier objet qu'il aperçut fut un oiseau qu'il avoit donné à Célestine. Il le fixa pendant quelques instans, l'oiseau se mit à chanter un air que sa maîtresse lui avoit appris, et cet air, Célestine le chantoit elle-même sans cesse. D'Orméville le reconnut; la voix de l'oiseau, en lui rappelant la voix de celle qui l'avoit formé, rétablit un moment le calme dans son ame. Il promena un regard distrait autour de lui, ce regard s'anima bientôt en distinguant des robes de femme et des cartons suspendus à la tapisserie. On lui avoit donné la chambre de Célestine pour laquelle on avoit dressé un lit dans l'appartement de la Comtesse.

La douleur ne put glacer tout-à-fait le sentiment du plaisir dans le coeur de d'Orméville; ses yeux avides erroient

dans tous les coins de la chambre, il examinoit attentivement les plus petits meubles, il considéroit jusqu'aux fleurs du papier qui étoit collé sur les murailles; s'il eût trouvé par-tout ailleurs le moindre des objets qui décoroit ce joli appartement, eût-ce été dix ans après, eût-il été confondu au milieu de mille autres semblables, il auroit été certain de le reconnoître.

Les mots que Célestine lui avoit dits la veille en se séparant de lui, revinrent pour lors à sa mémoire: O ma Célestine, s'écria t-il, voilà donc cette chambre où s'écouloit une partie de tes momens, cette chambre où sans doute mille fois tu prononças mon nom, où ton ame divine pensa mille choses que ta bouche n'osoit me dire! Voilà donc ce lit où tu venois chaque soir porter dans le sommeil ce doux calme qui ne fuit jamais ton coeur; ce lit où maintenant je brûle, où je trouve le délire au lieu du repos paisible dont ton souffle semble y avoir laissé l'empreinte! Dissipe-toi, trop

flatteuse ivresse, dissipe-toi! ce sont les voiles de la pudeur qui m'entourent: tout me semble rougir autour de moi. Célestine! ma tête a reposé sur cet oreiller où ta tête reposoit chaque nuit, mes lèvres ont erré sur les traces de tes lèvres. . . . Malheureux! mes pleurs sont venus glacer la chaleur de tes soupirs! étoit-ce donc là que je devois les répandre? . . . Oui, oui, ces pleurs, ton coeur ne les désavoueroit pas, ils me rendent plus digne de toi! . . . D'Orméville colla son visage sur l'oreiller, et chercha à effacer ses larmes par autant de baisers.

Il se leva et descendit au salon, où la Comtesse et Célestine étoient déjà. Elles le reçurent avec un sourire, elles évitèrent de lui rien dire qui pût rappeler un événement auquel il n'étoit plus de remède. Avez-vous été content de votre chambre? lui demanda Célestine de ce ton de gaieté qui ne seroit pas à charge même à la personne la plus affligée; vous êtes-vous bien trouvé?

— Ah! mille fois trop bien, si cette nuit j'eusse pu être bien quelque part. Célestine souleva doucement les épaules en baissant les yeux, comme pour lui dire: C'est un grand malheur, mais il est irréparable. Elle parla d'autre chose, et fit servir le déjeûner.

Je me suis souvenu, dit le Comte en entrant et en allant droit à d'Orméville, sans faire attention à sa femme ni à sa fille, que vous m'avez dit hier que votre domestique avoit été pris pour vous. C'est une chose qu'il seroit cependant bon d'éclaircir. — Célestine lui faisoit signe, le tiroit par son habit, lui présentoit une tasse de chocolat, il ne la regardoit seulement pas. — J'ignore, Monsieur, lui répondit tristement d'Orméville, ce que j'ai dit hier, j'étois si peu à moi que vous m'affligeriez beaucoup si vous vouliez vous en tenir à ce qui a pu m'échapper. — A la bonne heure, mais puisque votre raison est revenue aujourd'hui, j'imagine que vous allez m'accompagner chez le magistrat pour com-

mencer une poursuite en règle; il seroit même à propos de mener avec nous les maîtres de la maison que vous habitiez, leurs dépositions peuvent aider beaucoup; peut-être même le témoignage de ceux de mes gens qui ont vu le défunt ne nuiroit pas. Puis on fera publier que les personnes qui ont eu quelque connoissance du fait ayent à venir dire tout ce qu'elles savent.

D'Orméville ne l'écoutoit plus, ses yeux humides étoient fixés sur le bord d'une soucoupe qui se trouvoit devant lui. La Comtesse et Célestine ne cessoient de faire des signes au Comte; enfin Célestine affligée de son obstination se leva et alla regarder à la fenêtre; ce n'étoit qu'un prétexte pour dérober à d'Orméville une larme qui couloit malgré elle le long de ses joues.

Voulez-vous venir? continua le Comte en prenant son chapeau. — Non, Monsieur, je vous le répète, je suis certain d'avance que toutes les recherches seroient infructueuses; moi seul ai entrevu l'as-

sassin, encore ne l'ai-je aperçu que par derrière et enveloppé dans un manteau; pourquoi donner un éclat inutile à un événement que je voudrois oublier moi-même? — Tout comme il vous plaira, je n'ai dans cette affaire que le droit de conseil; mais au moins vous allez chercher un domestique. J'imagine qu'il y a des petites affiches ici, il faut y faire mettre que, vu que votre laquais a été assassiné, vous en désirez un pour le remplacer. — Je suis résolu à n'avoir personne pendant le voyage; dans le pays où nous allons je trouverai plus facilement un Français. — Sans doute, dit la Comtesse, et comme nous partons demain . . . — Oui, répéta Célestine, nous partons demain. — Demain Madame? peut-être. — Oh, Monsieur, vous-même l'avez décidé, et tout est arrangé. — Mais vous ne songez pas, Madame, que nous avons trente visites d'adieu à faire et que nous n'avons encore été nulle part. — Nous aurons assez de temps cet après-dîner. — A la bonne heure, mais je dé-

clare que je ne pars point sans avoir au moins envoyé des cartes.

La Comtesse s'habilla avec beaucoup de diligence et les visites se firent. Elle tenoit à partir le lendemain, elle savoit que d'Orméville brûloit de quitter Rome; il ne le lui avoit pas dit, mais les ames sensibles se comprennent, sans se parler.

Pendant que la famille de Lussière fut dehors, d'Orméville se promena sans cesse de sa chambre au salon. Lorsque son coeur étoit plein, que ses idées se noircissoient trop, il montoit respirer l'air qu'avoit respiré Célestine; il sembloit qu'en entrant dans la chambre qu'elle avoit habitée, une main bienfaisante déchirât le voile accablant dont son ame étoit couverte. L'heure où Célestine devoit rentrer approchoit, il s'établit dans le salon, auprès de son métier à broder; son bras étoit appuyé sur une console au-dessus de laquelle étoit un trumeau, sa tête reposoit sur sa main, ses yeux restoient invariablement fixés à terre; il étoit absolument immo-

bile, il étoit presque privé de sentiment, et n'entendit même pas le bruit que fit la voiture en arrivant dans la cour.

Le Comte n'étoit pas rentré, la Comtesse avoit passé tout de suite dans son appartement, Célestine voulut voir si d'Orméville étoit au salon. La porte étoit ouverte, la glace se trouvoit vis-à-vis; elle s'arrêta un instant derrière lui à le considérer, il ne se dérangeoit pas; elle avança doucement sur la pointe du pied, elle étoit déjà tout près, elle touchoit sa chaise, elle le regardoit avec commisération dans la glace, il ne bougeoit pas. Voyant enfin couler une larme sur sa joue, elle l'essuya avec un de ses gants qu'elle venoit d'ôter. Pauvre malheureux! dit-elle d'un ton attendri, en appuyant son autre main sur l'épaule de d'Orméville. Il saisit celle qui s'étoit avancée vers son visage, il colla ses lèvres dessus, et les y tint long-temps fixées. Célestine se fût reprochée dans un autre moment de la lui laisser, rien

au monde n'auroit pu alors l'engager à la retirer . . . .

Les lèvres de d'Orméville quittèrent la main de Célestine, il la tint toujours dans les siennes, et, la tête penchée en arrière, les yeux élevés vers elle, il la regardoit comme une créature angélique que le ciel avoit envoyée pour le consoler. Ils restèrent un instant dans cette attitude, Célestine rompit la première le silence: Tout est fini, dit-elle, tout est prêt, nous partirons demain avec le jour; oui, nous partons demain, répéta-t-elle en appuyant sur ces mots, pour faire ressouvenir d'Orméville de la parole qu'il lui avoit donnée deux ou trois jours auparavant. Il ne lui répondit rien, se contenta de serrer doucement sa main qu'il tenoit encore et se leva.

La Comtesse entra, le Comte ne tarda pas à revenir, le souper ne fut pas gai, mais il ne fut pas triste. Le Comte parloit continuellement de préparatifs de voyage, et de projets pour la formation de sa légion. Il faisoit sonner bien

haut tous les regrets qu'on lui témoignoit à Rome, répétoit à d'Orméville la phrase de chacun, et, en rapportant le compliment, il n'oublioit pas de faire un pompeux étalage du rang et de l'état du complimenteur. Son train étoit déjà composé de deux voitures, il auroit bien voulu engager d'Orméville à en prendre une troisième; mais, outre que c'étoit une dépense absolument inutile, d'Orméville auroit perdu la place qu'il devoit occuper auprès de Célestine, et cela seul suffisoit pour le décider. Le Comte avoit eu aussi ses raisons lorsqu'il avoit engagé d'Orméville à remplacer son domestique; il avoit calculé que la mort de la Fleur faisoit une personne de moins dans sa suite, et c'étoit bien quelque chose pour lui.

La Fleur avoit été enterré avec le plus de simplicité possible, malgré l'avis du Comte qui vouloit que l'attachement que conservoit d'Orméville pour ce brave serviteur, se montrât d'une manière éclatante à sa pompe funèbre. Célestine,

pour qui les mots échappés à d'Orméville n'avoient pas été perdus, envoya chez les maîtres de la maison où il demeuroit, un vieux domestique affidé de la Comtesse; elle les fit prier de tenir cette funeste aventure la plus secrète possible. Elle avoit défendu elle-même aux autres gens de son père d'en parler, et elle étoit assez aimée d'eux pour être assurée de leur discrétion. En agissant ainsi elle avoit calculé que, si vraiment c'étoit à d'Orméville qu'on en vouloit, l'assassin auroit tout lieu de croire que ses coupables intentions avoient été remplies, puisque d'Orméville ne s'étoit pas du tout montré dans la ville depuis l'assassinat. Leur départ précipité venoit encore à l'appui de l'opinion qu'elle vouloit donner à leurs ennemis, et elle se flattoit, qu'une fois éloignés de Rome et ayant laissé aux meurtriers l'idée que leur victime avoit succombé, elle et son amant seraient délivrés de leurs poursuites.

On étoit en voiture le lendemain avec

le jour, malgré tous les petits retards que cherchoit à occasionner le Comte qui songeoit qu'à cette heure-là il n'y auroit personne dans les rues. Célestine au contraire en étoit enchantée, et, en dépit de son père, elle trouva un prétexte pour avoir les glaces de la voiture fermées. Chaque fois qu'il se rencontroit quelqu'un sur leur passage, elle se penchoit à la portière pour cacher d'Orméville; elle craignoit qu'il ne fût aperçu, et que par là toutes les précautions qu'elle avoit prises ne devinssent inutiles. Tout le monde, excepté le Comte, auroit voulu voyager incognitò; mais le moyen de l'empêcher de donner pompeusement son nom et son titre dans toutes les villes par où il passoit? Le voyage fut généralement assez gai, chaque lieue diminuoit les inquiétudes de Célestine et ajoutoit à son enjouement naturel; d'Orméville oublioit peu-à-peu sa tristesse, d'ailleurs il ne quittoit pas Célestine, et un amant a-t-il un caractère près de celle qu'il aime?

Le Comte reçut en route de nouvelles lettres qui lui annonçoient qu'il ne devoit plus compter sur la levée du corps dont il s'étoit flatté. Sa colère fut extrême : pendant plusieurs jours il ne parla pas d'autre chose, il étoit inconsolable. Cependant comme il falloit prendre un parti, il se détermina à aller passer l'hiver à Bruxelles, et toute sa famille fut enchantée de cette détermination.

Aussitôt auprès son arrivée, M. de Lussière se fit présenter par-tout. Voyant que plusieurs familles françaises avoient leur train monté presque sur le même pied qu'à Paris, il ne tarda pas à vouloir enchérir, et en effet sa société devint une des plus agréables. On cherchoit avec empressement à y être admis, et pour cela il suffisoit d'avoir un équipage brillant et d'attirer l'attention du public.

On annonça un jour chez le Comte le marquis de Rasoni. C'étoit un seigneur italien qu'il avoit déjà connu à

Rome; son immense fortune le mettoit à même de tenir dans cette ville un état de maison somptueux qui avoit bien vîte engagé M. de Lussière à se rapprocher de lui. Il étala le même luxe et la même magnificence à Bruxelles; tout le monde désiroit le connoître, mais la première maison où il se montra fut celle du Comte, et cette distinction lui mérita complétement les bonnes grâces de celui qui la recevoit.

Le Marquis avoit à la vérité tout ce qu'il falloit pour flatter le goût dominant du père de Célestine. Quand bien même son équipage et ses habits n'eussent pas annoncé son état, à son maintien seul, à ses manières, on l'eût reconnu pour un homme de distinction. Avec une figure noble, un regard spirituel, il étoit d'une taille superbe et quoiqu'il eût quarante ans, on lui en auroit à peine donné trente. Il joignoit à ces avantages extérieurs, un esprit vif et enjoué, une gaieté charmante, en un mot tout ce qu'il faut pour plaire.

Le Comte avoit invité une compagnie nombreuse pour le jour où il devoit recevoir la première visite du bel étranger. Il n'avoit pas oublié, de l'annoncer d'avance et de répandre par-tout que le seigneur italien nouvellement arrivé devoit souper tel jour chez lui; cette préférence étoit d'autant plus flatteuse, que le Marquis avoit déjà refusé plusieurs invitations.

Dès qu'il parut, le Comte courut à lui, l'embrassa avec de grandes démonstrations, le présenta avec appareil à chaque personne, ne manquant pas d'affecter à son égard la plus grande familiarité, sur-tout lorsqu'il vantoit sa fortune et son rang. Il s'imaginoit attirer par là sur lui-même une partie de la considération qu'il vouloit inspirer pour Rasoni. Il faisoit avec lui la nomenclature de toutes les personnes marquantes de Rome, en lui demandant de leurs nouvelles comme de gens qu'il connoissoit beaucoup. A chaque nouveau personnage qu'il nommoit, il jetoit un coup-

d'oeil sur l'assemblée pour voir si on l'avoit bien entendu.

Le marquis de Rasoni n'étoit pas à Rome dans le moment de l'enlèvement de Célestine et de l'assassinat de la Fleur, il n'avoit même pas vu la famille de Lussière avant son départ; il étoit lui-même absent et avoit annoncé un voyage à Florence quelques semaines avant tous ces événemens. Il témoigna au Comte la surprise qu'il avoit éprouvée en ne le trouvant plus à Rome à son retour. Quoi, lui dit celui-ci d'un air d'étonnement, on ne vous a pas raconté tout ce qui nous est arrivé! — J'ai demandé à beaucoup de monde, et personne . . . . — Mais le cardinal Pulvéroni, le duc della Porta, le marquis del Occhio . . . — Tous m'ont dit que vous étiez parti avec une précipitation singulière et qu'ils ne savoient pas.... — C'est incompréhensible, s'écrioit le Comte d'un ton chagrin, c'est incompréhensible! Je leur ai raconté moi-même mille fois... ils ne peuvent l'avoir oublié! Ce ne

peut être qu'une discrétion mal entendue de leur part, et je ne prétends pas en faire un mystère... Ils ne vous ont même pas parlé de l'enlèvement de ma fille? — Pas le moins du monde. Mademoiselle auroit-elle couru quelque danger? Ah que je leur en veux de m'avoir laissé ignorer cette aventure! — Vous ne l'ignorerez pas long-temps, l'intérêt que vous prenez à nous mérite bien que je vous en donne les détails; d'ailleurs elle est assez curieuse par elle-même pour que vous ayez envie d'en être instruit. On ne vous a peut-être pas non plus appris toutes les fausses espérances dont j'ai été bercé pour ma légion? — Je n'ai rien entendu qui eût le moindre rapport à tout cela. — Messieurs les Romains ont la mémoire courte, reprit le Comte d'un air un peu piqué, il y a cependant certaines choses . . . Enfin il faut donc vous mettre au fait, mais j'avoue que je ne croyois pas avoir tant à vous apprendre.

Le Comte étoit fort mécontent d'avoir été si vîte oublié, d'autant mieux que les rapports du Marquis démentoient ce qu'il disoit sans cesse de l'Italie, où il prétendoit qu'on le regrettoit de plus en plus; ce qui le consoloit cependant un peu, c'étoit d'avoir une nouvelle personne à qui raconter trois choses qui étoient comme une épreuve par laquelle il faisoit passer tour-à-tour ceux qui arrivoient chez lui. L'enlèvement de Célestine, l'injustice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faite au sujet de sa légion et l'assassinat de la Fleur, lorsque d'Orméville n'étoit pas présent, car il n'osoit trop en parler devant lui, ni même devant la Comtesse et Célestine qui lui faisoient toujours des reproches sur son envie de mettre le premier venu dans la confidence de ses affaires.

Il commença le récit de l'aventure des ruines; le Marquis témoignoit à chaque phrase un étonnement, qui ne contribuoit pas peu à augmenter l'emphase du Comte qui s'appesantissoit avec

complaisance sur le plus petit détail. Il en vint à l'endroit où Célestine avoit été sauvée si heureusement par d'Orméville; au moment où il prononçoit son nom, d'Orméville lui-même entra. Tenez, le voilà, s'écria aussitôt le Comte; Rasoni fit un mouvement de surprise dont le Comte n'eut pas le temps de s'apercevoir. C'est un jeune homme de la plus grande espérance, continua-t-il, je ne vous cacherai pas qu'il doit être l'époux de ma fille; et tout de suite, comme s'il eût eu besoin de justifier ce projet aux yeux de Rasoni, il lui détailla amplement les motifs avantageux qui l'avoient déterminé à donner les mains à ce mariage.

Le Marquis ne l'interrompoit pas, il avoit l'air de l'écouter attentivement, et ses regards ne quittoient presque pas d'Orméville. — Et la noce se fera-t-elle bientôt, demanda-t-il au Comte quand il eut cessé de parler. — Mais on me tourmente tous les jours; ma femme, ma fille, mon gendre futur, me persécutent

à l'envi, moi je voudrois attendre à notre rentrée en France; comme je vous l'ai dit, ce jeune homme devoit être colonel . . . — Pourquoi vous refuseriez-vous à des désirs si naturels? je vous conseille . . . — Tout de bon? cependant vous sentez qu'en pays étranger on ne peut pas faire autant qu'on voudroit, et qu'enfin il faut tenir à son rang, parce que . . . Célestine vint alors l'avertir que la vieille douairière d'Orgelane l'attendoit pour faire sa partie de Trictrac ordinaire. Nous nous reverrons, dit-il au Marquis en lui serrant la main, j'ai encore bien des choses surprenantes à vous apprendre.

Dans les premiers temps que Rasoni avoit connu la famille de Lussière, il avoit rendu des soins à Célestine; mais s'apercevant qu'ils étoient mal accueillis, il ne lui avoit jamais fait de déclaration formelle, et avoit paru bientôt guéri d'une passion inutile et sans espérance. Il s'approcha de Célestine d'un air délibéré et lui dit quelques mots honnêtes

et insignifians; elle éprouvoit une certaine contrainte en lui répondant; non pas cependant qu'elle fût embarrassée, mais elle se souvenoit que Rasoni avoit jadis été empressé autour d'elle, et l'amour qu'elle sentoit, grossissoit les souvenirs de celui qu'elle n'avoit pas partagé.

Quoiqu'elle n'eût jamais donné la moindre espérance à Rasoni, elle se rappeloit de la préférence qu'il lui avoit accordée, et il lui sembloit que ce devoit presque être un crime aux yeux de d'Orméville que d'avoir été l'objet des sentimens d'un autre. Elle ne haïssoit pas le Marquis, mais elle éprouvoit pour lui une sorte d'éloignement dont elle-même ne pouvoit clairement se rendre compte. Elle avoit eu quelquefois occasion de remarquer que d'Orméville se sentoit un léger penchant à la jalousie; de temps en temps elle levoit les yeux et rencontroit toujours les siens fixés sur elle et sur Rasoni; elle crut y trouver une teinte d'inquiétude, et se

figurant d'abord qu'il souffroit, elle chercha des motifs de se tourmenter davantage; elle songea que peut-être d'Orméville avoit ouï parler à Rome des soins que le Marquis lui avoit rendus, et se livra à cette idée avec l'invincible attrait qu'on a souvent pour s'arrêter à ce qui déplaît le plus.

Elle devenoit sans cesse plus troublée, d'Orméville qui ne la perdoit pas de vue étoit agité de chacun de ses mouvemens. Célestine suivoit à son tour ce qui se passoit dans son ame, chaque coup-d'oeil lui sembloit un reproche; elle alloit quitter Rasoni, lorsque lui-même la prévint. L'effet qu'il produisoit sur les deux amans n'échappa pas à son discernement subtil et exercé; il auroit été fâché qu'on pensât qu'il cherchoit à exciter le moindre nuage dans leur liaison, et de ce moment il ne rendit à Célestine que les simples devoirs de l'honnêteté.

S'il paroissoit s'éloigner d'elle, en revanche il tâchoit de se rapprocher de d'Orméville. Dès le premier jour, à l'ins-

l'instant même où il s'aperçut de l'ombrage qu'il lui causoit, il alla lui parler, le féliciter du bonheur qu'il avoit eu de sauver Célestine ; il ne l'entretint que d'elle, mais en conservant toujours ce ton désintéressé qui semble ajouter à la fin de chaque phrase: tout ce que je dis là, c'est pour vous seul et non pas pour moi. Rasoni connoissoit les hommes il savoit que celui qui veut arriver à eux et en être bien reçu, doit commencer par brûler un grain d'encens devant leur idole.

Le soir d'Orméville se trouva seul un instant avec Célestine. Il étoit assis près d'elle depuis quelques momens, et il ne lui avoit encore rien dit. Ses yeux restoient fixés à terre, il avoit l'air profondément occupé. Célestine qui se doutoit que son trouble l'avoit trahie et qui devinoit ce qui tourmentoit d'Orméville, brûloit d'avoir une explication avec lui. Elle n'osoit pas l'entamer elle-même ; s'excuser, ç'auroit été presque s'avouer coupable, ç'auroit été

au moins donner à son amant le droit de croire qu'elle pouvoit l'être: d'ailleurs si elle s'étoit trompée dans ses conjectures, pourquoi lui faire naître une idée qui étoit peut-être loin de son esprit? Elle attendoit impatiemment qu'il parlât, et il gardoit toujours le silence. Elle faisoit son possible pour attirer son attention, elle le regardoit, elle soupiroit, elle toussoit légérement, elle agitoit doucement les plis de sa robe: tout étoit inutile, d'Orméville restoit enseveli dans ses réflexions.

Célestine étoit au supplice; il semble qu'on aime davantage son amant à l'instant où l'on croit avoir des torts. Elle ne put supporter qu'il eût l'air de ne pas s'apercevoir qu'elle étoit auprès de lui; elle lui dit, presque bas cependant et d'une voix un peu tremblante: Vous êtes bien distrait? — Je ne l'ai pas toujours été, lui répondit-il en la regardant fixement avec une expression tendre et triste tout-à-la-fois.

Elle rougit, elle sentit ce que ces mots vouloient dire; d'Orméville ne les eût pas prononcés s'il eût prévu tout l'effet qu'ils firent sur le coeur de Célestine. Quoi donc, lui dit-elle en posant doucement la main sur une des siennes qui étoit appuyée sur une fenêtre, seriez-vous . . . Elle n'osa pas achever, il venoit de relever les yeux, il les tenoit attachés sur elle; elle vit qu'il l'avoit déjà comprise, il s'aperçut qu'elle avoit expliqué son regard, et cette découverte mutuelle n'étoit pas propre à dissiper leur trouble. Ils se craignoient réciproquement, ils tremblioient autant l'un que l'autre de poursuivre un entretien qu'ils désiroient également.

D'Orméville rompit le premier ce silence pénible: des ménagemens eussent été des momens perdus, des supplices de plus. Le Marquis vous aime, s'écria-t-il avec un accent étouffé. —Non, non, il ne m'aime pas, répondit vivement Célestine: non, il ne m'aime pas, il ne doit

pas m'aimer. Son ton de voix étoit altéré elle étoit effrayée, pour ainsi dire. — Tantôt il vous a parlé . . . . Vous rougissiez! — Je rougissois! . . . (La bonne Célestine! elle rougissoit encore davantage en disant ces mots. Son parti fut bientôt pris.) — Eh bien vous allez tout savoir, et nous verrons si vous serez assez injuste pour m'accuser. (D'Orméville étoit dévoré d'impatience.) — Je crois bien que lorsque nous étions en Italie . . . . — Le perfide Marquis! il auroit osé vous adresser ses voeux? — Il ne me l'a jamais fait connoître; il a vu sans peine que je n'étois pas disposée à partager ses sentimens, et il n'a pas tardé à les oublier. Vous avez dû remarquer. qu'il ne m'a parlé que comme à une personne indifférente. — Célestine! mais vous . . . Vous étiez troublée? — Oui, parce que je vous craignois malgré moi! . . . un reste d'enfantillage m'a embarrassée. . . . . D'Orméville! vous êtes si porté à vous rendre malheureux vous-même! vous avez tant de penchant à

devenir jaloux! . . . — Jaloux! moi! Ah! Célestine, je demande au ciel de ne croire jamais que j'ai sujet de l'être! si j'étois jaloux . . . non, non; je ne le serai pas, vous ne pouvez aimer que moi, j'en suis bien persuadé. Non, Célestine, je ne suis point jaloux! . . . Vous m'assurez que le Marquis . . . — Qu'il ne vous occupe donc jamais plus qu'il ne m'occupe moi-même, plus qu'il ne s'occupe de moi!... D'Orméville! je ne pense pas à un autre, je ne parle pas d'un autre, quand je suis auprès de vous! — Femme charmante! pardonnez, pardonnez! l'inquiétude n'entrera plus dans mon coeur, je rougirois d'oser vous soupçonner davantage . . . Célestine! vous m'aimez? vous n'aimez que moi? (Elle pressa légérement sa main sur laquelle la sienne avoit toujours l'air de s'appuyer comme par hasard, et ses yeux répondirent plus tendrement que sa bouche n'eût osé le faire).

Le lendemain Rasoni alla voir d'Orméville. Il se sentoit porté vers lui, il

vouloit s'efforcer de dissiper l'impression désavantageuse qu'il savoit avoir faite sur lui la veille; il s'annonça par mille prévenances, par mille flatteries adroitement colorées; il falloit ménager son amour propre et non l'étonner. Avec un sot, le Marquis n'auroit eu besoin que de gonfler sa vanité pour en être bien accueilli; mais l'homme d'esprit ne consent à être loué que lorsqu'il ne s'en aperçoit pas: la louange a même peut-être alors plus d'empire sur lui que sur celui à qui tout est bon. L'art de bien louer est de dire positivement à celui auquel on s'adresse ce qu'il se dit de lui-même au fond du coeur.

Rasoni savoit habilement saisir les nuances de chaque caractère; l'ame franche de d'Orméville ne lui coûta pas le moindre effort à pénétrer; il lui témoigna autant de bonhomie, de droiture et de simplicité qu'il lui en voyoit à lui-même. Il lui dit qu'étant ami de la famille de Lussière, il venoit solliciter son amitié à laquelle il attachoit

beaucoup de prix, et dont par la suite il espéroit se rendre digne. Dès-lors il agit avec lui comme si ce discours eût été un traité conclu entre eux; il n'eut pas l'air de remarquer l'éloignement dont d'Orméville ne pouvoit se défendre à son égard; il s'efforçoit peu-à-peu, de le désabuser: il faisoit des confidences et n'en exigeoit pas: il ne perdoit aucune occasion d'être utile, il la faisoit naître au contraire; en un mot il étoit toujours là, et si quelquefois ce moyen seul suffit pour réussir auprès d'une femme, que ne doit-il pas faire auprès d'un homme pour qui la défiance est un tourment?

D'Orméville devint honteux de s'être laissé prévenir contre un honnête homme qui sembloit vouloir être son ami malgré lui; d'ailleurs il ne le voyoit nullement assidu auprès de Célestine, il remarquoit au contraire qu'il avoit l'air de s'éloigner d'elle. Un petit grain de cet amour propre dont l'être le plus parfait ne peut se défendre, lui dit tout bas que

c'étoit une sorte d'hommage que Rasoni rendoit à la distinction que Célestine lui accordoit. Il étoit vainqueur, il lui en coûta peu de plaindre le vaincu. Rien ne l'empêcha plus de compter beaucoup de petites choses auxquelles il n'avoit pas voulu jusqu'alors faire attention; au bout de quelques jours il en vint à se reprocher sa froideur envers celui dont il n'avoit qu'à se louer; il commença à se rapprocher de lui, et avec un coeur comme le sien, il ne falloit pour aimer que cesser de haïr.

Bientôt il se livra à une liaison qui lui offroit mille charmes; Rasoni se montroit chaque jour plus digne de sa confiance, et ne tarda pas à savoir tous ses secrets; d'Orméville lui avoua même dans un instant d'abandon, les soupçons qu'il avoit d'abord conçus sur son compte. Je vous avois deviné, lui répondit en souriant le Marquis, et c'est peut-être cette raison qui m'a engagé à vous rechercher davantage; je n'osois pas me flatter d'obtenir votre amitié, mais je voulois au

moins m'assurer votre estime. Je ne m'en défends pas, j'ai aimé Célestine, et je n'ai pas été assez heureux pour lui plaire; mais puisqu'elle devoit appartenir à un autre, vous êtes celui pour lequel le sacrifice de mon amour m'a été le moins cruel. Oui, mon cher d'Orméville, j'en jure par le sentiment qui nous unit, je suis encore attaché à mademoiselle de Lussière, mais je ne vois en elle que la femme de mon meilleur ami; d'ailleurs vous êtes témoin de ma conduite journalière envers elle, j'espère que vous êtes content de moi! D'Orméville ne lui répondit qu'en l'embrassant.

Célestine vit bientôt cette intimité, elle ne pouvoit en être fâchée; le marquis de Rasoni l'avoit fatiguée un instant de ses poursuites, mais enfin il ne lui avoit donné aucun sujet de plainte et s'étoit toujours comporté avec elle comme un homme d'honneur; depuis qu'il mettoit plus de réserve dans sa conduite, elle étoit assez disposée à lui accorder de l'amitié, s'il vouloit se contenter de

ce sentiment-là. D'ailleurs elle étoit femme ; quoique d'Orméville occupât seul son coeur, elle savoit toujours un peu de gré à Rasoni de son hommage; elle le plaignoit, le regardoit comme un amant malheureux et n'étoit point fâchée que l'amant chéri le dédommageât par ses sentimens, de ceux qu'elle ne pouvoit lui accorder. Il lui sembloit déjà assez puni d'être le témoin du bonheur d'un autre.

Si d'Orméville eût pu modérer l'impatience qu'il éprouvoit sans cesse de se voir uni à Célestine, il auroit mené la vie la plus agréable. Il donnoit à l'amitié tous les momens qu'il ne pouvoit consacrer à l'amour. Rasoni et lui trouvoient chaque jour plus de charmes à vivre ensemble; ils s'aimoient comme deux frères, on les voyoit rarement l'un sans l'autre, et tout le monde admiroit leur liaison que rien ne pouvoit altérer.

L'hôtesse de d'Orméville étoit la veuve d'un négociant; elle avoit une fortune honnête que le profit de son commerce

augmentoit chaque année, et elle consacroit principalement le fruit de ses épargnes à faire embellir une petite maison de campagne qu'elle possédoit tout près de Bruxelles. Elle avoit pris d'Orméville dans la plus grande amitié, et l'emmenoit souvent avec elle dans son modeste hermitage; c'étoit lui qui dessinoit, qui dirigeoit les travaux: il trouvoit un véritable plaisir à reconnoître, par des soins qui lui offroient en même temps des occasions de s'amuser, toutes les attentions et toutes les prévenances que son hôtesse avoit pour lui.

N'écoutant que la simplicité du sentiment qui la guidoit, cette bonne femme lui disoit quelquefois: Je bénis le ciel de ce qu'il vous a fait naître avec un rang et de la fortune, mais si j'avois un souhait à faire et que je ne voulusse songer qu'à moi seule, je désirerois que le sort vous eût placé dans le même état que moi. Vous épouseriez ma fille; oui, je vous jure que vous seriez mon gendre. D'Orméville répondoit avec toute la recon-

noissance dont il étoit susceptible à un attachement si naïf, et il se disoit souvent à lui-même: Sans doute si le hasard m'avoit jeté dans une autre condition et si je n'avois pas connu Célestine, je me trouverois heureux d'être l'époux de Julie.

Cette jeune personne étoit vraiment faite pour plaire et pour intéresser. Son caractère produisoit autant d'impression sur le coeur de ceux qui la connoissoient, que ses charmes sur les yeux de ceux qui ne faisoient que la voir. Elle étoit d'une douceur, d'une sensibilité extrêmes, et elle avoit en même temps une ame forte et élevée qui n'étoit pas susceptible de rien éprouver foiblement. Si son penchant l'eût entraînée au mal, elle avouoit elle-même qu'elle auroit été capable des plus grands crimes; mais comme toutes ses inclinations la portoient au contraire à la vertu et à la bienfaisance, cette énergie, cette fermeté ajoutoient encore un nouveau prix aux autres qualités que l'on chérissoit en elle.

Julie se plaisoit beaucoup avec d'Orméville qui de son côté la voyoit avec le plus grand intérêt. Il lui donnoit des leçons de musique et de peinture; c'étoit de concert avec elle qu'il esquissoit tous les plans pour la petite maison de campagne; c'étoit toujours avec elle qu'il alloit en presser l'exécution. La mère bonne et confiante n'avoit pas la moindre crainte sur leur affection mutuelle, elle les laissoit se promener par-tout ensemble, et se seroit fait un reproche de la plus légère inquiétude.

Il y avoit au bout du jardin qu'ils se plaisoient à orner, un petit bosquet où ils se retiroient souvent. Des heures entières s'écouloient dans les entretiens les plus agréables; Julie avoit beaucoup d'esprit, et la franchise ingénue qui dictoit tous les discours qu'elle adressoit à d'Orméville, sembloit lui en donner encore davantage. Elle avoit vu Célestine deux ou trois fois; sa pénétration naturelle lui avoit bien vîte confirmé ce qu'elle avoit d'abord soupçonné en remarquant

les assiduités de d'Orméville chez le Comte; mais comme il ne lui avouoit point son amour, elle se seroit reprochée de paroître solliciter sa confiance. Souvent elle lui parloit de mademoiselle de Lussière, et c'étoit toujours de la manière la plus avantageuse, toujours sans avoir l'air de se douter qu'il prît à elle le moindre intérêt: seulement elle lui disoit quelquefois, qu'un de ses plus vifs désirs seroit de la connoître davantage.

D'Orméville étoit un jour avec elle dans le petit bois; tous deux s'étoient assis sous un berceau de feuillage dans un endroit très-écarté. Tout-à-coup ils entendirent les branchages s'agiter auprès d'eux avec violence, quatre hommes sortirent du taillis, se jetèrent sur Julie, la saisirent et se préparoient à l'enlever. D'Orméville n'avoit pour toute défense qu'une canne qui renfermoit une épée; sans être effrayé de la supériorité du nombre, il s'élança sur les ravisseurs qui étoient fort bien armés.

Julie déploya dans cette occasion le courage tranquille qui la distinguoit; conservant le plus grand sang-froid, elle employa heureusement ses forces et son adresse, à se saisir du sabre d'un des scélérats; elle y réussit et se préparoit à seconder les efforts de d'Orméville, quand les coquins, après avoir foiblement paré quelques-uns des coups qu'il essayoit de leur porter, prirent la fuite en abandonnant leur proie.

Etonné de leur peu de résistance, d'Orméville ne concevoit pas comment quatre hommes assez résolus pour former un projet de cette hardiesse montroient tant de lâcheté dans l'exécution. Il en témoigna sa surprise à Julie: Ce n'est pas leur conduite que j'examine, lui dit-elle avec vivacité, c'est la vôtre; et je n'oublierai jamais avec quel dévouement généreux vous vous exposiez pour moi à un péril certain, si les ravisseurs eussent été aussi braves que malintentionnés. C'est là qu'est gravé le service que vous m'avez rendu, ajouta-t-

elle en posant la main sur son coeur; et si jamais Julie pouvoit vous être utile en sacrifiant sa vie pour vous, croyez bien qu'elle se souviendra sans cesse qu'elle vous la doit. D'Orméville vouloit encore faire une plaisanterie de cette aventure où il soutenoit qu'il n'avoit pas eu le moindre mérite, la jeune personne ne lui répondoit que par de nouvelles protestations d'attachement et de reconnoissance.

S'il eût été le maître, cet événement seroit demeuré enseveli dans le plus profond silence; mais Julie et sa mère obéissoient au mouvement de leur coeur en publiant les obligations qu'elles lui avoient. En moins de deux jours l'histoire devint tout à-fait publique; on étoit surpris, comme d'Orméville lui-même, de la pusillanimité des scélérats, mais on n'admiroit pas moins le courage avec lequel il s'étoit présenté seul pour les combattre. Il répondoit en riant à tous ceux qui lui parloient de cette singulière aventure. On ne voyoit que de la mo-

destie dans ses discours et on l'en estimoit davantage.

Quelques personnes ne tardèrent pas à ajouter à l'histoire, pour la rendre plus intéressante, que d'Orméville étoit vivement épris de Julie, et que l'amour avoit encore augmenté sa bravoure naturelle. Bientôt on ne donna presque plus d'autre explication à sa conduite, et ce bruit se répandit même tellement qu'il parvint aux oreilles de Célestine. Se croyant bien sûre du coeur de son amant, elle en fut peu affectée, cependant elle ne put se défendre de lui parler indifféremment de Julie. Elle l'observoit attentivement et ne fut pas contente de l'espèce de froideur qu'il mit à se défendre d'une accusation qu'elle ne lui avoit faite, à la vérité, que sur le ton de la plaisanterie. Elle avoit cru remarquer aussi depuis quelque temps que d'Orméville étoit plus taciturne qu'à l'ordinaire, l'inquiétude commença à la tourmenter: mais le tendre intérêt que son amant lui montra en remarquant la

mélancolie que lui inspiroient ses craintes, rétablit bien vite le calme dans son ame. Elle se fit même des reproches d'avoir pu le soupçonner.

Un jour que Rasoni avoit dîné avec la famille de Lussière, le Comte l'emmena dans son cabinet et lui dit de ce ton pompeusement discret qu'il prenoit pour un rien: Je vais vous confier un secret que je vous prie de ne dire à qui que ce soit, ou au moins qu'à des personnes dont vous soyiez bien sûr. La fête de ma femme approche et je veux la célébrer, là, comme vous savez qu'il convient à des gens d'un certain rang. Elle m'a tant pressé que . . . je suis bon moi quelquefois, que j'ai consenti à marier ma fille ce jour-là. N'est-ce pas, continua le Comte, que c'est un joli projet? Je veux, oui je veux, ajouta-t-il en se frottant les mains, que dans vingt ans on parle encore à Bruxelles de ce mariage. Vous sentez bien, qu'il faut ménager le plaisir de la surprise; j'ai seulement fait entrevoir mon plan à quel-

ques personnes de la discrétion desquelles je suis assuré; je n'en ai pas dit un mot à ma fille, je ne l'ai confié qu'à sa femme de chambre, parce que je sais tout le plaisir que cela fera à cette pauvre Laura. Rasoni ne se permit aucune réflexion sur ce projet et quitta le Comte quelques momens après.

Il ne restoit plus que peu de jours jusqu'à celui où les deux amans devoient être unis; ils étoient un soir dans l'appartement de la Comtesse; madame de Lussière assise dans l'embrasure d'une fenêtre, profitoit des restes du jour pour achever un livre qui venoit de paroître; d'Orméville et Célestine étoient placés l'un près de l'autre au fond de la chambre. D'Orméville tenoit les deux mains de Célestine dans une des siennes; il avoit l'autre bras appuyé sur le dossier de sa chaise, et ses doigts venoient de temps en temps jouer avec ses cheveux.

Ils restèrent quelques minutes sans se parler et poussèrent à-la-fois un soupir

dont un sourire étouffa la moitié; leurs regards se portèrent ensemble du côté de la Comtesse, elle ne lisoit plus, ses yeux étoient fixés sur eux; ils se levèrent de concert et coururent dans ses bras. Elle les pressoit sur son sein et leur parloit alternativement. Qu'il y a loin d'ici à jeudi, s'écria-t-elle enfin emportée par l'effusion de son coeur; mais aussi qu'il y aura de temps après jeudi, ajouta-t-elle en se parlant à elle-même. Ses enfans lui demandèrent l'explication de ce discours: Vous la saurez, leur dit-elle, vous la saurez, mais pour vous ôter toute inquiétude, croyez, oui croyez que si je pleure, ce n'est pas de chagrin.

Le lendemain matin lorsque le Comte entra dans le salon pour déjeûner, il étoit rouge de colère. Comptez donc sur quelqu'un, s'écria-t-il d'un ton emporté; votre d'Orméville est parti, et il a enlevé la fille de son hôtesse. Célestine fit un cri et tomba évanouie dans les bras de sa mère. Eh! Monsieur, songez donc à ce que vous dites, répondit vivement

madame de Lussière en tâchant de faire revenir sa fille. — Ce que je dis, Madame, la vérité, la pure vérité. — Quand il seroit vrai, vous deviez au moins des ménagemens à Célestine. — Oui, j'ai peut-être eu tort, mais enfin il faut bien qu'elle l'apprenne; elle ne sauroit renoncer trop tôt à quelqu'un qui ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de lui. — De grâce, mon père, repartit alors Célestine qui avoit repris connoissance, ne le jugez pas si promptement; et surtout songez que nous sommes entourés de domestiques, que vous allez les instruire . . . — Parbleu! d'une histoire qui court la ville, qui fait la nouvelle de tout le monde, que je répandrai moi-même, afin de prouver que, si quelquefois je puis me laisser tromper, je ne suis pas long-temps à reconnoître mon erreur.— Mais, mon père, ne se peut-il pas . . . — Il faut bien qu'il ne se puisse pas, puisque la mère de la jeune personne a déjà porté plainte contre le ravisseur et que les poursuites vont commencer.

Célestine ne se possédoit plus, elle se jeta au cou de sa mère en fondant en larmes : Ah, Monsieur, que vous êtes cruel ! reprit la Comtesse avec cet accent si fort d'une mère qui souffre pour son enfant. Elle pressoit Célestine contre son sein : Non, ma fille, lui disoit-elle, non, ne t'abandonne pas au désespoir ; il n'est pas capable de ce dont on l'accuse, il t'a aimée, il ne peut en aimer une autre. — Non, interrompit le Comte, il ne peut en aimer une autre, mais il l'enlève, il s'enfuit avec elle, et cela au moment où il alloit épouser ma fille, car enfin vous savez bien que la cérémonie étoit fixée à jeudi.

A ces mots Célestine serra sa mère dans ses bras avec toute l'expression de la douleur la plus violente. — Monsieur le Comte ! au nom du ciel, prenez pitié de votre fille ! est-ce là le langage que vous devriez tenir devant elle ? — Eh ! Madame, que voulez-vous que je dise à une femme qui pleure ? est-elle en état d'entendre raison. — Ah, Mon-

sieur! ménagez du moins sa sensibilité! — Eh! bien, Madame, eh! bien je m'en vais, puisque je vous gêne; mais rien au monde ne m'empêchera de répéter qu'il est dur de se voir jouer de la sorte! Vous concevez qu'il faut que j'aille actuellement démentir tout ce que j'ai dit. Il sortit en prononçant ces paroles.

Il se fit un moment de silence; Célestine se releva, jeta un regard autour d'elle et se sentit comme délivrée d'un poids accablant en voyant que le Comte n'étoit plus dans le salon. Grand dieu! s'écria-t-elle en serrant fortement son mouchoir dans ses deux mains qu'elle élevoit au ciel; non, je ne puis le croire! il m'auroit abandonnée, lui! . . . . et pour . . . . non, non, il n'en est pas capable. Maman . . . — Je t'entends, ma fille, Durand va sortir pour prendre des informations; viens, ma Célestine. Elle lui tendit la main et l'emmena dans son appartement.

Les regards de Célestine, se portèrent en entrant sur deux chaises qui étoient l'une auprès de l'autre; elles n'avoient pas été dérangées, c'étoit là où la veille d'Orméville lui avoit encore renouvelé le serment de l'aimer toujours. Elle ne put les voir sans se retracer cette scène de délices qui étoit loin de lui présager ce qu'elle venoit d'apprendre. Non, non, répéta-t-elle, avec transport, il n'est pas coupable, il ne peut l'être. L'homme qui étoit assis hier à cette place ne peut être un scélérat! Il peut être parti, mais il ne peut avoir trahi celle que lui-même a sauvée, celle qui devoit être son épouse! Non, Maman, non, cela n'est pas possible! . . Maman! . . . répétez-moi donc que cela n'est pas possible! . . .

Elle s'assit sur la chaise qu'elle avoit occupée, elle regardoit l'autre avec attention: Il y reviendra, disoit-elle, il y reviendra; ses mains viendront encore serrer la mienne . . . il ne fuira pas Célestine, il ne la fuira pas; s'il en étoit

ca-

capable . . . je l'appellerois jusqu'à mon dernier soupir, et mon ame ne quitteroit mon corps que pour le suivre partout, que pour lui reprocher sans cesse son ingratitude. Lui ingrat! non, non tout l'univers l'accuseroit, moi seule je le défendrois, moi seule ai le droit de le juger . . . . Elle aperçut alors un mouchoir derrière la chaise, elle le ramassa avec précipitation; c'étoit celui de d'Orméville qui étoit tombé la veille; elle le reconnut, le porta à ses yeux pour essuyer ses larmes; elles devinrent moins amères, elle ne cherchoit plus à les retenir.

Durand fut bientôt de retour, il entra avec discrétion dans la chambre de la Comtesse et voulut lui faire signe sans être remarqué de Célestine. Elle le surprit, et le comprit trop bien; elle jeta vivement le mouchoir qu'elle tenoit à la main, renversa la chaise, la poussa loin d'elle, et serra de toutes ses forces le coin d'une armoire, en y appuyant son visage, qui dans un instant étoit devenu

de la plus grande pâleur. Sa mère effrayée courut à elle et l'entraîna sur ses genoux: Mon enfant, lui dit-elle, avec toute l'expression de la tendresse maternelle, il te reste ta mère, elle ne te fuira pas, elle; elle versera des larmes avec toi. . . .

Célestine passa la journée dans un état affreux; le désespoir et l'espérance se combattoient dans son ame, ils y triomphoient tour-à-tour. Le dépit et la honte se mêloient quelquefois au chagrin; elle rougissoit d'avoir pu aimer un homme aussi vil, et elle l'aimoit encore. Dans d'autres momens cherchant à l'excuser, elle inventoit mille prétextes pour avoir lieu de croire à son innocence. D'Orméville! d'Orméville! tout est contre toi, s'écrioit-elle, il ne te reste que le coeur de celle que tu désoles, que son coeur que tu te plais à déchirer! . . . Elle se livroit ensuite à des craintes plus affreuses pour elle que celle de l'infidélité de son amant, elle trembloit qu'il n'eût été la victime de quelque

nouvelle entreprise des assassins d'Italie. Cependant quelle apparence qu'ils l'eussent suivi jusqu'en Brabant, lorsqu'ils devoient le croire mort? Le Comte ne la laissa pas long-temps dans cette incertitude; quoiqu'il eût promis à la Comtesse de se contenir devant sa fille, il lui échappa encore de dire que les dépositions portoient que d'Orméville avoit pris à minuit des chevaux de poste.

Célestine attendoit impatiemment Rasoni, elle espéroit apprendre quelque chose par lui; il ne manquoit jamais à venir passer la soirée chez sa mère, et ce jour-là précisément il ne parut pas. Dans le délire de sa douleur, elle alloit jusqu'à se persuader qu'il étoit parti avec d'Orméville: quand on est malheureux, on s'imagine voir, jusques dans le plus petit dérangement de l'ordre accoutumé des choses, un nouveau coup du ciel acharné à vous persécuter.

Ames sensibles, qui avez connu l'excès de l'inquiétude et de l'affliction, rappelez-vous une de ces nuits où l'âcreté des

larmes brûlantes qui inondoient vos yeux en écartoit le sommeil; où vous-mêmes, en cherchant le repos que sollicitoit la nature épuisée, vous vous plaisiez encore à l'éloigner de vous; retracez-vous les songes terribles, les tableaux accablans dont votre imagination vous tourmentoit, et vous aurez une idée de la nuit affreuse qui s'écoula pour Célestine!

Le lendemain dès le matin, le Comte courut chez Rasoni, il lui trouva l'air extraordinairement sérieux. Pourquoi ne vous a-t-on pas vu hier? lui demanda-t-il en entrant. — Parce que je n'aurois pu vous offrir aucune des consolations dont j'avois si grand besoin moi-même! Vous m'auriez interrogé; il m'en eût coûté de ne pas vous répondre, et ce n'étoit pas à moi à vous donner des détails affligeans. — Comment! est-ce que vous sauriez quelque chose que tout le monde ne sait pas? — Vous sentez que mon attachement pour d'Orméville me prescrivoit de remonter à la source de ces bruits injurieux pour lui! Ce n'étoit

pas sur un conte populaire que je voulois, que je devois juger mon ami. Ah! que ne suis-je resté dans mon heureuse ignorance; j'aurois au moins la douce satisfaction, de pouvoir encore me dire qu'il est innocent et qu'on l'accuse à tort. — Quoi! vraiment est-ce que vous sauriez des détails? — Hélas! beaucoup trop pour mon repos! — J'espère que vous allez m'en faire part. — Moi, monsieur le Comte, que j'aille vous instruire des foiblesses de mon ami, de mon frère! Vous qui êtes déjà assez malheureux de voir tromper un espoir qui vous étoit si cher! Réfléchissez bien et vous ne me ferez pas de questions. Que ne puis-je plutôt vous dérober au prix de mon sang la connoissance d'un événement qui va nous rendre tous malheureux! — Mon cher Marquis, je sens tout ce que méritent de pareils sentimens, mais vous devez voir à votre tour qu'il n'y a plus de ménagemens à garder; ma fille n'existe plus pour d'Orméville. — L'infortuné! et vous, malheureux père, je ne puis-

que vous plaindre: malgré tout mon attachement pour l'insensé dont je pleure l'aveuglement, je n'ose pas vous accuser! .... Monsieur le Comte, sentez-vous combien ma position est déchirante! Je suis certain que l'égarement passager de d'Orméville sera suivi d'un long, d'un sincère repentir; si je n'écoutois que l'amitié, j'implorerois pour lui un pardon qu'il ne peut tarder à venir solliciter lui-même, mais ma raison me rappelle trop cruellement que vous auriez droit de me faire des reproches, si je cherchois à excuser une action que sa publicité rend plus grave encore; cependant, monsieur le Comte ... — J'espère, monsieur le Marquis, que vous sentez comme moi que mademoiselle de Lussière n'est plus faite pour l'homme dont vous-même auriez honte de prendre le parti. Il n'est plus qu'un étranger pour ma fille comme pour moi; et quand je forme une résolution, Monsieur, je sais y tenir. — Je vous le répète, je n'ose pas vous blâmer, je ne puis qu'é-

prouver des regrets superflus . . . . Si encore j'eusse été informé plutôt, j'aurois tâché de prévenir l'éclat, j'aurois imposé silence à la gouvernante de la jeune personne, qui, par un zèle mal entendu, est allée publier cette fâcheuse aventure. — Ah c'est la gouvernante! eh! bien je vais aussi m'instruire auprès d'elle de ce que . . . — Monsieur le Comte, je vous en supplie pour vous-même, n'allez pas chercher des détails affligeans qui ne feront qu'ajouter à vos peines. — Laissez-moi, Marquis, je suis curieux de savoir tout le fond de cette histoire. — Au nom du ciel, au nom de notre amitié! — Dans deux minutes je serai ici, laissez, laissez-moi aller! — D'Orméville! au moins n'est-ce pas ma faute! Le Marquis se laissa tomber sur un fauteuil avec tous les signes de l'abattement et de la douleur.

Le Comte se hâta de courir au logement qu'avoit occupé d'Orméville; il trouva la maîtresse de la maison plongée dans l'affliction, il voulut l'interroger,

elle ne répondoit que par des larmes. Il demanda à parler à la vieille gouvernante; si tôt qu'elle fut devant lui, il se hâta de lui dire qu'il étoit le Comte de Lussière, que c'étoit sa fille que d'Orméville devoit épouser. Il la menaça avec appareil de la plus sévère punition si elle cachoit quelque chose, et lui fit les promesses les plus pompeuses et les plus engageantes si elle consentoit à tout dire.

Il n'étoit pas besoin d'employer tant de moyens pour la décider à parler; elle lui conta d'un bout à l'autre les amours de d'Orméville et de sa jeune maîtresse, et fit valoir tous les soins qu'elle avoit pris pour arrêter cette passion. J'aurois dû, ajouta-t-elle, j'aurois dû sans doute avertir sa mère; je me reproche bien vivement mon silence, mais je ne pouvois me résoudre à causer des chagrins à ma pauvre Julie; je me croyois assez forte pour empêcher à moi seule que la chose n'allât trop loin. Je les surveillois, je les suivois comme leur

ombre. Ils ont été fatigués de ma vigilance, ils m'ont fait prendre hier au soir un somnifère pour que Julie pût sans crainte s'échapper de ma chambre où elle couchoit, et Dieu sait actuellement où ils sont.

La vieille se mit à pleurer avec abondance: Une enfant que j'avois élevée, qui devoit faire le bonheur de ses parens, et puis voilà qu'un scélérat . . . car c'est lui qui a tout fait . . . et je suis sûre qu'au premier jour il la plantera là; elle se souviendra pour lors de ce que lui disoit la vieille Babet.

Le Comte fit encore quelques questions à la gouvernante, il tira ensuite deux ou trois bourses différentes, chercha dans chacune, en ayant bien soin d'étaler ce qu'elles contenoient, et donna avec toute la dignité possible un double louis à la vieille. Il retourna chez Rasoni, qu'il trouva à la même place et dans la même attitude où il l'avoit laissé. Vraiment, dit-il avec fureur en entrant, j'étois loin de me douter de tout ce

que je viens d'apprendre. — Quoi ! cette malheureuse . . . — Elle m'a tout dit, elle m'a tout conté. . . . (Il s'assit.) Je lui ai donné une misère . . . deux louis . . . on n'a de l'argent que pour se servir de ces gens-là. — Enfin, monsieur le Comte, vous l'avez voulu malgré moi ! en êtes-vous plus satisfait maintenant que vous voilà tout-à-fait instruit de la foiblesse d'un jeune homme que vous aimiez, dont vous alliez faire votre fils? — Dites, dont on alloit faire le mari de ma fille; car je ne donnois les mains à ce mariage que par complaisance; ce jeune homme ne m'a jamais plu, je lui ai toujours trouvé je ne sais quoi d'étourdi. . . . je me connois assez en figures, et quand je juge quelqu'un, je ne me trompe guère. — Cependant je vous réponds de la bonté de son ame, mais qui peut être sûr de n'avoir jamais un moment d'oubli? Cette folle inclination passera, et alors son repentir véritable mériteroit peut-être qu'on pardonnât à son âge. — Et que ma fille

devînt son pis-aller, allez-vous dire! Non, monsieur le Marquis, les demoiselles de ma famille sont peu accoutumées à ce rôle.— Je n'ai prétendu ni vous offenser ni vous tracer un plan de conduite dans une occasion où moi-même je prendrois peut-être malgré mon coeur le parti que prescrit la raison. Je vous le répète, dans cette cruelle circonstance c'est moi qui suis le plus à plaindre; que ne donnerois-je pas pour avoir été absent de Bruxelles en ce moment! — Vous êtes bien bon de prendre la chose si sérieusement; il arrive tous les jours qu'un mariage qui devoit se faire est rompu tout-à-coup, qu'un écervelé se perd, et que les gens de bon sens le traitent comme il le mérite; mais ce qui est peut-être plus rare, je l'avoue, c'est de voir un père demeurer aussi ferme contre les supplications et les larmes que je me promets de l'être et que je le serai; il falloit un exemple aux parens, et c'est moi qui vais le donner; j'en ai pris l'engagement devant tous ceux qui m'ont

parlé de cette histoire, et vous pouvez l'assurer vous-même à tous ceux qui vous en parleront. — La tendresse de votre femme, la douleur de votre fille vous rendront cette résolution bien coûteuse. — Pensez-vous donc que je m'amuserai à entendre des femmes? Non, non, Monsieur, il n'y a qu'une volonté dans ma maison, et c'est la mienne; pour même le prouver à ceux qui pourroient en douter encore, je vais défendre qu'on prononce jamais chez moi le nom de d'Orméville et vous verrez si je sais me faire obéir.

Il tint parole et n'eut rien de plus pressé que d'aller rapporter à madame de Lussière et à Célestine ce qui venoit de se passer. On se figure l'effet terrible que produisit ce récit cruel sur la trop sensible Célestine. La Comtesse fit de nouveaux reproches à son mari sur le plaisir barbare qu'il prenoit à désoler sa fille. — Moi, Madame? ce n'est pas mon projet; j'aime trop Célestine pour vouloir l'affliger; je ne

cherche au contraire qu'à lui présenter tout ce qui peut servir à la détacher plus vîte d'un homme indigne d'elle. Oui, j'aime à croire que ma fille sent assez ce qu'elle doit à elle-même et au nom qu'elle porte, pour ne pas regretter quelqu'un que j'ai maintenant honte d'avoir connu. D'ailleurs, s'il faut faire parler mon autorité, je lui ordonne de l'oublier.

Qu'il lui en coûtoit de s'y voir obligée par les conseils même de sa raison! Cependant il n'y avoit plus lieu de se flatter, les plus petits détails annonçoient une marche raisonnée. La jeune personne étoit une des plus jolies femmes de Bruxelles, d'Orméville étoit d'un âge où l'on peut aisément devenir volage, lorsqu'on rencontre dans un nouvel objet autant de charmes qu'en offroit Julie. L'espèce d'intimité qui l'unissoit à elle, le dévouement qu'il avoit mis à la sauver, les anciens bruits qui avoient couru sur cette histoire, tout se représentoit à la mémoire de la malheureuse Célestine,

tout y laissoit une impression cruelle et profonde. Cependant comment accorder tant de perfidie avec la franchise, la délicatesse de l'amour qu'il avoit sans cesse montré pour elle? Triste Célestine! ses souvenirs étoient plus accablans que l'événement même. Elle se rappeloit ce qui s'étoit passé la veille, quelques minutes avant ce départ inconcevable . . . D'Orméville n'étoit plus à ses yeux qu'un monstre, et cependant son coeur cherchoit encore quelquefois à l'excuser.

Rasoni vint l'après-dîner chez le Comte, il passa avec lui dans son cabinet: Vous êtes loin de deviner le sujet de ma visite, lui dit-il, mais les liens du sang m'obligent en ce moment à faire une démarche pénible pour l'amitié, une démarche que je n'avois plus de prétexte pour refuser. J'aurois peut-être dû, et pour vous et pour moi, attendre encore, mais on me presse et je n'ai pas maintenant d'excuse valable à donner. — Enfin de quoi s'agit-il? — Vous en serez étonné, je le répète; je viens vous offrir

un parti pour votre fille. — Eh! pourquoi serois-je surpris de cette proposition? elle me paroît au contraire assez simple. — J'étois chargé de cette commission depuis long-temps et vous sentez si je pouvois, si je voulois la remplir; j'avois toujours motivé mes refus sur l'amour de d'Orméville, sur la certitude où il étoit d'obtenir la main de mademoiselle de Lussière, et j'avois éloigné des prétentions qui contrarioient celles de mon ami; mais on a appris l'événement funeste qui nous désole tous, et à peine étiez vous sorti de chez moi ce matin, qu'on est venu me presser de parler, en me représentant que rien ne me le défendoit plus et que tous vos engagemens avec d'Orméville étoient rompus. J'ai encore essayé d'obtenir qu'on chargeât quelque autre de cette négociation, on m'a répondu que l'on comptoit beaucoup sur le peu de crédit qu'on me suppose auprès de vous, et qu'on exigeoit que ce fût moi qui vous présentasse le nouvel hommage qu'on

offre à la charmante Célestine. La personne pour laquelle je suis forcé de parler a tous les droits possibles sur moi, et je n'ai pu me dispenser de lui obéir. — C'est quelqu'un de présenté, j'imagine? — Quelqu'un dont la naissance et la fortune ne le cédent pas à celles de d'Orméville, quelqu'un qui, à la sollicitation du cardinal Pulvéroni son oncle, va obtenir une ambassade. — Voilà précisément le poste que j'ai désiré toute ma vie. Il n'y a que celui-là qu'un homme d'un certain rang puisse rechercher. On est à même de se faire honneur de sa fortune, on voit son nom dans chaque gazette, on ne fait pas une démarche qui n'intéresse toute l'Europe: je sens que j'étois né pour la diplomatie. . . . Mais ne m'avez-vous pas parlé du cardinal Pulvéroni? je le connois beaucoup, c'est votre oncle, à ce qu'il me semble? — Et c'est aussi pour un de mes parens que je viens vous parler. Depuis longtemps il brûloit de vous appartenir, il me pressoit de m'employer en sa faveur,

mais le coeur de votre fille étoit engagé et rien n'auroit pu me décider à user de la confiance que vous voulez bien me témoigner, pour lui faire faire un mariage contre son inclination. D'ailleurs son amant étoit mon ami ou plutôt mon frère, eussé-je moi-même aspiré à devenir votre gendre, j'aurois cherché à étouffer ma passion et je l'aurois sacrifiée à l'amitié. Maintenant que les choses ont changé de face, que vos projets à l'égard de d'Orméville sont malheureusement rompus, mon cousin a conçu de l'espoir et m'a représenté que je ne devois plus me faire un scrupule de parler pour lui. — C'est donc bientôt qu'il aura cette ambassade? — Les dernières lettres de mon oncle nous assurent qu'il n'y a plus que quelques formalités à remplir, et mon parent voudroit lui ménager une surprise en lui présentant une nièce si bien faite pour lui plaire. Ce sera sans doute la marque de reconnoissance la plus flatteuse qu'il puisse lui donner, que de le faire entrer dans la famille de

quelqu'un qu'il estime autant que vous. — Son Eminence a eu en effet quelques bontés pour moi pendant mon séjour à Rome; j'ai le plus grand désir de lui prouver toute la considération que j'ai pour elle, et je serois très-flatté de donner ma fille à son neveu; mais si nous attendions pour faire la cérémonie du mariage que l'Ambassadeur fût arrivé à sa destination, elle auroit bien plus d'éclat! — Au contraire, il faudroit qu'elle se terminât le plutôt possible; on ignore en Italie que mon cousin est ici; une famille puissante fait des démarches pour rechercher son alliance, peut être réussiroit-on à gagner mon oncle, et vous sentez qu'il faut du secret et de la promptitude pour prévenir ces desseins. — J'entends, j'entends; je sais comment se traitent les affaires de la cour. Eh! bien, je ne parlerai de la nôtre qu'à ma femme, à ma fille et à cinq ou six personnes pour qui je n'ai rien de caché. — Nous sommes loin de compte! vous m'avez dit que vous étiez

maître chez vous? — Oui, monsieur le Marquis, je le suis! — Eh bien! il faudroit que la chose restât secrète, absolument secrète, et que nous deux seuls en fussions informés; la Comtesse et sa fille doivent tenir à d'Orméville, je suis son ami, ce motif seul seroit peut-être cause qu'elles auroient de l'éloignement pour quelqu'un que je proposerois... Grand dieu! quel rôle je suis contraint de faire! Mais croyez bien, monsieur le Comte, que ce n'est pas de moi-même et que j'y suis obligé... — Oui, oui: la Comtesse, disiez-vous... — Il est tout simple que vous lui fassiez part de nos arrangemens; vous lui répéterez ce que je vous ai dit, mais sans prononcer mon nom et celui de mon cousin. C'est un mariage de convenance que nous lui offrons, elle a seulement besoin de savoir que la fortune et la famille de son gendre futur méritent quelque attention. — Sans doute; et l'Ambassadeur est ici? — Oui, il se cache comme je vous l'ai dit. — Mais au moins je pourrois le voir, moi? — Permettez

qu'il se ne montre pas jusqu'à ce que tout soit arrangé. Je vous ai dit de quelle importance il étoit pour lui qu'on ignorât son séjour ici. J'espère que mon témoignage vous suffira, et que vous voudrez bien vous en rapporter à moi. — Un grand nom, une fortune considérable, un oncle Cardinal, un poste d'ambassadeur, oh! certainement on ne peut rien désirer de plus. — Je vais donc lui donner de l'espoir, et je vous le présenterai le jour fixé pour la signature des articles. — Fort bien; on pourroit y inviter quelques personnes de distinction pour donner plus de poids à la chose. Sans doute il prendra sur le contrat le titre d'ambassadeur? — J'espère que d'ici à ce temps-là il y sera autorisé; mais il faudroit, je vous le répète, que tout fût terminé dans cinq à six jours. La famille italienne est puissante, et un mot de mon oncle romproit tout. — Ce seroit fâcheux... attendez un peu... Lundi, si vous voulez, sera le jour de la signature. — Eh bien! soit; je vais avertir mon

cousin de se tenir prêt. — Je puis tout dire excepté votre nom et le sien, n'est-ce pas? — Oui, avec discrétion cependant. — Fort bien, fort bien; je vous réponds de ma femme.

M. de Lussière sortit pour aller sur-le-champ chercher la Comtesse qui étoit à se promener au parc; il rencontra dans son chemin quelques personnes de sa connoissance qui voulurent l'arrêter. Pour la première fois de sa vie peut-être, il se sépara d'elles le premier, on s'efforça de le retenir: Non, non, répondit-il d'un ton important, il faut que j'aille traiter une affaire pour un ambassadeur, et vous savez que ces messieurs veulent être servis promptement. — Quoi! s'écria quelqu'un, est-ce que vous seriez employé dans la diplomatie? — Mais peut-être bien, répondit-il en se retournant avec un sourire, je ne peux encore vous rien dire; dans quatre ou cinq jours tout s'éclaircira. On partit de là pour dire que le Comte alloit être chargé de quelque négociation auprès de la Gouver-

nante des Pays-Bas; le soir même cette nouvelle revint à ses oreilles. Ceux qui jusqu'à présent se sont donné la peine d'examiner son caractère, jugeront s'il fut flatté de ce bruit et s'il chercha à le démentir.

Il ramena la Comtesse chez elle, et prenant un air radieux: Notre fête aura lieu, dit-il en se frottant les mains, elle aura lieu; deux jours plutôt, deux jours plus tard, cela ne fait rien à la chose. — Quelle fête donc, Monsieur? — Mais, Madame, le mariage de ma fille; on diroit que vous . . . — Quoi! Monsieur, est-ce que d'Orméville seroit de retour? — D'Orméville! répéta le Comte d'un air de dédain, je croyois que nous n'y pensions plus. — Que dites-vous donc du mariage de votre fille? — Oui, Madame, oui son mariage; n'y a-t-il donc dans le monde que monsieur d'Orméville que ma fille puisse épouser? Croyez-vous que dans ma famille on soit si embarrassé de trouver avec qui se marier? Vous avez oublié apparemment que lorsque

je vous ai choisie, on me proposoit à-la-fois trente partis, tous plus avantageux les uns que les autres!

Cette conversation ennuyoit ordinairement Célestine, mais elle auroit voulu en ce moment que le Comte en dît mille fois davantage; elle sentoit ce qui alloit suivre, et tout ce qui retardoit son arrêt, tout ce qui lui faisoit gagner un moment étoit une douceur pour elle. — Oui, Madame, je viens de donner ma parole, et Célestine épouse un ambassadeur! (La mère et la fille furent aussi accablées l'une que l'autre, par ce coup inattendu.) — Un ambassadeur, ou du moins un homme qui, s'il ne l'est pas encore, a déjà un pied dans ses carrosses de parade, et n'attend plus qu'un mot pour y monter et faire son entrée. — Ah! Monsieur, songez donc que ma fille . . . — Songez, Madame, que l'Ambassadeur a ma promesse et que je veux être obéi. Vous pouvez faire part de ce mariage à vos amis.

La Comtesse se tut, elle étoit tremblante, elle n'osoit plus rien dire; quelquefois elle prenoit sur elle de résister à son mari, mais si tôt qu'il parloit du ton dont il venoit de prononcer ces dernières paroles, il lui imposoit silence. Elle étoit trop foible pour lutter contre ses empertemens, et ne répondoit à son entêtement que par des larmes. Cependant comme dans cette occasion il s'agissoit du bonheur de sa fille, elle crut se trouver plus courageuse: Mais, Monsieur, reprit-elle timidement . . . — Je vous ai dit, Madame, que je le veux; et vous savez que je n'aime pas à être contredit, repartit le Comte d'un ton encore plus violent; que ma fille songe à m'obéir, et vous à ne pas me résister.

— Ah maman! — Ah ma fille! s'écrièrent-elles à-la-fois dès que le Comte fut sorti. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et cet embrassement vouloit tout dire. La Comtesse n'osoit consoler sa fille, elle n'avoit aucun espoir à lui donner. La résolution du Comte, l'en-

l'enthousiasme avec lequel il avoit prononcé le nom d'ambassadeur ne laissoient pas lieu de se flatter qu'il pût changer d'avis; d'ailleurs il auroit fallu le combattre opiniâtrément, et la bonne madame de Lussière étoit déjà hors d'elle-même, seulement pour la légère altercation qu'elle venoit d'avoir. Elle eût volontiers donné sa vie pour détourner une détermination qui assuroit le malheur de sa fille, mais elle manquoit de fermeté pour s'y opposer.

Célestine connoissoit le caractère de ses parens; elle ne comptoit nullement sur sa mère, et elle savoit bien qu'il étoit presque impossible de faire revenir le Comte, lorsqu'une fois il avoit pris décidément un parti. S'il eût fallu conserver sa main à d'Orméville, si on eût voulu la forcer à renoncer à lui pour épouser un rival, elle sentoit qu'aucune considération ne l'auroit arrêtée; elle respectoit infiniment l'autorité de son père, elle le craignoit à l'excès, mais l'amour lui auroit donné le courage de braver

ses menaces et de désobéir à ses ordres. D'Orméville étoit parti, il l'avoit abandonnée, ce n'étoit plus pour lui qu'elle avoit à combattre, elle n'éprouvoit que cette apathie, ce découragement avec lesquels on se soumet quelquefois au malheur sans se demander seulement s'il n'est pas de moyens de le prévenir. Elle n'avoit plus de motifs pour résister à son père; ce qu'elle eût osé pour d'Orméville, elle ne l'osoit pas pour elle seule, elle attendoit son sacrifice comme une victime. De peur d'affliger sa mère, elle ne lui disoit rien sur un mal sans remède; la Comtesse se taisoit par le même motif, il lui sembloit de plus que Célestine avoit le droit de lui faire des reproches qu'elle se faisoit à elle-même. Elles passoient ensemble des heures entières sans se parler, sans se regarder.

Ni l'une ni l'autre n'avoit songé d'abord à demander le nom de l'époux qui se présentoit; elles savoient que ce n'étoit pas d'Orméville, elles en savoient assez. Le

Comte avoit bien dit que sa fille alloit épouser un ambassadeur, mais malgré toute son envie de le nommer, on ne put obtenir de lui qu'il le fît connoître. Rasoni avoit exigé sa parole d'honneur, rien ne put le décider à y manquer, quelque tourment que ce fût pour lui de garder un secret, et sur-tout un secret de cette nature. La Comtesse revenue à elle-même lui adressa plusieurs questions à ce sujet, il ne répondit jamais qu'en faisant l'éloge du personnage, qu'en vantant son rang, sa fortune, ses alliances, et répétant à la fin de chaque phrase: Enfin c'est un ambassadeur.

Madame de Lussière étoit au désespoir, elle avoit eu pendant quelque temps l'assurance du bonheur de sa fille, elle en avoit joui d'avance, et maintenant elle la voyoit sacrifiée, elle voyoit son père la livrer gaiement aux tourmens éternels d'une union mal assortie. Quelquefois elle sortoit de son appartement avec la ferme résolution d'aller dire au Comte qu'elle ne souffriroit pas qu'il

donnât la main de sa fille sans consulter son coeur; elle formoit son plan d'avance, arrangeoit son discours, prévoyoit les réponses du Comte, préparoit ses répliques, se le représentoit furieux, emporté, s'étudioit à lui résister et, se croyant enfin assurée de la victoire, couroit chercher son mari. En chemin elle sentoit sa fermeté factice défaillir peu-à-peu; elle arrivoit tremblante à la porte du cabinet du Comte et s'y arrêtoit pour tâcher de recueillir son courage; elle y restoit souvent plusieurs minutes de suite, vingt fois elle avançoit la main vers la clef, elle la retiroit aussitôt, et s'en alloit presque toujours après avoir baigné de ses larmes cette fatale porte qu'elle n'osoit ouvrir.

Un jour après plusieurs irrésolutions, elle se crut décidée, elle en vint jusqu'à frapper légérement du bout du doigt; avec quelle précipitation elle le retira! Le Comte ouvrit la porte, elle pâlit, frissonna, et se hâta de chercher un prétexte pour motiver sa visite. En

quittant son époux, elle éleva vers le ciel ses yeux baignés de larmes: Pauvre Célestine, s'écria-t-elle, malheureuse enfant! Grand dieu, lorsque tu lui donnas un père comme le sien, devois-tu lui donner une mère telle que moi?

Célestine s'efforçoit de se résigner; puisqu'elle ne pouvoit plus être à d'Orméville, peu lui importoit à qui elle devoit s'immoler. Elle avoit même attaché une sorte d'héroïsme à son dévouement; elle croyoit soulager ses peines en se punissant elle-même de l'infidélité de son amant volage. Elle se flattoit qu'il conserveroit encore pour elle un reste d'attachement, qu'il n'apprendroit qu'avec douleur qu'elle étoit la femme d'un autre, et le regret qu'elle espéroit lui causer, étoit pour elle une sorte de consolation. D'autres fois elle réfléchissoit, et s'abandonnant un instant à des souvenirs encore pleins de charmes, elle disoit avec un soupir: Si cependant. . . . Elle n'achevoit pas, elle sentoit fuir son courage.

Ces combats étoient si cruels, qu'elle en étoit venue à désirer de former promptement les noeuds terribles qui devoient lui interdire à jamais tout espoir. Ah! lorsque pour finir ses souffrances, elle souhaitoit des souffrances plus affreuses encore, elle ne sentoit pas que, si l'esprit peut quelquefois se livrer à l'erreur, le coeur ne prend jamais le change.

Le jour fatal arriva. Le Comte avoit invité quelques-uns de ses amis pour être présens à la signature; il avoit fait dresser au milieu du salon une grande table entourée de chaises et chargée d'écritoires; il affectoit un air de dignité et d'importance comique; ses laquais étoient en grande livrée, lui-même étoit mis superbement, il tâchoit de donner tout l'appareil possible à cette entrevue.

La Comtesse entra dans la chambre de sa fille, elle essaya de lui parler, ses sanglots lui coupèrent la voix; Célestine comprit qu'il étoit temps de paroître, et que le moment du sacrifice

étoit arrivé; elle embrassa sa mère, se jeta à genoux et éleva avec ferveur ses mains jointes vers le ciel; la bonne Comtesse étonnée de ce mouvement se mit à genoux près d'elle: O toi qui vois notre malheur, s'écria-t-elle, donne-nous la force de le supporter! Ses bras retombèrent sur l'épaule de Célestine, elle y appuya sa tête, et ses larmes coulèrent sur le sein de sa fille. Au bout de quelques instans Célestine se leva, prit la main de la Comtesse sans rien dire, la serra contre son coeur, et elles descendirent ensemble au salon.

Un frisson glacé la saisit lorsqu'elle arriva à la porte; elle s'arrêta prête à entrer et dit tout bas avec un soupir amer: Je vais donc voir celui..... Elle ne put achever, elle ouvrit précipitamment, s'avança, salua et s'assit sans lever les yeux.

On se taisoit, tout le monde étoit rangé autour de la table, le Comte seul se promenoit de long en large et regardoit de temps en temps aux fenêtres.

Célestine s'enhardit peu-à-peu; elle souleva doucement ses regards et les promena péniblement sur tous ceux qui l'entouroient; elle ne vit que des personnes de sa connoissance, que des amis de son père, elle sentit que le prétendu n'étoit pas arrivé et elle en fut fâchée; déjà elle s'étoit attendue à l'envisager, l'effort étoit fait, elle regrettoit qu'il fût inutile.

On entendit enfin du bruit sur l'escalier, Célestine tressaillit, tous ses membres tremblèrent, elle se fit un monstre de l'homme qu'elle avoit souhaité de voir un instant plutôt, elle mit ses mains sur ses yeux et attendoit avec inquiétude qu'il parlât, avant de prendre sur elle de le regarder. La porte s'ouvre avec précipitation, on entre, on parle; c'est d'Orméville qui entre, c'est d'Orméville qui parle. Célestine l'entend, le reconnoît, se lève, fait un cri et retombe sur son siége.

Que venez-vous chercher ici, lui dît le Comte d'un ton brusque. Il ne pouvoit croire que ce fût à lui que ce dis-

cours s'adressât, ses bras tomboient de surprise, il s'avançoit vers Célestine et vers la Comtesse pour se faire expliquer ce qu'il lui étoit impossible de comprendre. Le Comte se jeta au-devant de lui et lui barra le passage: Que venez-vous chercher ici, répéta-t-il d'un ton plus violent encore; le digne objet de vos affections n'y est pas. — Mais, monsieur le Comte, je ne sais ce que vous voulez dire; je vous jure . . . . — Et moi je vous jure que ce n'est plus ici qu'il faut chercher vos dupes. — Hélas! je vois trop que nous l'avons tous été d'une cruelle manière. — Oui? Est-ce que la belle se seroit déjà lassée de vous? vous auroit-elle abandonné? oh! mon dieu, j'en suis au désespoir, mais je vous conseille d'aller ailleurs conter vos regrets, nous n'avons pas beaucoup le temps de les écouter. — Monsieur le Comte, je vous répète que j'ignore positivement ce que vous prétendez me dire; j'excuse votre emportement parce que je vois que quelques ennemis de mon bon-

heur se sont plus à nous rendre tous victimes d'intrigues trop habilement concertées, mais de grâce cessez de prendre avec moi un ton et des manières que je ne crois avoir jamais mérités de votre part. — Allons donc, Monsieur, ne venez pas jouer inutilement ici la comédie; nous sommes instruits de toutes vos démarches et vous ne nous en imposerez pas. Lorsqu'on a enlevé une femme, on ne vient pas insulter à une autre qu'on a offensée, et sur-tout quand cette autre est ma fille. — Juste ciel! de quoi m'accuse-t-on! quel monstre a pu ourdir cet infame tissu de fausseté? Un enlèvement! moi! Grand dieu, tu vois le fond de mon ame!

Il regardoit Célestine qui pleuroit, ce spectacle lui déchiroit le cœur. Monsieur le Comte, reprit-il avec transport, je vous en donne ma parole d'honneur, et j'espère que vous n'en douterez plus, tout ce qu'on a pu vous dire contre moi n'est qu'une atroce calomnie. J'arrive de Maestricht, j'y suis depuis huit jours,

j'avois cru y être appelé par une affaire indispensable dont je vous instruirois si nous étions seuls. Je vous ai écrit, j'ai écrit au marquis de Rasoni, mes lettres ne sont sans doute parvenues ni l'une ni l'autre; je vous détaillois toute mon aventure, et je vois trop maintenant que vous l'ignorez encore. J'ai appris par hasard l'affreuse histoire qui couroit sur mon compte; je suis monté à cheval au même instant, j'ai voyagé nuit et jour sans prendre aucun repos; j'ai mis pied à terre à votre porte et je m'aperçois bien cruellement que j'arrive trop tard. Madame, Mademoiselle, partageriez-vous donc aussi l'injustice de monsieur le Comte? La Comtesse le regarda d'un air moitié défiant, moitié persuadé et se contenta de lever les yeux au ciel sans lui répondre.

Célestine l'avoit écouté avec toute l'attention possible; qu'un coupable a d'éloquence lorsqu'il est aimé et qu'il plaide lui-même sa cause! Elle sentoit déjà le désir de croire qu'il étoit innocent; elle

accusoit son père de le traiter avec trop de dureté. Lorsqu'il parla de la promptitude avec laquelle il avoit voyagé, des fatigues qu'il avoit essuyées, elle ne put se défendre de jeter un coup-d'oeil sur lui; elle le vit couvert de sueur et de poussière, les cheveux en désordre, le visage abattu par la lassitude; eût-il été son ennemi le plus cruel, elle n'auroit pu se défendre d'éprouver un mouvement de pitié.

Il parloit avec feu, il avoit l'air vivement affecté; le son de sa voix, ses discours, portoient le trouble dans le coeur de Célestine et y faisoient renaître les souvenirs; elle se reprochoit sa foiblesse mais elle sentoit qu'elle ne seroit pas la dernière à lui pardonner. Lorsqu'il l'interpella en quelque sorte, l'espèce d'élan avec lequel il prononça son nom, la protection qu'il avoit l'air de lui demander, la confiance avec laquelle il s'adressoit encore à elle agirent puissamment sur son ame; elle le regarda, et si l'agitation qu'il éprouvoit lui permit d'in-

terpréter ce regard, il dut y lire avec délice que tout le monde n'écoutoit pas d'une oreille incrédule ce qu'il avançoit pour sa justification.

Il s'étoit rapproché du Comte, il lui présenta un papier: Lisez ceci, lui dit-il, mais lisez-le tout bas, et vous me direz ensuite ce que vous auriez fait à ma place. — Eh! que m'importe ce papier? que me prouvera-t-il? Qui m'assurera que ce n'est pas une lettre supposée? Lorsqu'on a fait une première bassesse, il en coûte peu de . . . — C'en est trop, s'écria d'Orméville qui s'étoit possédé jusqu'alors; il porta la main sur son épée. Célestine qui ne le perdoit pas de vue depuis quelques momens courut avec précipitation se jeter au devant de lui. Qu'allez-vous faire, malheureux! s'écria-t-elle avec un accent déchirant.

Accoutumé à obéir aux sons de cette voix si puissante, d'Orméville se retint et lui dit avec un calme qu'entrecoupoit encore le tressaillement de la colère. Pardonnez, je devois me souvenir

que je parlois à votre père, je devois à ce titre tout endurer de sa part; mais vous connoissez toute la fierté, toute l'ardeur de mon caractère, dites, dites vous-même si je n'ai pas su me modérer, si je n'ai pas beaucoup souffert. Monsieur le Comte, ajouta-t-il avec noblesse en se tournant de son côté, oubliez mon emportement comme j'oublie moi-même ce qui a pu vous échapper de trop dur à mon égard; nous ne sommes ni l'un ni l'autre en état de pousser plus loin maintenant une explication que quelques mots suffiront j'espère pour terminer; j'aurai, si vous le permettez, l'honneur de vous voir cet après-dîner.

Il sortit et laissa à tout le monde, excepté le Comte, une prévention favorable pour lui. Ceux qui avoient été témoins de cette scène ne purent s'empêcher de dire que peut-être on l'avoit jugé avec trop de précipitation, et qu'il étoit possible qu'il n'eût contre lui que des apparences malheureuses. Avec quel plaisir Célestine entendoit prendre son

parti ! avec quelle satisfaction elle recueilloit chaque phrase qui pouvoit servir à l'excuser ! Elle se défioit d'elle-même, elle n'osoit s'en rapporter à son propre jugement, et celui des autres ne lui étoit pas suspect. Elle regardoit alternativement chaque personne qui parloit, ses yeux sembloient solliciter une opinion favorable et remercier ensuite celui qui venoit de la prononcer.

Le Comte avoit l'air d'un homme convaincu de la solidité de ses opinions qui dédaigne celles des autres et ne veut même pas prendre la peine de les écouter. L'idée que, si d'Orméville se trouvoit innocent, sa fille ne deviendroit pas la femme d'un ambassadeur étoit peut-être un des motifs qui le détournoient davantage d'approfondir cette affaire dont le succès pouvoit contrarier beaucoup ses vues.

Peu de temps après que d'Orméville fut sorti, Rasoni entra seul ; le Comte en fut étonné, il courut à lui et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre. —

Où est donc l'Ambassadeur? lui demanda-t-il. — Passons dans votre cabinet, j'ai plus d'une chose à vous dire.

Eh! bien, de quoi s'agit-il, reprit le Comte dès qu'ils furent seuls. — D'Orméville est arrivé. — Je ne l'ignore pas, vraiment; il sort d'ici où il a voulu jouer une scène de héros; je lui ai appris de quelle manière on recevoit les gens de son espèce. . . . . Mais où est donc l'Ambassadeur? — Je l'ai empêché de venir. — Eh! par quelle raison je vous prie? — Mon ami est de retour, il étoit accusé à faux, il est tout simple qu'il rentre dans ses droits. — Comment, dans ses droits? que voulez-vous dire? — Que la main de votre fille lui appartient, et que mon cousin retire sa demande. — Mais, Marquis, êtes-vous fou? — Non, je ne le suis point; je ne veux pas que d'Orméville puisse m'accuser d'avoir favorisé des projets contraires à ses intérêts et à son amour; puisqu'il revient, puisqu'il n'est pas coupable . . . . — Croyez-vous que son té-

moignage suffise pour m'en imposer? La jeune fille est enlevée, tout se réunit pour prouver que c'est lui qui est le ravisseur; tout le monde dit . . . . — Il seroit si possible qu'on se trompât, que quelqu'un lui en voulût, qu'on eût fait courir ce bruit-là pour le desservir dans votre esprit. — A moins que ce ne soit vous ou votre cousin, dit le Comte en riant, je ne vois pas que personne fût bien intéressé à le charger de cette histoire. Croyez-moi, Marquis, votre amitié vous abuse; tout est trop bien d'accord pour qu'il y ait lieu de former la moindre présomption en sa faveur. — Il est vrai que ce que la gouvernante de la jeune personne vous a dit est bien fort. — Parbleu! une femme qui a tout vu, qui a été confidente de tout, je crois qu'on peut s'en rapporter à elle. — Quel que soit mon attachement pour le malheureux d'Orméville, je n'ose pas donner mon opinion pour servir de base à celle des autres; tout le monde ne le voit pas comme moi avec les yeux de

l'amitié, et son aventure a fait tant d'éclat, elle a indisposé tant de personnes; vous-même qui lui étiez attaché, vous n'avez pu . . . — Je désavoue bien hautement le penchant que j'ai paru avoir pour lui, et je vous prie de ne pas laisser ignorer mes sentimens à cet égard. Un homme taré . . . — Ah le mot est bien fort! et il en coûte à un ami de l'entendre. Le pauvre malheureux! je ne rencontre que trop de gens qui osent décider ouvertement qu'on ne doit plus le recevoir dans la bonne compagnie. Je ne saurois vous peindre toute l'impression affreuse que j'éprouve, lorsque je vois avec quel acharnement le mépris le poursuit de toutes parts. Enfin, pour vous prouver à quel point la méchanceté se déchaîne contre lui, on va jusqu'à dire . . . . vous vous souvenez sans doute de cette rencontre où il délivra de quatre coquins la fille qu'on l'accuse d'avoir enlevée? Eh! bien on va jusqu'à dire que c'est lui qui, pour mieux réussir auprès d'elle, en la forçant à lui

avoir des obligations, avoit aposté les quatre ravisseurs, et que c'est par cette raison, qu'avec une lâcheté vraiment étonnante, ils avoient tous les quatre fui devant lui seul. Concevez-vous qu'on puisse inventer une aussi atroce calomnie? — Calomnie, Marquis! cette opinion-là n'est peut-être point si dépourvue de bon sens, et plus j'y réfléchis . . . — Non, non, monsieur le Comte, de pareilles fables ne sont pas faites pour vous. Vous seriez peut-être bien aussi disposé à croire la cause que dans le public on prête à son retour? On n'a pas honte de dire que, déjà fatigué de la femme avec laquelle il s'est enfui, il l'a abandonnée pour revenir tâcher d'épouser votre fille; qu'il a fait disparoître à force d'argent la vieille gouvernante qui la première a divulgué le secret de ses amours. Vous sentez que j'ai été loin d'ajouter foi à cette nouvelle imputation; je suis allé moi-même pour éclaircir la vérité. . . . Il faut qu'il soit bien malheureux, qu'il

ait des ennemis bien adroits, ou que le sort soit conjuré contre lui; il est constant que la vieille gouvernante est partie depuis ce matin, et qu'on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Vous avouerez que ce hasard . . . — Le hasard n'est pas mauvais! On a, mon cher, de ces hasards-là tant qu'on veut. C'est lui qui l'a fait cacher, il n'y a pas l'ombre de doute, et il faudroit être aveugle pour ne pas voir toutes ses manoeuvres. — Infortuné jeune homme! s'il dépendoit de moi de le rendre heureux, rien, non rien ne me coûteroit! — Il ne mérite vraiment pas d'être aimé de la sorte! au reste nous perdons à nous occuper de lui un temps que nous pouvons mille fois mieux employer. Parlons de l'Ambassadeur, et hâtez-vous d'aller lui dire que je l'attends. — Non, monsieur le Comte, jusqu'à ce que cette affaire soit éclaircie, je vous répète . . . . — Et moi, mon ami, je vous répète que vous êtes fou, ou vous croyez donc que c'est moi qui ai perdu la raison. Comment vous

voudriez de bonne foi que j'allasse donner ma fille à un homme qui . . . mais en vérité, Marquis, vous n'y pensez pas! Allez chercher l'Ambassadeur, vous dis-je. — Mes principes me défendent . . . — Je vous avoue, monsieur le Marquis, que je ne comprends rien à votre conduite; cette aventure est-elle un jeu? avez-vous prétendu vous moquer de moi? Votre cousin voudroit-il retirer sa parole? Il ne tient qu'à lui, Monsieur, je ne chercherai pas à le retenir malgré lui. — Monsieur le Comte, ces reproches sont bien durs. — Il dépend de vous de cesser de les mériter. — Une seule chose peut me décider à songer encore à vous présenter mon cousin. Déclarez-moi bien formellement que vous ne voulez plus donner la main de mademoiselle de Lussière à d'Orméville. — Je vous le déclarerai à la face de tout l'univers si vous l'exigez. — Ainsi donc quand bien-même mon cousin se désisteroit de sa demande, quand bien même d'Orméville auroit été accusé à tort,

vous ne consentiriez pas à son bonheur? — Non, mille fois, cent-mille fois non. — Bien positivement? — Le plus positivement du monde. — Fort bien, l'honneur est satisfait, et mon cousin sollicite de nouveau vos bontés: mais l'amitié exige encore quelque chose de moi. Il seroit trop cruel de terminer sous les yeux de d'Orméville un mariage qui devoit être le sien. Ainsi donc nous allons partir, l'Ambassadeur et moi, pour un château que possède une de nos connoissances à quelques lieues d'ici; vous viendrez nous y retrouver après-demain. — Comment! pourquoi faire? — C'est là où se terminera la cérémonie du mariage. — Quoi! dans un château, à la campagne, sans fêtes, sans réjouissances, sans apprêts! — Tout se fera, si vous le voulez bien, avec le plus grand secret. — Mais vous n'y pensez pas; un ambassadeur se marier à huis clos comme un ravisseur! — Et même aussitôt que le mariage sera fini, mon cousin partira pour l'Italie. — Que signifient donc tous ces

nouveaux arrangemens? je vous avoue ... — Nous ne ferons que différer les fêtes pour les rendre plus pompeuses. Mon cousin a reçu ce matin des dépêches considérables, mon oncle le presse d'arriver, on n'attend plus que son retour pour lui expédier ses lettres de créance. La cérémonie de ses noces et celle de son entrée se feront tout-à-la-fois. Il aura bien plus de plaisir à fixer l'attention générale lorsqu'il la partagera avec une épouse charmante, lorsque son triomphe sera celui de votre fille et le vôtre.

Le Comte faisoit la grimace; il avoit compté que le mariage de sa fille seroit un spectacle pour toute la ville; il avoit déjà calculé le nombre de personnes qui seroient invitées, la quantité de carosses qui accompagneroient à l'église celui des époux, il ne renonçoit à tout cet appareil qu'avec chagrin.

Le Marquis l'observoit attentivement et découvroit sans peine tout ce qui se passoit dans son ame. Pour vous prou-

ver, lui dit-il, que la conduite que je veux tenir est bien motivée, je vais vous montrer les lettres que nous avons reçues ce matin. Il y en a d'abord une du Cardinal qui annonce la nomination définitive, et qui presse l'Ambassadeur de retourner à Rome. J'ignore vraiment comment mon oncle a découvert qu'il étoit ici. J'aurai d'autant plus de plaisir à vous montrer ce qu'il nous écrit, qu'il y a un long article qui vous regarde. Je lui avois mandé que je vous avois retrouvé, vous verrez par la manière dont il s'exprime sur votre compte, combien il sera flatté de vous appartenir.

Monsieur de Lussière prit la lettre et la lut avec empressement; il y trouva en effet un éloge de lui-même écrit de la manière la plus flatteuse. Le Cardinal y vantoit entre autres choses sa magnificence, l'état pompeux et brillant qu'il avoit tenu à Rome, il chargeoit Rasoni de lui dire combien il étoit empressé de se rappeler à son souvenir,

et

et de l'assurer de l'estime particulière qu'il conservoit pour lui.

Le Comte étoit enchanté, des larmes de plaisir rouloient dans ses yeux; il parcourut toutes les autres lettres, elles étoient de plusieurs des principaux personnages de Rome qu'il avoit presque tous connus. Ils félicitoient Rasoni sur la place que son parent venoit d'obtenir, quelques-uns parloient de la famille de Lussière et c'étoit toujours de la manière la plus avantageuse. Le Comte remarqua même avec plaisir que c'étoit principalement de lui dont il étoit question.

Eh! bien, que dites-vous de tout cela? lui demanda Rasoni, lorsqu'il eut achevé sa lecture. — Que vous avez un oncle charmant, et qu'il faut bien faire quelque chose pour ses neveux. Je veux écrire moi-même à Son Eminence pour la remercier de l'opinion beaucoup trop flatteuse qu'elle daigne avoir de moi. Je chargerai ma fille de lui remettre ma lettre. — Elle n'en sera que plus agréable

pour mon oncle, et je suis sûr que je n'aurai jamais si bien su lui faire ma cour qu'en lui procurant la nièce que mon cousin lui présentera. — Ma fille sentira, je vous le promets, toute la reconnoissance qu'elle vous doit, et quant à moi . . . — Monsieur le Comte, c'est notre famille qui vous a les plus grandes obligations pour le présent que vous voulez bien lui faire. Le Cardinal ne manquera pas de vous remercier lui-même, aussitôt qu'il sera informé d'un mariage si bien fait pour lui plaire. Ainsi nous allons partir aujourd'hui pour le château, et vous viendrez nous y rejoindre. — Il faut donc absolument que la cérémonie se fasse dans ce château? — C'est un reste d'égards et de procédés que je sollicite pour le pauvre d'Orméville, que je sollicite pour moi-même; d'ailleurs mon cousin le désire aussi; comme il est à Bruxelles sous le plus parfait incognito et que, comme je vous l'ai dit, loin de pouvoir donner à son mariage tout l'éclat qu'il désireroit, il est obligé

de partir aussitôt après la célébration, il aime bien mieux que tout se termine en secret, et il espère que vous ne refuserez pas d'y consentir. Je suis certain que quand le Cardinal sera informé de cette marque de condescendance de votre part, il vous en aura infiniment de gré. Je vais m'occuper d'obtenir sur-le-champ les dispenses et autres choses nécessaires; nous parlirons dans deux heures, après-demain vous vous mettrez en route, la cérémonie se fera dans la nuit, et dès le matin l'Ambassadeur se hâtera de gagner l'Italie où il est plus que temps qu'il arrive. Ainsi tout est arrangé, n'est-ce pas? — Eh! bien . . . . oui, puisqu'il le faut absolument. — Je vais instruire mon cousin de vos bonnes dispositions, mais j'exige votre parole d'honneur de ne rien publier encore de cette union. — Je vous la donne; pour deux jours seulement, dites-vous? — Oui, à votre retour du château, il vous sera permis de tout rendre public. Le Marquis sortit en prononçant ces mots. —

Lorsque d'Orméville eut quitté la famille de Lussière, il courut chez la mère de la jeune personne qu'on l'accusoit d'avoir enlevée : elle étoit à la campagne et ne devoit revenir que le lendemain. Il alla chez Rasoni deux ou trois fois, on lui répondit qu'il avoit annoncé qu'il ne rentreroit pas de la journée, sans dire où il comptoit la passer.

Le malheureux jeune homme souffroit le martyre, il ne trouvoit autour de lui que la plus affreuse incertitude, et tout sembloit conjuré pour lui ôter les moyens de s'instruire. Il avoit vu Célestine, il l'avoit vue en pleurs, c'étoit lui qui les faisoit couler, elle pouvoit aussi le croire coupable; cette idée déchiroit son coeur. Il se levoit, regardoit à sa montre, et séchoit d'impatience en attendant le moment d'aller chez le Comte. Il se rappeloit quelle prévention il avoit montrée contre lui le matin; connoissant son entêtement et sa crédulité, il trembloit en songeant que son bonheur dépendoit d'un [illegible] si déraisonnable.

Le moment désiré arriva enfin : il sortit de sa chambre comme un fou, courut, vola . . . on lui dit que le Comte n'étoit pas à la maison. L'arrêt de sa mort ne l'eût pas frappé d'une manière plus terrible : il revint une seconde, une troisième fois, on lui fit la même réponse. Sentant bien que le Comte avoit donné l'ordre de ne pas le recevoir, il se décida à lui écrire, lui traça, tous les détails de son aventure et enveloppa dans sa lettre le papier qu'il avoit voulu lui faire lire le matin; il finissoit par solliciter l'entrevue sur laquelle il croyoit avoir le droit de compter.

Son commissionnaire ne tarda pas à revenir, il lui rapporta son paquet qui n'avoit même pas été ouvert. Transporté de colère, indigné de l'offense que lui faisoit le Comte, il reprit vivement sa plume pour écrire un cartel. Déjà il avoit plié le papier, déjà il étendoit le bras pour le donner à son domestique, il lui sembla qu'il voyoit Célestine se jeter encore au devant de lui;

il lui sembla qu'elle lui crioit comme le matin: Qu'allez-vous faire, malheureux? Il déchira le billet, se précipita sur son lit, et, le visage collé sur un oreiller, il formoit mille desseins sans s'arrêter à aucun. Il se leva enfin, et il écrivit ces mots à la Comtesse.

» Il n'y a plus que vous dans le monde » à qui je puisse avoir recours: je suis » à la veille de commettre tous les » crimes, il n'y a plus que vous qui » puissiez me retenir. Si je ne vous » suis pas aussi un objet odieux, daignez » vous trouver seule au parc dans une » demi heure. Au nom du ciel ne me » refusez pas; le Comte m'a insulté, je » suis menacé de perdre Célestine, je » me sens capable de tout."

Il attendoit la réponse à ce message avec plus d'impatience qu'il n'en avoit encore éprouvé. Il entendit enfin monter quelqu'un à sa chambre; son cœur battoit, ses membres frissonnoient, il respiroit à peine; il saisit un pistolet et en appuya le bout contre son front, bien

décidé à finir ses tourmens, si la Comtesse étoit aussi cruelle que son époux.

Celui qui avoit porté le billet entra dans la chambre pour rendre compte de sa commission; épouvanté de l'attitude effrayante de d'Orméville, il s'enfuit en criant de toutes ses forces. Le malheureux jeune homme crut qu'il n'avoit plus d'espoir, il alloit se délivrer de ses souffrances par un crime, heureusement il aperçut un papier plié que son messager avoit laissé tomber de peur en courant. Il jeta le pistolet loin de lui, ramassa le billet, et le décacheta d'une main mal assurée. Ses yeux étoient tellement égarés qu'il pouvoit à peine déchiffrer les caractères; son esprit étoit si fortement agité qu'il le lut dix fois sans pouvoir s'en rendre compte. La Comtesse lui écrivoit ces mots:

» Ne vous désespérez, pas; il est en-
» core des coeurs qui ont pitié de ce
» que vous éprouvez. Hélas! vous n'êtes
» pas le seul infortuné. J'irai au parc:
» fasse le ciel que vous soyez inondent,

» ce sera du moins une consolation pour » moi. "

Au bas de l'écriture il distingua la trace d'une larme, il y porta vivement ses lèvres, devinoit-il donc qu'elle étoit tombée des yeux de Célestine?

Il étoit transporté, il éprouvoit, en recevant ce simple billet, ce qu'il auroit éprouvé le matin si on lui eût rendu Célestine; lorsqu'on ne s'attend plus à rien, le soulagement le plus léger devient une faveur inexprimable. Il courut sur-le-champ au parc, et quoiqu'il ne se fût écoulé que quelques minutes depuis que la Comtesse avoit promis de s'y rendre dans une heure, il s'étonnoit de ne pas la trouver déjà, il avoit presque peur qu'elle ne vînt pas; la raison calcule les momens, l'impatience les confond, les dévore, si j'ose le dire.

Enfin il aperçut de loin madame de Lussière, il courut au devant d'elle comme un insensé, et l'entraîna dans une allée écartée. Madame, s'écria-t-il en la faisant asseoir sur un banc, et en

serrant une de ses mains dans les deux siennes; Madame! est-ce qu'elle me croiroit coupable? — Nous ne sommes que trop portées à vous excuser, lui répondit la Comtesse en souriant à demi, pour arrêter des larmes qui se grossissoient sur le bord de ses paupières. — Juste ciel, sois béni! je n'ai rien perdu, puisque votre estime me reste!

Lisez, ajouta-t-il en présentant un papier à madame de Lussière, puisqu'il faut malgré moi vous apprendre ce que j'aurois voulu vous laisser ignorer toujours. Voilà ce que je reçus en rentrant chez moi le dernier jour que je vous ai vue. La Comtesse prit la lettre et y lut ce qui suit:

Maestricht, à l'auberge du Moulinet.

» Vous m'avez enlevé une femme dans » les ruines de Tivoli, je ne sais si vous » vous en souvenez encore, mais je ne » l'oublierai de ma vie. La blessure que » je reçus alors de votre main m'a empêché » de me présenter plutôt pour vous de-

» mander raison d'une offense que votre
» mort seule peut expier. Je vous cher-
» che depuis deux mois, j'apprends enfin
» que vous êtes à Bruxelles; je ne vais
» pas vous y trouver, j'ai des raisons
» majeures qui m'en empêchent, mais je
» compte assez sur ce qu'on dit de la
» bravoure française pour penser que
» vous n'hésiterez pas à vous rendre à
» Maestricht, et que nous nous y ren-
» contrerons dimanche. Cette ville est
» sur le territoire de la Hollande, nous
» y serons plus en sureté tous deux.
» Quoique je veuille bien croire que ma
» lettre seule suffira pour vous décider
» à partir, je vous avertis cependant
» que manquer au rendez-vous ne feroit
» que hâter ma vengeance. Si vous me
» refusiez une satisfaction que je consens
» encore à attendre de vous, je me croi-
» rois tous les moyens permis. Je ne
» vous dis pas mon nom: vous ne me con-
» noîtrez que quand vous m'aurez conduit
» au dernier instant, ou que je vous aurai
» mis hors d'état d'abuser de mon secret."

Vous sentez, Madame, reprit d'Orméville, qu'après une lettre pareille, je ne pouvois que partir pour aller montrer sur-le-champ à celui qui me l'écrivoit que je redoutois peu ses menaces. Mon honneur ne m'eût-il pas prescrit d'aller le trouver, j'aurois volé à Maestricht, puisqu'enfin on m'indiquoit où rencontrer l'ennemi qui me poursuivoit depuis si long-temps. Le moment de tout avouer est arrivé, je ne dois plus vous laisser ignorer les intrigues qui ont menacé ma vie depuis le moment où j'ai eu le bonheur de sauver Célestine. Elle-même a vu une partie de ce que j'ai à vous dire, elle a appris le reste de moi; interrogez-la, ses récits conformes aux miens vous prouveront que je ne dis que la vérité.

Ici d'Orméville raconta successivement à la Comtesse tout ce qui s'étoit passé; chaque événement lui causoit une nouvelle surprise, il la voyoit frémir de temps en temps, en apprenant les dangers que sa fille même avoit courus. Grand

dieu! s'écria-t-elle lorsqu'il eut fini; que de scélératesses j'aperçois!... hélas! un crime si bien concerté me fait trembler. De grâce, achevez de m'instruire, je le désire autant que je le redoute.

Le cartel avoit été apparemment retardé en route, continua d'Orméville, il ne me fut remis que le samedi au soir, et c'étoit le dimanche que j'étois attendu. Il me restoit tout au plus, même en faisant la plus grande diligence, le temps nécessaire pour arriver assez tôt; je ne voulus pas vous instruire moi-même d'un départ qui vous auroit inquiétées; vous m'auriez fait des questions qui m'auroient embarrassé, vous m'auriez retardé, et le plus petit délai étoit irréparable; je courus chez Rasoni pour le charger de vous tranquilliser sur mon absence. Malheureusement il n'étoit pas chez lui; j'aurois dû lui écrire, vous écrire à vous-même, je n'y songeai pas, j'étois si pressé que je ne savois ce que je faisois.

En arrivant à Maestricht, je descendis à l'auberge qu'on m'avoit indiquée, je demandai s'il n'y avoit pas des étrangers; on ne me répondit qu'en s'informant de mon nom, et dès que je l'eus dit, on me remit une lettre que voici. La Comtesse l'ouvrit et y lut ces mots:

„ Je ne doute pas que vous ne soyez „ au rendez-vous, je comptois m'y trou- „ ver avant vous-même. Je suis retenu „ malgré moi, il m'en coûte assez d'être „ obligé de différer notre combat; mais „ j'espère, je compte même que vous ne „ refuserez pas de m'attendre pendant „ trois ou quatre jours qui me suffiront „ pour terminer l'affaire qui m'arrête, „ et au bout desquels vous me verrez d'au- „ tant plus ardent à satisfaire ma ven- „ geance qu'elle aura été retardée de „ nouveau. "

Combien je regrettai alors, reprit d'Orméville, d'être parti si brusquement! Cependant je fus décidé sur-le-champ; les mêmes motifs qui m'avoient conduit à Maestricht m'engageoient à y rester. Je

m'établis dans l'auberge et je recommandai bien soigneusement qu'on ne manquât pas de m'instruire quand il arriveroit un étranger. Je vous écrivis le soir même, j'écrivis le surlendemain à Rasoni, mon malheur veut sans doute que ces deux lettres se soient perdues.

J'attendis sans trop d'impatience le premier et le second jour; le troisième je ne pus me défendre d'être inquiet, le quatrième je le devins davantage, le cinquième se passa sans que personne arrivât. Je ne savois plus que croire, je commençois à craindre d'avoir été joué, mais je n'en pouvois découvrir le motif.

Je mangeois à une table d'hôte, et je me trouvai le soir auprès d'un voyageur venant de Bruxelles. Quoique je fusse bien certain qu'il n'avoit rien à me dire des personnes qui m'intéressoient, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau dans cette ville quand il en étoit parti. Il me sembloit que c'étoit apprendre de vos nouvelles, que d'en apprendre de l'endroit que vous habitiez. Il me ra-

conta pour lors une histoire qui faisoit grand bruit, me dit-il, à l'instant de son départ. Cette histoire étoit positivement l'enlèvement fatal dont on n'a pas rougi de m'accuser.

Je frissonnois malgré moi en écoutant cette funeste aventure, un secret pressentiment sembloit m'avertir que c'étoit de moi qu'on parloit. L'étranger avoit oublié les noms, je n'osois lui dire le mien: je brûlois cependant d'être éclairci; quelqu'un m'appela comme j'hésitois encore. D'Orméville! s'écria le voyageur, voilà le nom que je cherchois, apparemment que le jeune homme est de vos parens, car il se nomme comme vous. J'ai peut-être fait une indiscrétion, me dit-il en m'adressant des excuses que je ne pris pas le temps d'écouter. Je commandai des chevaux, j'écrivis à-la hâte trois mots par lesquels je mandois à mon ennemi que j'avois attendu le temps qu'il avoit exigé; que s'il avoit encore besoin de moi, j'étois à ses ordres, et qu'il me trouveroit à Bruxelles. Je revins plus

vîte que je n'étois allé, s'il est possible; vous savez la manière dont j'ai été reçu.

Quelles infernales machinations! s'écria la Comtesse. Non, vous n'êtes pas coupable, ajouta-t-elle, en serrant la main de d'Orméville; je le vois assez, vous n'êtes qu'à plaindre, et la pauvre Célestine est encore plus à plaindre que vous, puisque c'est elle qui sera la victime des manoeuvres infames que je commence à soupçonner. On ne vous a éloigné que pour vous charger d'un enlèvement, et vous rendre odieux; il falloit bien fournir au Comte les motifs de se dégager de la parole qu'il vous avoit donnée, d'ailleurs votre présence auroit gêné des projets dont vous êtes loin de vous douter. Les scélérats! ils ont trop bien su profiter de votre absence . . . . Je tremble de vous le dire, et il faut cependant que vous le sachiez . . . Célestine doit être mariée demain matin, et l'instant qui suivra celui de son mariage sera celui de son départ.

Mariée! et avec qui? s'écria d'Orméville, en se levant précipitamment comme pour courir sur-le-champ chez celui que la Comtesse alloit nommer. — Avec qui! voilà ce que moi, sa mère, je ne puis vous dire. — Comment le Comte pourroit . . . — Il n'a jamais voulu me nommer celui qu'il donnoit pour époux à ma fille: je ne connois que son état, son rang, sa fortune, en un mot tout ce qui a pu flatter monsieur de Lussière; c'est un homme de distinction, à ce qu'il paroît, il vient d'être nommé ambassadeur. — De quelle Puissance? — Voilà encore ce que je ne sais pas. — Grand dieu! tu souffrirois qu'un pareil crime se consommât. Et c'est demain matin, et le Comte ne veut pas me voir . . . . Madame, au nom du ciel, au nom de votre fille, courez-lui dire tout ce que vous venez d'apprendre; voilà mes lettres, montrez-les-lui, l'intérêt de Célestine même l'exige, elle sera aussi malheureuse que moi. — Hélas! n'ai-je donc pas déjà tout essayé pour l'en-

gager à vous recevoir, mais il entre en fureur dès qu'on prononce votre nom; ils ont tellement su le prévenir contre vous, vous le connoissez si entêté, que je désespère fort de le désabuser en si peu de temps. Il a vu la gouvernante de celle qu'on a prétendu que vous aviez enlevée, c'est elle qui a dit tout ce qu'on a voulu lui faire dire, et mon mari ne croit pas qu'on puisse révoquer en doute un témoignage qui lui semble si authentique. — Je cours la chercher, cette femme abominable, je la menerai devant le Comte, je la forcerai . . . — Croyez-vous donc qu'ils n'ayent pas tout prévu? Vous êtes arrivé ce matin, ce matin même elle a disparu, et ils n'ont pas manqué de vous charger encore de cette nouvelle ruse; ils ont prétendu que vous l'aviez forcée de s'éloigner pour écarter un témoin dangereux. — Si encore je pouvois trouver Rasoni! il est l'ami du Comte, peut-être me fourniroit-il quelque moyen, mais je n'ai pas l'espoir de le voir de toute la journée. —

Le pauvre Marquis! il est désolé! quel ami vous avez là! si vous saviez quelle inquiétude il a témoigné pendant votre absence, tout ce qu'il m'a dit pour vous excuser! — Et c'est demain matin! Il ne reste plus que quelques heures . . . . Vous êtes mère, Madame, vous devriez avoir des droits . . . — Ah! mon ami, vous me connoissez, vous savez quel malheureux caractère le ciel me donna; je suis désolée, je souffre mille tourmens affreux, mais je ne puis vous promettre que de mourir de douleur du malheur de ma fille. — Je suis donc seul contre tant de forces réunies! elle, au moins consentira-t-elle à me seconder? approuvera-t-elle . . . — Ah! tout ce que vous ferez pour l'arracher au tyran qu'on veut lui donner. — Dites-lui, dites-lui bien que je ne suis pas coupable, que je vais mourir ou la délivrer de l'homme odieux qui est notre persécuteur commun. Dites-lui que je vais tout préparer . . . mais au moins pouvons-nous compter sur votre approba-

tion? — Mes enfans! n'ai-je pas dit tout ce qu'une mère pouvoit dire? n'ai-je pas promis de vous pardonner?

Ce ne fut qu'après être rentré chez lui que d'Orméville se ressouvint qu'il n'avoit pas demandé à la Comtesse comment il pourroit la revoir; il se consola de cet oubli en songeant qu'il avoit toujours la ressource de lui écrire. D'ailleurs il ne comptoit pas sur elle, elle-même lui avoit avoué sa foiblesse; il cherchoit donc le moyen de prévenir par ses propres entreprises le mariage qu'elle lui avoit annoncé; sa tête travailloit avec ardeur, le prix qui devoit couronner ses efforts, le peu de temps qui lui restoit, le plaisir de délivrer Célestine, d'être lui-même l'auteur de leur bonheur commun, tout servoit à hâter, à enflammer son imagination. Vingt fois il crut avoir trouvé l'expédient le plus heureux, il se levoit de sa chaise avec une sorte de délire, il sautoit de joie, il s'imaginoit déjà voir Célestine dans ses bras; une réflexion désespé-

rante se présentoit tout-à-coup, il apercevoit l'impossibilité d'exécuter le projet qui l'avoit d'avord séduit; il retomboit absorbé, cachoit sa tête dans ses mains et commençoit à rêver de nouveau, jusqu'à ce qu'une seconde erreur vînt chasser le regret de s'être livré à la première.

Cependant la nuit approchoit et il ne s'en doutoit pas; ce ne fut que lorsqu'on vint lui apporter de la lumière qu'il remarqua qu'il étoit déjà tard, et qu'il étoit peut-être moins avancé qu'en quittant la Comtesse. Après avoir passé longtemps à combiner des desseins impraticables, on est bien moins propre à agir: le désespoir de n'enfanter que des chimères émousse l'ame et la plonge dans l'apathie.

D'Orméville commençoit à éprouver ce funeste découragement; il avoit perdu son énergie il ne s'occupoit plus que d'idées de mort. Il crut que Rasoni pourroit être rentré: sans espérer que cette visite lui fût d'aucun secours, il se

décida à aller le trouver. Il avoit besoin de dire : je suis malheureux; il ne cherchoit pas des consolations, il cherchoit seulement quelqu'un qui l'écoutât.

Ses pas furent inutiles, le Marquis étoit encore absent; il n'en fut pas affligé, il ne sentoit plus rien, il n'avoit plus que des pensées confuses.

Au lieu de prendre le chemin de chez lui, il suivit par distraction, une rue qui conduisoit au canal. Il arriva sur le bord, sans savoir positivement qu'il y étoit venu; il s'arrêta les bras croisés et considéroit d'un oeil morne le cours de l'eau. Une lanterne placée derrière lui répandoit une clarté pâle qui de temps en temps sembloit mourir; la lampe étoit près de s'éteindre, l'agitation que causoit à l'air le mouvement de chaque personne qui passoit la faisoit revivre; sa lueur sombre se prolongeoit alors en tremblotant sur la surface ridée de l'eau, ce double vacillement fatiguoit les yeux de d'Orméville qui les tenoit constamment attachés sur le canal. Tout cet

ensemble lugubre agissoit fortement sur lui, il croyoit voir la mort par-tout à ses côtés; une orfraie vint se placer sur le toit d'une maison voisine, l'air fut bientôt déchiré de ses cris aigres et perçans.

Je t'entends, s'écria d'Orméville d'un ton sinistre, je vais t'obéir: c'est le ciel lui-même qui a guidé mes pas jusqu'ici, il m'a conduit à la dernière ressource qui me reste, et cette voix vient me reprocher d'avoir tardé jusqu'à présent. Adieu, Célestine, l'abyme immense qui sépare l'existence du néant va s'ouvrir entre nous.

Déjà il s'élançoit, lorsqu'il entendit deux personnes qui causoient vivement; il se retint, et faisant l'horrible réflexion qu'elles voudroient peut-être le secourir, il attendit qu'elles fussent éloignées. Qu'il dut être affreux le moment qui s'écoula jusqu'à ce qu'elles fussent près de lui! épier l'instant de se donner la mort est plus cruel que la mort même.

En passant, un des deux hommes dit à l'autre: Mon ami, je te le répète,

dans l'état désespéré où sont tes affaires, il ne te reste plus qu'un mariage secret. Dieu bienfaisant ! s'écria d'Orméville en tombant à genoux, ah ! c'est maintenant que tu viens de me parler ; oui, c'est ta voix consolante que j'ai entendue. Dans une crise violente un rien agit puissamment sur l'ame ; d'Orméville fut intimement persuadé que ces paroles qu'un heureux hasard l'avoit mis à portée de recueillir, étoient un avertissement du ciel. Ses forces se ranimèrent, sa raison commença à se faire entendre, l'espoir vint de nouveau lui sourire ; tout entier à l'idée qui l'avoit frappé, il se hâta de retourner chez lui pour la mettre à exécution.

Il falloit faire consentir Célestine à cette union secrète, il falloit qu'elle se fît dans la nuit même, il falloit trouver un prêtre qui se prêtât à ses désirs ; tous ces obstacles l'auroient effrayé si son projet fût venu de lui-même ; il se croyoit inspiré, rien ne l'arrêtoit plus ; l'homme qui se figure qu'une puissance

sur-

surnaturelle s'occupe de lui, devient capable de tout.

Il écrivit une lettre pleine du sentiment qui le transportoit, plia son papier sans le relire et le mit dans sa poche. Ce fut alors qu'il se présenta la difficulté de le remettre à Célestine; il prit cependant son chapeau, sortit et arriva à la maison où logeoit la famille de Lussière, sans savoir encore quel moyen il alloit prendre.

Il roda sous les fenêtres et attendit inutilement que quelqu'un sortît; il savoit que le jardin avoit une issue qui donnoit dans une rue écartée, il tourna ses pas de ce côté. Pendant long-temps il regarda la porte et les murs: il en mesuroit la hauteur, il écoutoit (que ne s'imagine point un amant transporté?) s'il n'entendroit pas la voix de Célestine, si elle-même ne se promenoit pas dans le jardin. Oubliant qu'il étoit dix heures du soir, qu'il faisoit un brouillard affreux, (réfléchit-on quand on attend?) il toussoit, chantoit, appeloit à demi-voix,

et tous ses efforts étoient infructueux: il songeoit si peu à l'obscurité, qu'il s'avança pour regarder par le trou de la serrure; en appuyant sa main contre la porte, il crut sentir qu'elle cédoit, il la poussa avec plus de force; elle étoit mal fermée, elle s'ouvrit et il se précipita dans le jardin.

Il se glissa le long de la muraille, et arriva jusqu'à la maison; tout étoit dans le plus grand silence, une seule fenêtre paroissoit éclairée; il s'en approcha, c'étoit un premier assez bas, et autant qu'il pouvoit calculer, ce n'étoit pas loin de l'appartement de Célestine. En passant ses mains sur le mur pour tâcher de trouver les moyens de grimper, il rencontra un espalier à l'aide duquel il parvint bientôt à la hauteur de la croisée.

La lumière étoit fort éloignée, un rideau de mousseline empêchoit de bien distinguer l'intérieur de la chambre: d'Orméville regardoit et ne voyoit rien; il écoutoit et n'entendoit pas le moindre mouvement; il crut qu'il n'y avoit personne.

Il se tenoit en quelque sorte suspendu par les mains au rebord de la fenêtre et cette position gènante le fatiguoit beaucoup. Forcé de descendre, il cherchoit déjà du bout du pied une branche assez forte pour le porter, lorsque son oreille fut frappée d'un gémissement sourd qui sembloit partir d'un des coins de l'appartement.

En y regardant avec plus d'attention, il aperçut une femme assise vis-à-vis d'une table sur laquelle elle étoit à demi couchée. Sa tête étoit cachée dans un mouchoir, d'ailleurs elle se trouvoit si loin de la lumière qu'il étoit impossible de la reconnoître. D'Orméville ramassa le reste de ses forces pour se soutenir encore quelques instans afin d'avoir le temps de l'observer: elle ne se dérangeoit pas, il se sentoit tomber peu-à-peu, et cependant il n'osoit parler de peur que ce ne fût pas Célestine. Se cramponant le mieux possible d'une seule main, de l'autre il frappa légérement à la vitre: la personne qui étoit dans la

chambre souleva la tête, et il reconnut celle qu'il adoroit. Pour lors il se hasarda à l'appeler, elle l'entendit, fut effrayée, se leva vivement, prit sa lumière et marcha vers la porte pour sortir.

D'Orméville étoit au désespoir, elle alloit lui échapper à l'instant où il s'étoit flatté de lui parler. Lorsqu'elle eut ouvert la porte, elle se crut plus en sureté apparemment, et s'arrêta pour écouter; d'Orméville profitant du moment, l'appela de nouveau; pour cette fois elle reconnut sa voix et fut tellement saisie qu'elle laissa tomber son flambeau qui s'éteignit; c'étoit le plus petit malheur, et ce qui devint plus fâcheux, c'est qu'il fit du bruit.

Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit précipitamment, elle pouvoit à peine parler; bientôt elle entendit la voix d'une femme de chambre que la chute du flambeau avoit attirée; d'Orméville l'entendit aussi, et n'eut que le temps de jeter sa lettre à Célestine. Pour la prendre dans sa poche, il avoit fallu détacher une de ses mains

de la croisée, l'autre affoiblie par la lassitude n'eut pas la force de supporter le poids de son corps, il tomba au pied de la fenêtre.

Célestine poussa un cri, et d'abord elle sentit elle-même toute son imprudence. Elle étoit entièrement égarée: n'osant pas quitter la croisée dans la crainte que d'Orméville ne fût blessé, elle n'osoit pas non plus y rester, de peur que la femme de chambre ne voulût s'en approcher; à peine répondoit-elle à l'inquiétude que cette femme lui témoignoit: elle ne savoit que lui dire, et cependant il falloit bien trouver un prétexte pour motiver l'effroi qu'elle avoit marqué et le cri qu'elle avoit poussé. Même en parlant, elle tenoit sans cesse ses regards attachés vers la fenêtre; l'altération de sa voix indiquoit combien elle souffroit de voir que d'Orméville ne faisoit aucun mouvement. Quand la frayeur commence une fois à naître dans l'ame, on porte tout au pire: elle s'imagina qu'il étoit mort.

Elle paroissoit de plus en plus agitée, la femme de chambre, qui ne concevoit pas quel sujet pouvoit la retenir à la fenêtre, s'avança pour regarder elle-même ce qu'il y avoit. Célestine l'entendit marcher et s'élança au devant d'elle pour l'éloigner; mais songeant que cet empressement ne pouvoit servir qu'à la trahir, et se reposant sur l'obscurité qui empêchoit de rien découvrir dans le jardin, elle la laissa, non sans inquiétude, se mettre à la croisée. Elle n'eut cependant pas assez de courage pour y rester elle-même; il lui sembloit qu'elle indiqueroit ce qu'elle avoit tant d'interêt de cacher; il lui sembloit que ses yeux serviroient malgré elle de guides aux yeux qu'elle redoutoit.

Ses transes ne faisoient qu'augmenter à chaque moment, elles redoublèrent encore lorsqu'elle entendit les discours de la femme de chambre. — Qu'y a-t-il donc là qui vous tourmente si fort? dit-elle en se penchant; c'est qu'il fait un noir à ne pas distinguer le bout de son nez.

Tenez, il me semble que je vois quelque chose de blanc. Si nous appelions, les domestiques iroient là-bas savoir ce que c'est. — Gardez-vous-en bien, s'écria vivement Célestine, voulez-vous que nous fassions un esclandre pour rien? — Je vais au moins chercher de la lumière.

Célestine attendit à peine qu'elle fût sortie, elle ne réfléchit pas si elle pouvoit encore être entendue, et ne songeant qu'à la fatale lumière, elle appela doucement d'Orméville.

Il n'avoit pas perdu un seul mot de tout le dialogue, il n'étoit que légèrement froissé de sa chute, mais, ayant prévu ce qui étoit arrivé, il s'étoit serré le long de la muraille et se tenoit caché sous les feuilles de l'arbre qui lui avoit servi à monter. Dès qu'il fut certain que la femme de chambre étoit éloignée, il se releva et sans même répondre à Célestine, il se mit à courir de toutes ses forces pour se sauver. Comme il n'y voyoit pas du tout, il se heurta la tête

contre une branche, son chapeau fut renversé et jeté à quelques pas de lui. Il s'arrêta, il promena ses mains à terre pour le retrouver; il se hâtoit et n'en réussissoit que moins. Il étoit encore tout près de la maison, lorsqu'il entendit ouvrir la porte et vit paroître une lanterne; incertain s'il n'avoit pas été aperçu lui-même, il se glissoit le long des arbres; la clarté suivoit positivement l'allée où il étoit, de manière qu'il se trouvoit chassé malgré lui.

Quoiqu'il ne cédât le terrain que pied à pied, à tout moment il lui falloit gagner de l'avance. Il arriva tout près de la porte de derrière, on approchoit toujours, on marchoit d'un pas trop égal pour qu'il s'imaginât qu'on le poursuivoit, cependant on étoit déjà à portée de le voir, il étoit temps de prendre un parti. Sortir étoit le plus sage, mais abandonner son chapeau! il sentoit tout ce qui en pouvoit résulter. Comme il n'avoit pas le temps de réfléchir, et qu'il falloit prévenir le danger le plus pres-

sant, il s'élança dans la rue, avec l'intention de rentrer si tôt que la lanterne importune seroit disparue. Il y avoit au bout d'une petite allée joignante à celle qui conduisoit dehors, une espèce de bâtiment: il se flatta que c'étoit là qu'on avoit dessein d'aller. Se tenant collé contre les jambages de la porte, de temps en temps il avançoit la tête dans le jardin pour suivre de l'oeil celui dont le moindre mouvement étoit pour lui un vif sujet d'inquiétude. Son sang se glaça lorsqu'il le vit venir droit à lui, s'arrêter devant la porte, et qu'il lui entendit prononcer ces paroles avec l'accent de la surprise: Bon Jésus! toute grande ouverte! Le dernier mot étoit à peine prononcé que la porte retentit contre le mur auprès duquel d'Orméville étoit appuyé.

C'étoit le nègre du Comte qui, chargé de toutes les clefs, venoit faire sa revue. D'Orméville avoit bien envie de l'appeler, de lui avouer son embarras, mais ce nègre étoit l'homme de confiance de

son maître, c'étoit par lui-même qu'il avoit été renvoyé trois fois dans l'après-dîner avec tant de dureté ; il sentit que loin de raccommoder ses affaires sa confiance ne feroit que le jeter dans de nouveaux dangers ; si c'eût été un autre domestique il n'auroit pas balancé.

Toute l'horreur du coup affreux qui menaçoit Célestine se présenta à lui. Inutilement il essaya de gravir le long des murailles ; déjà épuisé par les efforts qu'il avoit faits pour se tenir à la croisée, il se mit les doigts tout en sang et ne put s'élever de terre. Il poussa la porte, elle n'étoit, hélas, que trop soigneusement fermée ! il tourna tout autour du jardin pour examiner les murs ; par-tout ils étoient aussi élevés, par-tout ils étoient aussi inabordables.

Le désespoir s'empara de lui, il vouloit se donner la mort ; l'idée qu'il se devoit à la réputation de Célestine l'arrêta. Il se la représenta en butte à des soupçons flétrissans, et se fit un crime d'avoir un instant conçu l'idée de lui

enlever le seul témoin qui pût constater son innocence. Déjà il croyoit voir le funeste chapeau entre les mains du Comte, déjà il croyoit l'entendre adresser à Célestine les reproches de la colère et du mépris; il se la peignoit accablée de l'opprobre dont son imprudence étoit la seule cause; projets de mariage, espoirs, désirs, tout s'effaça de son esprit: il s'oublioit lui-même, il ne songeoit plus qu'à Célestine. Pour sauver sa réputation, il auroit volontiers signé l'engagement de n'être jamais à elle. Il alloit faire plus, il étoit à la porte de la maison, il tenoit la chaîne de la sonnette, il couroit se dénoncer lui-même comme un séducteur, comme un ravisseur: il alloit dire au Comte qu'il avoit été assez scélérat pour essayer de lui enlever sa fille, malgré elle, à son insu: en un mot il alloit se charger d'un crime pour écarter le soupçon de dessus la tête de Célestine.

Une réflexion subite l'arrêta; il se représenta que peut-être son chapeau n'a-

voit pas été découvert, qu'on ne le retrouveroit que le lendemain matin, et il espéroit qu'avant ce temps-là Célestine seroit son épouse; dès-lors l'éclat qu'il alloit faire ne pouvoit être que dangereux. Il balança long-temps; on se sent toujours porté à croire ce qu'on désire, il s'arrêta à l'idée que Célestine ne se refuseroit pas à l'union secrète qu'il lui proposoit, et il reprit le chemin de chez lui.

Arrivé dans sa chambre, il sentit renaître dans son ame le combat qui l'avoit déjà si fortement ébranlée; il se figura de nouveau que le Comte étoit déjà instruit, qu'au moment où il cherchoit à se tranquilliser, Célestine éprouvoit des tourmens plus cruels pour elle que la mort même. Vingt fois il s'étoit élancé dans son escalier pour courir chez le Comte, vingt fois il l'avoit descendu à moitié, chaque marche lui faisoit naître une nouvelle idée; il s'arrêtoit sur la dernière le pied en l'air, et toujours l'espoir venoit l'empêcher de le poser

à terre, toujours il remontoit dans son appartement avec autant de lenteur qu'il avoit mis de précipitation à en descendre.

Au moment où il étoit le plus cruellement ballotté par cette horrible agitation, il entendit quelqu'un qui montoit à sa chambre. Peu disposé à recevoir un étranger, il courut à la porte dans le dessein d'ôter la clef et arriva justement assez tôt pour ouvrir au chevalier de Réval. C'étoit un vieil officier du régiment où il avoit servi en France, qui alloit très-souvent chez le comte de Lussière: il avoit même une prédilection marquée pour Célestine, qui de son côté lui témoignoit beaucoup de déférence et d'égards, moins par respect pour son âge, qu'à cause d'une bonté simple et franche qui le faisoit aimer par-tout.

Etonné de recevoir une pareille visite à une heure aussi indue, d'Orméville ne put s'empêcher de montrer sa surprise au Chevalier et de lui demander, même un peu vivement, ce qu'il lui vou-

loit — Vous tranquilliser, mon ami, répondit d'un ton de bonté et de douceur le brave militaire. — Me tranquilliser! et qui vous a dit que j'en eusse besoin? (La présence du Chevalier ne faisoit qu'enflammer davantage d'Orméville; il lui parloit d'un ton brusque, il étoit prêt à lui dire quelque chose de désagréable et ne lui proposoit même pas d'entrer. Le vieillard n'avoit pas l'air de s'apercevoir de sa contrainte.) Il faut que je vous parle, lui dit-il en s'avançant dans la chambre, mais fermez la porte, des témoins nous seroient inutiles. — Demain, Monsieur, reprit d'Orméville, je serai à vos ordres; en ce moment je voudrois être seul. — Non, il vous resteroit encore une nuit trop cruelle à passer, répliqua le Chevalier en poussant lui-même la porte, vous auriez trop à souffrir de votre désespoir. — Eh! que vous importe, s'écria d'Orméville tout-à-fait en colère, l'intérêt qu'on ne demande pas ne fait que devenir à charge.

Le Chevalier le regarda fixement, puis lui présentant un papier: Tenez, jeune homme, lui dit-il doucement, lisez ceci et rougissez d'un emportement que votre passion me fait excuser.

D'Orméville déconcerté prit le papier, l'ouvrit précipitamment, y jeta un coup-d'oeil et s'élança au cou de son vieux camarade: Ah! Chevalier, lui dit-il, me pardonnerez-vous? — Eh! n'ai-je donc pas aussi moi éprouvé jadis de semblables transports, repartit le sensible vieillard avec attendrissement; n'ai-je donc pas connu le délire qui vous agite? Lisez cette lettre; que n'avez-vous pu voir la femme céleste qui l'a écrite, au moment où elle me la donnoit, vous auriez appris à la connoître et à l'aimer.

D'Orméville baisa vingt fois le billet avant de le parcourir. En le lisant, il se parloit à lui-même, il parloit à celle qui étoit tout pour lui, il n'étoit plus avec le Chevalier, il étoit seul dans l'univers, ou il étoit avec Célestine. Son respectable ami le considéroit avec un sourire de satisfaction et

jouissoit délicieusement du plaisir qu'il venoit de lui causer.

De grâce, dit d'Orméville lorsque le premier moment d'ivresse fut passé, racontez-moi comment elle s'est adressée à vous pour vous confier cette lettre. — Je désespère de vous peindre fidellement ce que j'ai vu, répondit le Chevalier; cet instant sera toujours gravé dans mon ame, mais je ne pourrai que vous en donner une idée bien imparfaite. J'étois chez le Comte, il étoit déjà dix heures sonnées, et mademoiselle de Lussière n'avoit pas encore paru. Tout-à-coup elle est entrée dans le salon, elle sembloit égarée, ses paupières enflammées pouvoient à peine retenir ses larmes, un combat violent paroissoit se passer au dedans d'elle-même. Je la considérois avec compassion, je déplorois son sort; le Comte venoit de raconter la scène de la matinée, et je sentois ce qu'elle avoit dû lui coûter.

Ses yeux se sont arrêtés sur moi à deux ou trois fois différentes; en la

voyant plus embarrassée encore lorsqu'elle me regardoit, en tâchant d'expliquer l'expression qui animoit son visage, j'ai cru comprendre qu'elle avoit envie de me parler ; je me suis retiré dans un coin sans affectation, elle n'a pas tardé à se rapprocher de moi par degrés. Elle me regardoit encore davantage, elle baissoit les yeux, rougissoit, portoit la main à sa poche, et la retiroit pour l'y reporter de nouveau.

Je voyois les tourmens qu'elle éprouvoit, la violence qu'elle se faisoit à elle-même, je souffrois, mais je n'osois lui adresser la parole de peur d'augmenter son trouble. Je tâchois seulement par mon maintien d'encourager sa confiance, d'attirer l'aveu que je voyois à tout moment prêt à lui échapper.

Après mille combats répétés, elle a enfin tiré tout-à-fait le papier, puis faisant un pas vers moi, elle m'a dit d'une voix tremblante qui annonçoit combien l'amour arrachoit à la pudeur: Monsieur le Chevalier . . . on m'y force ...

il est au désespoir . . . . vous êtes son ami . . . au nom du ciel, remettez-lui . . . ce soir même . . .

Elle a laissé tomber le billet dans ma main, et m'a quitté en me jetant un regard angélique où son ame s'est peinte toute entière. Ah! jeune homme, heureux celui qui peut être aimé d'une pareille femme! Qu'on appelle sa démarche, oubli des convenances: mais il faut bien de la force et de la vertu pour être foible de la sorte! Que d'obligations elle vous a fait contracter envers elle! — Mon coeur les remplira toutes, je voudrois lui devoir davantage, je voudrois lui devoir ma vie, j'aurois encore plus de plaisir à la lui consacrer. Et à vous, mon cher Chevalier, combien de remerciemens . . . . — Mon ami, un vieillard est trop heureux quand il peut employer la fin de sa carrière à être utile. Ah! si j'étois le Comte de Lussière que de pleurs j'eusse épargné à celle qui n'auroit jamais dû connoître que le bonheur et la paix! . . . Adieu,

jeune homme, soyez moins vif une autre fois.

Lorsque d'Orméville fut seul, il ouvrit de nouveau le billet de Célestine; il y tenoit ses yeux attachés, mais ce n'étoit plus sur le papier qu'il le lisoit, il étoit gravé au fond de son ame. Voici ce qu'il contenoit.

„ Malheureux! qu'osez-vous me pro-
„ poser? de quoi osez-vous me menacer
„ si je vous refuse? . . . Epargnez-vous
„ la peine de m'attendre, vous saviez
„ bien que telle seroit ma réponse; mais
„ gardez-vous d'attenter sur vos jours!
„ j'espère . . . oui, j'espère que demain
„ ils vous deviendront précieux! "

En réfléchissant, il vit que ce billet n'étoit qu'une énigme inexplicable: Célestine refusoit de se rendre à ses désirs, et elle lui parloit de jours précieux! et c'étoit le lendemain qu'elle devoit en épouser un autre! Le Comte étoit-il enfin désabusé, quelque événement imprévu avoit-il découvert la vérité? mais cette idée ne s'accordoit guère avec le

tableau que le Chevalier lui avoit tracé de la situation de Célestine. Il se livroit encore tour-à-tour aux conjectures, aux espérances qui se succédoient dans son esprit, lorsqu'il vit entrer un domestique revêtu de la livrée du Comte.

Il tressaillit, et, prenant d'une main tremblante un billet qu'on lui présentoit, il se flatta que tout étoit arrangé, que le Comte l'invitoit à aller terminer une explication qui avoit enfin tourné à son avantage; il se figura que le Chevalier, que Célestine avoient voulu lui ménager une surprise; toutes ces différentes pensées se présentèrent à lui à-la-fois; il ouvrit le papier avec un saisissement de plaisir, et il y lut ces mots écrits de la main du Comte:

„ Puisqu'il faut que je vous voie en-
„ core une fois, passez demain matin
„ ici; je ne vous crois pas assez lâche
„ pour refuser de venir chercher votre
„ victime. "

Atterré par cette lecture, il ne douta plus qu'on ne fût instruit de tout, que

Célestine n'eût raconté la chose telle qu'elle étoit, et que le Comte, tournant sur lui seul tout son ressentiment, ne l'attendît pour le faire battre. Cependant, en y pensant davantage, il ne trouvoit rien qui dût le déterminer à s'arrêter à cette idée. Il tenoit les deux billets dans ses deux mains, et les trouvoit également incompréhensibles. Il tâchoit de les expliquer l'un par l'autre, et plus il les confrontoit, plus ils lui paroissoient obscurs et contradictoires. Plongé dans cette incertitude cruelle, il passa la nuit entière à caresser ou à combattre alternativement les fantômes que son imagination exaltée créoit sur ces deux lettres.

Le moment d'aller chez le Comte arriva, il mit les billets dans sa poche et descendit avec l'anxiété d'un criminel qui va se placer sur la fatale charrette.

Au moment où il mettoit le pied dans la rue, il fut entouré par une troupe de gens armés auxquels lui-même ouvrit la porte. Ils se saisirent de lui et

l'entraînèrent. Durant le trajet il ne douta pas qu'ils ne fussent envoyés par le Comte; mais pourquoi donc alors, s'il remettoit sa vengeance entre les mains de la Justice, lui avoit-il écrit la veille de venir chez lui? Pourquoi n'attendoit-il pas une explication qu'il paroissoit désirer dans sa lettre? Pourquoi renonçoit-il au projet d'entendre la justification d'une démarche dont il ne pouvoit connoître tous les détails? . . . Ce mystère ne s'expliquoit pas davantage que celui des lettres, et d'Orméville se voyoit entouré de ténèbres si obscures, qu'il ne savoit plus s'il désiroit les éclaircir.

On le fit entrer dans une espèce de prison qui ne recevoit de jour que par une petite fenêtre. On ferma sur lui une porte couverte de ferremens, il entendit le cri aigu des verroux, le bruit des clefs: sa raison acheva de se troubler. Debout au milieu de son cachot, il étoit resté à la place où on l'avoit laissé, il n'avoit même pas jeté les yeux autour de lui; il ignoroit, pour ainsi

dire, encore où il se trouvoit. Au bout de quelques momens ses regards se portèrent d'eux-mêmes sur la partie du mur où la clarté de la foible ouverture se réfléchissoit, il y lut avec effroi ces mots tracés avec un charbon: *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

Il chargea sur son épaule le plus triste des fardeaux.....

CÉLESTINE,

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CÉLESTINE,

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

PAR MR. B. DE LA L.

Multorum crudelitas, et vindicta, *et luxuria, ut paria pessimis audeat, fortunae favore deficitur ; eadem velle eos cognosces, da posse quantùm volunt.* SENEC. Epist. XLII.

Il ne manque souvent à la cruauté, à la *vengeance* et au libertinage, pour commettre les plus grands crimes, que les faveurs de la fortune ; si vous voulez connoître jusqu'où ces passions peuvent aller, mettez-les dans le coeur d'un homme puissant.

TOME SECOND.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

1798.

CÉLESTINE

OU

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CHAPITRE IV.

CÉLESTINE certaine que d'Orméville étoit parti et qu'il n'étoit pas blessé, sentit comme un voile sinistre qui se déchiroit dans son ame, comme un poids terrible qu'une main bienfaisante venoit de lui enlever. Elle alla elle-même au devant de la femme de chambre qui rapportoit cette fatale lumière dont l'idée seule avoit glacé son sang quelques momens plutôt; elle la conduisit à cette fenêtre dont elle auroit d'abord voulu l'écarter aux dépens de sa vie, et regardant plus attentivement qu'elle, s'il étoit possible, elle avoit l'air de chercher

scrupuleusement ce qu'elle étoit bien sûre de ne pas trouver.

Il faut que je me sois trompée, dit-elle enfin en se rappelant que d'Orméville lui avoit laissé une lettre, et qu'elle ne l'avoit pas encore lue; oui, je me suis sans doute méprise. Brunon, vous pouvez vous retirer, vous voyez bien qu'il n'y a rien. — Oh! l'on se figure comme cela des choses! . . . . C'est un terrible mal que la peur. Je me souviens encore d'une fois que nous étions au château de Versénay . . . . dame! c'est bien ancien ce dont je vous parle! votre mère n'étoit pas plus haute que cela! (Et pour montrer plus justement la taille de la Comtesse, la vieille Brunon posa sa lumière sur la table; Célestine frissonna d'impatience.)

Pour en revenir donc à ce que je vous disois, j'étois retirée un soir dans ma petite chambre, qui étoit s'il vous plaît tout au bout d'une des ailes du château, dans un vieux pavillon . . . . —Ma bonne Brunon, interrompit Céles-

tine qui auroit brusqué tout autre et qui ménageoit le foible de la vieille gouvernante de sa mère, ma bonne Brunon, je vous en prie, laissez-moi seule, j'ai encore une lettre à finir ce soir. — Mais songez donc que peut-être c'étoit vrai ce que vous avez cru entendre. — Non, ce n'est rien, ou c'est quelque bruit qu'on aura fait par hasard dans une maison voisine. En disant ces mots elle prenoit le flambeau et le présentoit à Brunon. — Mais je n'ai rien à faire actuellement, pour peu que vous en eussiez envie je puis rester ici . . . — Non Brunon, ce n'est pas nécessaire, je vous remercie; il faut absolument que j'écrive.

Elle tâchoit d'entraîner doucement la vieille du côté de la porte; elles y étoient déjà arrivées. Et votre lumière, reprit Brunon en rentrant, attendez donc que je la rallume. Célestine s'écria vivement sans réfléchir à ce qu'elle disoit: Bien obligé, je n'en ai pas besoin! — Pour écrire? mais vous êtes donc folle,

ma chère enfant; vous voyez bien que la peur . . . . — Non, ma bonne, je ne suis qu'étourdie; puis je suis si pressée! . . . il faut que cette lettre soit prête ce soir, et il est déjà bien tard, ajouta-t-elle avec un soupir. Enfin Brunon sortit, et Célestine ferma avec précipitation un verrou qui étoit à la porte de sa chambre.

Jeunes filles qui venez de recevoir la première lettre de votre amant, qui venez, pour la première fois, de vous trouver mêlées dans une aventure, ce seroit à vous à exprimer ce que sentit Célestine quand elle se vit en liberté. Elle tira la lettre chérie de sa poche et quoiqu'elle brûlât de la lire, elle examina soigneusement l'adresse, le cachet; elle l'ouvrit enfin, et en jetant les yeux sur l'écriture, elle ne put s'empêcher de rougir.

A mesure qu'elle lisoit, son esprit s'enflammoit, le même feu qui embrasoit d'Orméville circuloit dans ses veines; chaque mot lui causoit une palpitation,

chaque ligne ajoutoit à l'oppression de son sein. Voici ce que contenoit la lettre :

„ Les momens sont chers, il ne nous „ reste que des résolutions désespérées. „ Nous n'avons qu'une nuit, que quel- „ ques heures; demain matin votre père „ vous présentera l'indigne époux qu'il „ ne sera plus temps de refuser, demain „ matin des chaînes affreuses s'éleveront „ entre nous : il ne nous sera plus pos- „ sible de les briser, elles nous éloigne- „ ront pour jamais. Un serment éternel „ vous attachera au sort d'un autre, la „ destinée du tyran que vous abhorrez „ deviendra la vôtre, et en jurant d'être „ à lui, vous jurerez de n'être jamais à „ moi; votre coeur ne lui appartiendra „ pas et vous ne pourrez me le conser- „ ver; cet amour si pur qui nous unit „ deviendra un crime, il ne vous sera „ plus permis de prononcer mon nom... „ Célestine! avez-vous la force de fixer „ un pareil destin? consentez-vous à „ vous soumettre à ces tourmens? . . . .

„ Non, je connois votre ame, vous ne
„ pouvez pas vivre, si vous ne vivez
„ pour moi. Eh! bien, il est encore un
„ moyen, c'est le ciel même, qui a tant
„ de fois entendu nos sermens, qui me
„ l'a suggéré. Oserez-vous l'accepter?
„ oui, puisque j'ose vous l'offrir. "

„ Cette nuit à deux heures, je me
„ rendrai sous les fenêtres de votre sa-
„ lon, tout sera prêt pour que vous
„ puissiez sortir sans bruit; j'ai une his-
„ toire préparée pour décider un prêtre à
„ nous marier, une demi-heure suffit,
„ il ne faut qu'un mot, vous le pronon-
„ cerez, oui, vous le prononcerez, ou
„ vous n'êtes qu'une perfide . . . . Par-
„ donne, femme céleste! ce n'est plus
„ ma raison qui me conduit, c'est le dé-
„ lire qui m'emporte depuis qu'on veut
„ me forcer de renoncer à toi! Céles-
„ tine! réfléchissez avant de me refuser!
„ je ne puis qu'être votre époux ou
„ mourir; vous mourrez vous-même si
„ vous êtes séparée de moi, et le destin
„ barbare nous enlevera jusqu'à la dou-

„ ceur de mourir ensemble. Vous serez
„ notre assassin à tous deux, vous dé-
„ chirerez un coeur qui vous adore, vous
„ déchirerez le vôtre ; vous regretterez
„ alors de vains scrupules, et il ne sera
„ plus temps : vous m'appellerez, je ne
„ vous entendrai plus ; toute l'épaisseur
„ de la tombe sera entre nous, et ce
„ sera vous qui m'y aurez plongé. Croyez-
„ vous que la cruauté de votre père ne
„ vous donne pas le droit de vous af-
„ franchir de sa tyrannie ? Croyez-vous
„ qu'il lui soit permis de rompre les
„ liens par lesquels lui-même nous
„ avoit unis ? Croyez-vous qu'il vous
„ soit permis à vous-même de manquer
„ aux promesses que vous m'avez faites
„ tant de fois ? Le ciel les a entendues,
„ Célestine, il verra qui de nous deux
„ fut un parjure . . . . non, ce titre
„ odieux n'est pas fait pour toi ! Tu
„ viendras, Célestine, tu viendras ! . . .
„ N'essayez pas de me dissuader, vous-
„ même n'y réussiriez pas. Je ne veux
„ écouter aucun raisonnement, je n'en

„ écoute aucun, je suis inébranlable: je
„ vous adore, je vous perds, voilà tout ce
„ que je connois au monde. Qu'auriez-
„ vous à me dire? votre mère approuve
„ notre union, votre père est aveuglé:
„ est-ce d'un homme en délire qu'on
„ doit suivre les caprices? . . . Chaque
„ instant augmente mon impatience, le
„ temps même où je vous écris me
„ semble un temps perdu; je ne vois
„ devant moi que Célestine ou la mort.
„ Songez-y, si vous me réduisez au
„ désespoir, je puis tout oser, j'oserai
„ tout; je suis capable d'aller à cet autel
„ où votre bouche perfide prononcera
„ l'arrêt de mon trépas; je percerai à
„ vos yeux le monstre auquel vous
„ m'immolerez, je vous assassinerai
„ vous-même, le reste de mes forces
„ sera employé à me frapper, et vous
„ seule aurez commis tous mes crimes.
„ . . . . Non, non; je vous punirai plus
„ cruellement encore, je vous laisserai
„ vivre, moi seul je m'affranchirai du
„ supplice éternel de vous aimer et de

„ vous voir la femme d'un autre. J'en
„ jure par vous-même, si trois heures
„ sonnent sans que vous soyez près de
„ moi, demain en allant à l'église vous
„ verrez votre ouvrage, et le premier
„ degré qu'il vous faudra monter pour
„ arriver à l'autel sera le cadavre de
„ votre amant. "

Dans quel état affreux Célestine étoit plongée après cette lecture!... Elle voyoit d'Orméville prêt à commettre un crime, il ne lui offroit pour le prévenir que ce qu'elle regardoit comme la plus inexcusable des foiblesses; elle se le représentoit désespéré, furieux, et cependant elle sentoit qu'elle ne pouvoit le sauver. Se marier sans le consentement de son père, s'échapper de chez lui pendant la nuit! il lui étoit impossible de s'arrêter à cette idée; dans un autre moment elle n'auroit pas pardonné à d'Orméville de le lui proposer.

Elle prit la résolution de ne pas lui répondre; au même moment, elle crut entendre le bruit d'une arme fatale, elle

crut voir le sang de son amant ruisseler à ses pieds, elle crut le voir épuiser le reste de ses forces à se traîner au bas de l'autel pour effectuer la promesse qu'il lui faisoit dans sa lettre. Elle oublia tout, son père, sa mère, la voix de son propre coeur, et ne songeant plus qu'à d'Orméville, qu'à elle-même, elle ne connoissoit de foiblesses que ce qui pouvoit retarder son bonheur, de crimes que ce qui devoit la livrer à des tourmens éternels; elle n'avoit plus d'autre raison, d'autre réflexion, d'autre principe, d'autre ame que l'amour, elle ne tenoit plus qu'à son amant; ses yeux égarés le cherchoient par-tout, ils cherchoient le prêtre qui devoit les unir; étonnée de se trouver seule, elle accusoit d'Orméville de lenteur, se promenoit dans sa chambre, couroit à tout moment à la fenêtre et s'agitoit comme une insensée.

Une plume se trouva devant elle, elle écrivit ces mots avec un transport qu'on ne peut peindre ni dans l'instant qu'on

l'éprouve, ni lorsqu'on a cessé de le sentir: » Viens ... oui, viens! hâte-toi! » Célestine t'appartient, elle est ton épou- » se, viens l'arracher des mains de son » tyran. . . . "

Elle ne traça que la moitié de ce mot, il dissipa le prestige . . . Son tyran, répéta-t-elle avec effroi! et c'est à mon père que j'ose donner ce titre? . . . Le tableau qui avoit embrasé l'imagination de Célestine changea subitement de face; à la même place où elle avoit cru voir l'autel, le prêtre, tous les apprêts de la cérémonie, elle ne voyoit plus que le même objet, et cet objet étoit son père: chaque mot de la lettre qu'elle venoit de commencer lui paroissoit formé des mêmes caractères, et c'étoit le nom de son père qu'elle y lisoit: elle appeloit son amant pour la défendre contre le fantôme qui la poursuivoit, c'étoit le nom de son père qui sortoit de sa bouche; elle cherchoit à se présenter l'image de d'Orméville, à puiser dans ses regards la force dont elle avoit besoin, c'étoit

encore son père qui s'offroit à elle. Désolée, éperdue elle déchira sa lettre et tomba à genoux en s'écriant: Grand dieu! que faut-il donc que je fasse.

Au même instant elle entendit frapper doucement à sa porte, et reconnut Laura, sa femme de chambre. — Ouvrez, ouvrez-moi, s'écrioit cette fille, il faut absolument que je vous parle. Le ton dont elle prononça ces paroles donna de la curiosité à Célestine, elle avoit, pour ainsi dire, besoin d'apprendre quelque nouvel événement. — Ah! Mademoiselle, s'écria sa fidelle suivante, vous êtes perdue! — Juste ciel! il a été surpris, répondit Célestine qui rapportoit toutes ses pensées à celle dont elle étoit occupée. — Justement! c'est Baptiste le nègre, qui l'a trouvé, il est entre les mains de votre père. — Ah! mon dieu! le Comte va surement le forcer à se battre! Non, non, je vais me jeter entre eux, je ne souffrirai pas . . . . — Ma pauvre maîtresse! la peur vous égare; le faire battre, songez donc, un cha-

peau! — Il n'y avoit qu'un chapeau? . . . Elle embrassa Laura avec une joie difficile à peindre; l'avenir n'existoit pas à ses yeux, le présent seul l'occupoit; elle avoit cru d'Orméville en danger, ce danger paroissoit retardé, ne fût-ce que de quelques momens, c'étoit beaucoup pour elle!

Dès qu'elle fut seule, elle se répéta tout ce que Laura venoit de lui dire. D'abord elle n'avoit éprouvé que le plaisir de savoir son amant hors de péril, mais en se rappelant quel funeste gage il avoit laissé après lui, elle sentit tout le poids terrible du coup qui la menaçoit. Elle se vit soupçonnée, son imagination n'en resta pas là; l'ame simple et pure ne connoît que l'innocence ou l'excès du crime: elle se persuada bientôt qu'elle alloit être à jamais perdue dans l'opinion, et se plaça elle-même dans la classe de ces femmes dont le nom est un exemple et une injure. D'Orméville, d'Orméville, s'écria-t-elle avec douleur, que de maux tu vas me causer!

A force de réfléchir sur son malheur, elle en fut moins épouvantée et chercha même à se consoler en pensant que peut-être cet événement alloit rompre le mariage odieux qu'elle redoutoit. Elle s'abandonna à cette idée avec transport, et celle qui, quelques momens plutôt, avoit été désolée par la seule crainte du soupçon, en vint à espérer, à désirer même de passer pour coupable.

La lettre de d'Orméville étoit sous ses yeux, elle lui rappela l'état affreux dans lequel il étoit plongé et lui retraça le parti désespéré qu'il la menaçoit de prendre, si la nuit se passoit sans qu'elle se rendît à ses voeux; il falloit le tranquilliser, il falloit lui donner de l'espoir puisqu'elle espéroit elle-même. Elle reprit sa plume: sa main trembla, son ame éprouva le serrement de la pudeur.

Après avoir écrit son billet, l'avoir relu vingt fois par la crainte d'en trop dire, ou de n'en pas dire assez, elle songea à la difficulté de l'envoyer; elle

rêva long-temps, et ne savoit comment s'y prendre; tous les domestiques avoient reçu les ordres les plus sévères de n'avoir aucune communication ni avec d'Orméville, ni avec ses gens. La seule Laura étoit à la disposition de sa maîtresse, mais le moyen de la faire sortir à onze heures du soir!

A mesure que Célestine découvroit de nouveaux obstacles, elle sentoit augmenter son impatience; elle se grossissoit les dangers auxquels son silence alloit exposer d'Orméville, et, se peignant son désespoir beaucoup plus excessif, elle réfléchissoit à mille choses auxquelles elle n'avoit pas songé avant d'être décidée à lui écrire. Ce n'étoit plus pour son amant seul qu'elle désiroit que sa lettre lui fût remise, c'étoit pour elle-même.

Il lui vint subitement à l'idée que Rasoni étoit peut-être au salon, son premier mouvement fut d'y descendre; elle se retint en songeant qu'elle avoit pleuré et que tout le monde alloit s'en

apercevoir. Elle se regarda dans une glace, essuya ses yeux, rétablit ses cheveux qui étoient en désordre, et tout-d'un-coup elle s'écria: D'ailleurs à quoi bon me donner tant de peine pour écarter le soupçon, puisque demain on croira . . . Ces mots lui rappelèrent que le chapeau avoit sans doute déjà été remis au Comte; comment se décider à paroître devant lui?...

En ce moment elle se retraça toute la rigueur de son père, toute la violence de ses emportemens et la soumission avec laquelle il lui voyoit ordinairement exécuter ses moindres ordres. Pour la première fois de sa vie, elle se préparoit à lui désobéir et à le tromper de la manière la plus cruelle; sa fermeté s'évanouit, son coeur commença à lui faire des reproches; déjà elle tenoit le billet dans ses deux mains, déjà elle étoit prête à le déchirer; mais il falloit donc se résoudre à épouser l'homme odieux qu'on lui destinoit, il falloit donc renoncer à d'Orméville, il falloit donc

être son assassin, et, non contente de lui ôter la vie, l'accuser elle-même d'avoir essayé contre elle de criminelles entreprises. Son chapeau avoit été trouvé dans le jardin, si elle ne paroissoit pas avoir approuvé ses efforts, il n'étoit plus qu'un suborneur, qu'un scélérat. Pouvoit-elle donc s'arrêter à ce cruel tableau?

Forte même de sa timidité, elle entra dans le salon, Rasoni n'y étoit pas; elle en fut extrêmement affligée, mais le premier pas étoit fait, il lui en auroit alors coûté encore davantage de remonter à sa chambre sans avoir trouvé les moyens d'envoyer son billet à d'Orméville. Parmi tous ceux qui étoient présens elle chercha si aucun n'étoit digne de sa confiance et jeta les yeux sur le chevalier de Réval; elle espéroit que ce bon vieillard qui avoit toujours paru attaché à d'Orméville, qui lui témoignoit à elle-même beaucoup d'amitié, auroit compassion de son malheur et lui pardonneroit sa foiblesse; d'ailleurs elle étoit égarée par le trouble de son ame,

par l'étonnement que lui causoit sa propre hardiesse, elle étoit emportée par toute la force de l'amour réduit au désespoir. Lorsqu'elle fut résolue à confier le billet au Chevalier, elle l'auroit donné à son père lui-même s'il s'étoit trouvé devant elle.

Si tôt que le papier fut tombé de ses doigts, elle se sentit frissonner; à peine pouvoit-elle se soutenir, il sembloit que la nature lui retirât tout-d'un-coup le forces qu'elle ne lui avoit accordées que pour le temps où elle en auroit besoin; elle eut beaucoup de peine à monter l'escalier, et en rentrant dans sa chambre, elle se jeta sur un fauteuil épuisée, anéantie.

Le Comte n'avoit encore connoissance de rien lorsque Célestine vint au salon: son nègre étoit allé l'attendre dans son cabinet, c'est ce qui avoit fait croire à Laura qu'il étoit déjà instruit. Après avoir fini sa partie, il sortit, et ce fut alors que le nègre lui remit le chapeau.

Sans écouter ce que Baptiste vouloit lui dire, aussitôt qu'il eut entendu que le chapeau avoit été trouvé dans le jardin, il rentra précipitamment en le tenant élevé et le montrant à tout le monde: Voyez, s'écria-t-il, voyez comme la police se fait à Bruxelles. Les voleurs y pénètrent jusques dans les maisons, et voilà un chapeau qu'un de mes gens vient de trouver sous les fenêtres de ma fille. Il faut être bien impudent!... Dès demain les magistrats seront informés de cette aventure.

On s'étoit pressé autour de lui: occupé uniquement de ce qu'il disoit, il ne prenoit pas garde au maintien de ceux qui l'environnoient, et ne s'apercevant pas que les uns se mordoient les lèvres pour ne pas rire, que les autres se faisoient des signes d'intelligence maligne, il continuoit de parler et se disposoit à faire passer le chapeau de main en main. Déjà il le tendoit à la personne qui étoit à sa droite, lorsque quelqu'un lui frappa sur le bras et lui dit à

l'oreille : Malheureux père ! regardez donc dans le chapeau. Il obéit et resta pétrifié ; le nom de d'Orméville étoit écrit en grosses lettres sur la toile du fond.

Il sortit avec la même précipitation qu'il étoit entré, la Comtesse qui se doutoit de son dessein se hâta de le suivre. Elle monta par un escalier dérobé, et arriva dans le corridor qui conduisoit à l'appartement de Célestine, au moment où il y entroit lui-même par une autre porte. Elle se jeta à genoux devant lui, et barrant le passage avec ses bras étendus, Monsieur le Comte, s'écria-t-elle, réfléchissez à ce que vous allez faire ! Votre fille n'est peut-être pas coupable ; dans l'état d'emportement où je vous vois, vous ne serez pas capable de l'entendre, vous allez lui porter un coup affreux ; de grâce, différez jusqu'à ce que vous soyiez plus calme. Ce soir il sera encore temps de l'affliger ; au nom du ciel, accordez-moi la vie de votre enfant.

Le Comte n'étoit pas ému, mais il étoit étonné ; le spectacle de sa femme

à ses genoux, l'accent avec lequel elle lui parloit, le feu qui animoit tous ses mouvemens produisirent une impression sur son ame. La malheureuse! s'écria-t-il avec une colère concentrée, un couvent, un couvent sera son asile pour le reste de ses jours; dès demain je l'y conduirai, dès demain . . . et c'est demain qu'elle devoit épouser un ambassadeur. . . .

Son courroux redoubla à ce mot, il fit un mouvement pour s'avancer, la Comtesse l'entoura de ses bras: Tuez donc auparavant sa mère!. . . Sa voix expira sur ses lèvres, sa tête retomba; le Comte la vit pâlir, il sentit que ses mains qui l'avoient d'abord serré avec violence se relâchoient: il fut cependant attendri, et oublia tout pour s'occuper de sa femme; il la saisit dans ses bras, l'emporta dans son appartement et appela toute la maison pour la soigner. Il étoit le plus près d'elle, donnoit dix ordres à-la-fois, vouloit envoyer chercher tous les médecins et tous les chirurgiens de la ville, en

un mot il mettoit dans cette circonstance l'appareil qu'il ne pouvoit s'empêcher de mettre par-tout. Célestine absorbée par ses douleurs, n'entendit heureusement rien de tout ce bruit.

On vint l'appeler pour souper, elle hésita; son absence n'eût servi qu'à retarder la scène, et elle avoit, pour ainsi dire, besoin que l'éclat se fît; elle rassembla tout son courage, relut encore une fois la lettre de d'Orméville et marcha vers la porte; qu'elle eut de peine à l'ouvrir!... Lorsqu'elle l'eut une fois franchie, qu'elle se fut dit: je descends, elle crut se sentir plus forte, et alla d'un pas ferme jusqu'au bas de l'escalier.

Là son trouble augmenta, ses transes redoublèrent; vingt fois elle se retourna pour remonter dans sa chambre, elle croyoit voir d'Orméville qui lui tendoit les bras pour la retenir, elle croyoit l'entendre qui lui disoit: Achève ton ouvrage! Il ne restoit plus qu'un pas, elle le commença à mille reprises différentes,

sans jamais oser l'achever; elle portoit sa main à la clef, sa main reculoit malgré elle. Honteuse de ne pouvoir vaincre son indécision, elle voulut se contraindre elle-même à ouvrir la porte; elle fit du bruit, on l'entendit, il n'y avoit plus moyen de balancer encore, on alloit venir, elle entra dans le salon comme elle se seroit jetée dans un abyme.

Vous êtes bien long-temps à venir lui dit le Comte d'un ton sec; mais cette lenteur est sans doute réservée à vos parens, et vous ne vous faites pas attendre par tout le monde.

Pour sauver à Célestine l'embarras d'une réponse, et de plus l'embarras de paroître avoir entendu le Comte, madame de Lussière parla à sa fille en même temps que lui, et lui fit la question la plus simple et la plus étrangère. Contre son ordinaire, elle s'empara de la conversation malgré la foiblesse qu'elle éprouvoit encore; mais elle vouloit empêcher son mari de commencer une explication devant les do-

mestiques; elle trembloit chaque fois qu'il ouvroit la bouche et l'interrompoit par une phrase indifférente. Souvent il ne lui répondoit pas et continuoit d'un air impatient le discours qu'il avoit commencé. Sans nommer Célestine, il trouvoit toujours moyen de ramener l'entretien sur sa position, et alors il déclamoit avec emphase contre les femmes et sur-tout contre les jeunes personnes qui cherchoient à tromper leurs parens.

Si j'avois une fille qui commît une foiblesse, disoit-il, rien au monde, non rien au monde, ajoutoit-il en appuyant et en regardant la Comtesse, ne pourroit m'empêcher de la tuer de ma propre main; ou si je la laissois vivre, je l'enterrerois au fond d'un couvent pour le reste de ses jours. — Ah! Monsieur, répondoit la Comtesse que la présence des valets qui entroient et sortoient à chaque moment gênoit beaucoup, si vous étiez assez malheureux pour que votre supposition se trouvât vraie, vous sentiriez, j'en suis certaine, qu'il est bien plus aisé de

pleurer

pleurer l'étourderie de ses enfans que de la punir. L'amour que vous avez pour Célestine me fait juger de celui que vous auriez pour la fille dont vous parlez, et vous éprouveriez alors que quand on est père . . . . — Quand on est père, Madame, c'est pour élever ses enfans, les placer, les marier, et sévir contre eux s'ils se conduisent mal. L'autorité que le ciel nous a donnée n'est pas sans raison; et si j'avois la fille dont il étoit question tout-à-l'heure, l'éclat que je mettrois dans le châtiment que je lui ferois subir, deviendroit un bien pour la société, en effrayant celles qui seroient tentées de suivre son exemple. — Ah! Monsieur, vous parlez ainsi parce que vous êtes certain de ne jamais vous trouver dans la position que vous peignez; car, j'en suis bien sûre, il seroit alors assez douloureux d'être obligé de punir, et vous ensveliriez dans le secret le plus profond . . . . — Oui, voilà le système des ames foibles! C'est la discrétion, la modération qui nous perdent;

les hommes ne souffrent point quand ils souffrent en secret, et, au lieu de me conduire avec la sotte bonhomie que vous me supposez, je serois le premier à publier, et l'égarement de ma fille, et la punition que je lui aurois infligée. Il faut qu'il se trouve de temps en temps des hommes courageux qui sacrifient leurs intérêts, ceux des personnes qui les touchent, à l'instruction de l'humanité. Oui, Madame, je dénoncerois moi-même ma fille à la génération présente, à la postérité: j'aurois la consolation d'entendre tout le monde applaudir à mon dévouement, et louer l'héroïsme avec lequel je me serois immolé pour le bien de mes semblables. Et pour continuer ma supposition, si ma fille, par sa conduite inconséquente, rompoit un mariage avantageux que je lui aurois préparé, si elle forçoit un homme distingué, un ambassadeur par exemple, à refuser sa main que je lui aurois accordée, vous voudriez que je gardasse le silence, que je ne demandasse pas justice à l'univers

de la désobéissance d'un enfant qui auroit contrarié mes vues?... A quoi serviroit il donc d'être père?

Célestine n'entendoit plus rien; elle n'étoit plus elle-même, ce n'étoit plus le Comte qui parloit: elle n'étoit plus qu'une statue, ce n'étoit plus qu'un bourdonnement confus qui retentissoit à ses oreilles. Elle regardoit fixement son père, sa mère, sans les voir; c'étoit un mouvement convulsif qui agitoit ses yeux; elle mangeoit avec excès sans savoir ce qu'elle faisoit. Sa mère la considéroit avec étonnement, lui parloit avec toute l'expression de la tendresse et de l'inquiétude: elle ne lui répondoit pas.

La bonne Comtesse commença à avoir peur que sa fille ne fût coupable, et de ce moment, elle cessa d'alimenter la dissertation de son mari; en c ariant ses idées, elle craignoit de les étendre, de lui en faire naître de nouvelles, et de lui donner l'envie de les suivre. Elle se taisoit, n'osoit plus s'occuper de Célestine, et retenoit le mot

prêt à s'échapper de ses lèvres; il lui sembloit que ce mot alloit lui enlever la certitude de l'innocence de sa fille. Le Comte, qui n'étoit plus contredit, parloit avec prolixité, sans faire attention que personne ne l'écoutoit.

Le dessert arriva, les domestiques se retirèrent; à peine furent-ils sortis, que le Comte entra dans un cabinet et revint auprès de Célestine devant laquelle il posa froidement le funeste chapeau. Cette surprise imprévue la rappela à elle, elle poussa un cri perçant et tomba évanouie. Lorsqu'elle reprit connoissance, elle se trouva dans les bras de sa mère, le Comte étoit debout à quelques pas de là; elle s'élança à ses genoux, tendit les mains pour les embrasser, il se recula; elle resta les bras élevés vers lui, sans pouvoir proférer une parole. Je vous comprends, lui dit-il avec une colère froide; solliciter un pardon, c'est avouer son crime, et je vois que je n'ai plus qu'à vous punir. Vous avez entendu ce que j'ai dit; je vous ai annoncé quelle

conduite je tiendrois à l'égard d'une fille dont j'aurois à me plaindre: vous êtes cette fille, et vous venez de signer l'arrêt que j'avois prononcé d'avance. Vous pouvez vous préparer à entrer demain dans un couvent, et vous aurez pour consolation de savoir que votre histoire servira d'exemple à celles qui, comme vous, sacrifieroient leur père à leur amant.

Célestine se laissa tomber à terre, son visage étoit collé sur le plancher inondé de ses larmes. Ces pleurs ne vous serviront de rien, reprit le Comte; quel est le motif qui vous les arrache, est-ce le repentir, l'espoir de me fléchir, ou m'annonceroient-ils . . . . Parlez, Mademoiselle! parlez . . . . seriez-vous assez malheureuse? . . . répondez . . . répondez donc, ajouta-t-il du ton le plus violent.

Eperdue, désespérée, Célestine releva la tête et tendit de nouveau les bras vers son père sans lui rien dire. Le combat le plus déchirant torturoit son coeur; il ne falloit qu'un mot pour

désabuser le Comte, mais ce mot sacrifioit son amant, ce mot la livroit à l'homme odieux qu'elle abhorroit, elle ne pouvoit se résoudre à le prononcer; elle n'osoit regarder la Comtesse, elle sentoit qu'un simple coup d'oeil de sa mère lui arracheroit la vérité.

Le Comte impatient se rapprocha, il la saisit par un bras, et la secouant vivement: Parlerez-vous enfin? lui dit-il avec fureur. Peut-être la vérité alloit s'échapper de sa bouche, peut-être d'Orméville alloit être immolé: le Comte ne lui en donna pas le temps; il interpréta son silence. Fille indigne, s'écria-t-il en balbutiant de rage, il ne vous reste plus qu'à mourir! Il l'entraînoit par les cheveux vers une table sur laquelle son épée étoit posée, elle ne poussoit pas un cri, pas un gémissement, elle ne faisoit aucune résistance, elle attendoit la mort et n'en étoit plus effrayée.

La Comtesse s'élança au devant de son mari, elle parvint avec peine à l'é-

loigner, se mit à genoux auprès de Célestine et s'efforçoit de calmer le courroux d'un père irrité. Il se promenoit à grands pas, il accabloit sa fille de reproches, d'invectives, et c'étoit, en quelque sorte, un soulagement pour elle. Elle se regardoit elle-même si coupable, qu'elle désiroit, pour ainsi dire, d'être punie de sa faute, et en même temps elle se sentoit encore moins portée à la désavouer.

Il n'y a plus moyen de s'y refuser, je le sens bien, dit brusquement le Comte après un long silence; oui, vous serez la femme de votre suborneur, mais vous ne serez plus ma fille. Je me vengerai de vous, en publiant les motifs qui m'ont engagé malgré moi à vous donner à un homme que personne ne veut plus voir. Votre contrat de mariage même sera un monument qui attestera à vos enfans que c'est contre mon gré qu'ils durent le jour à d'Orméville, et ma malédiction sera votre unique héritage. Il passa auprès de sa fille en disant ces mots, jeta sur

elle un regard de dédain, prit un flambeau d'un air de dignité et sortit.

Célestine croyoit avoir passé par les plus rudes épreuves: elles ne croyoit pas qu'il fût possible de souffrir de plus cruels tourmens que ceux qu'elle venoit d'éprouver: le moment qui suivit ceux-ci la détrompa d'une manière bien pénible; la bonté de sa mère vint lui livrer un combat mille fois plus rude à soutenir que tous les emportemens du Comte. Il ne faut que du courage et de la résignation pour se soumettre à des traitemens injurieux; c'est presque de l'insensibilité dont on a besoin pour résister à la tendresse de la meilleure des mères.

Qu'as-tu fait? disoit la Comtesse à Célestine avec un accent qui pénétroit jusqu'au fond de son ame; ma fille! ma chère fille! as-tu donc pu oublier tes devoirs? as-tu donc pu oublier les leçons de ta mère? ..., Elle la pressoit sur son sein, se penchoit sur son visage: Malheureux enfant, continuoit-elle, que tu vas me coûter de larmes!... Et les joues

de Célestine en étoient arrosées. Chacune de ces larmes étoient un charbon enflammé qui embrasoit son sang, qui faisoit une nouvelle plaie à son coeur. Vingt fois elle fit le mouvement de s'élancer au cou de la Comtesse pour lui tout avouer; mais elle savoit trop bien que, dans l'ivresse de sa joie, elle ne pourroit se retenir, et qu'en découvrant au Comte l'erreur qu'il avoit fait naître lui-même, elle détruiroit en un instant ce qui lui avoit déjà coûté si cher à soutenir.

Il falloit parler ou s'éloigner; il ne lui étoit plus possible de tromper davantage sa mère : elle fit un effort pour s'arracher de ses bras. Recevoir ses caresses lui sembloit une trahison, chaque parole de consolation la tourmentoit comme un reproche; elle eût mieux aimé que la Comtesse l'abandonnât, la méprisât, pour ainsi dire, que de l'accabler des marques d'un amour qui ne faisoit qu'aggraver encore les fautes dont elle se sentoit coupable.

Un moment de plus auroit achevé d'épuiser ses forces, elle se leva pour sortir: la Comtesse lui tendit les bras et l'invita par un coup-d'oeil à venir y puiser du courage. Hélas! c'eût été la mort que Célestine y auroit trouvée! Pour la première fois de sa vie, elle parut ingrate, et, n'ayant pas l'air de s'apercevoir des prévenances de sa mère, elle marcha vers la porte, sans lui dire un mot, sans la regarder. La Comtesse navrée d'une indifférence qui lui fut plus sensible que tout le reste, laissa tomber ses bras en poussant un profond soupir; puis les élevant vers le ciel, elle s'écria avec un accent plaintif: Grand dieu! tu le vois; je ne suis plus sa mère! l'insensée! elle veut achever de me faire mourir!... Célestine emportée par un transport plus puissant que toutes ses résolutions, se retourna à demi pour courir se jeter à ses pieds, la réflexion impérieuse et barbare vint la retenir au moment qu'elle s'élançoit. Elle poussa un gémissement sourd et étouffé, porta vivement sa main

à son front, comme pour se couvrir les yeux, et, alongeant le pas, elle se hâta de sortir du salon.

Elle se traîna le long de l'escalier, traversa l'appartement de sa mère, et voyant une de ses robes suspendue à la tapisserie, elle s'en approcha avec empressement; elle la couvroit de baisers, de pleurs, elle lui parloit, lui demandoit pardon des souffrances qu'elle causoit à la Comtesse, et sentoit son coeur soulagé par ces épanchemens. En se retirant, elle regarda derrière elle et aperçut la Comtesse à genoux qui sembloit remercier le ciel de ce que sa fille lui étoit rendue; ses yeux étoient encore mouillés de larmes, mais celles-ci étoient autant d'attendrissement que de douleur. Célestine jeta un cri, et tout-à-la-fois honteuse, satisfaite et affligée d'avoir été surprise, elle entra dans sa chambre en adressant à sa mère un regard et un mouvement de tête, où son coeur, ne craignant plus de laisser échapper son secret, exprima tous les

sentimens dont il étoit agité. Elle se laissa tomber sur son lit à demi habillée. Quelle nuit, quelle nuit terrible s'écoula pour elle! mais quelle nuit plus affreuse encore s'écoula pour la Comtesse!

Le jour commençoit à peine à poindre lorsqu'elle entra dans l'appartement de sa fille; Célestine redoutoit tellement sa tendresse, elle se redoutoit tellement elle-même, qu'elle fit semblant d'être endormie. Non, tu ne dors pas, lui dit doucement sa mère; non, j'en suis sûre, ma fille ne peut dormir. Mon enfant, ajouta-t-elle en s'asseyant sur le bord du lit et en prenant une des mains de Célestine, tu te caches de moi! tu veux m'éloigner! faudra-t-il que je passe la journée comme j'ai passé la nuit? Célestine! il pèse encore sur mon coeur le baiser que tu as refusé hier au soir! Elle ne répondit qu'en serrant la Comtesse dans ses bras; jamais le silence ne lui fut si pénible. —

En se retirant chez lui, le Comte avoit écrit à d'Orméville le billet qui lui fut

rendu quelque temps après celui de Célestine. Son plan étoit déjà formé; il comptoit marier sa fille dès le lendemain, la forcer sur-le-champ à habiter une autre maison que la sienne, en un mot afficher dans toutes les occasions possibles la rupture la plus éclatante avec elle. Il se préparoit à faire parade d'héroïsme, de rigidité, et s'attendant déjà à voir accourir de toutes parts des personnes empressées à le supplier en faveur de ses enfans, il jouissoit d'avance du plaisir qu'il éprouveroit à être inflexible. Ce n'étoit pas qu'il ne fût vivement affecté de la foiblesse de sa fille, qu'il n'eût fait de grands sacrifices pour la réparer, s'il eût été possible: mais l'événement étoit arrivé, il n'y avoit plus de moyens de le prévenir, son caractère reprenoit le dessus. Sans doute il auroit éprouvé une jouissance bien plus satisfaisante, s'il eût été dans le cas de faire, si j'ose le dire, un étalage du bonheur de Célestine; mais puisqu'il n'éprouvoit que des sensations fâcheuses

et qu'il ne pouvoit se dispenser de mettre de l'appareil dans tout ce qui avoit rapport à lui, il étoit invinciblement entraîné à donner de l'éclat à cette funeste aventure.

Malgré ses ridicules, monsieur de Lussière étoit on ne peut pas plus sévère sur tout ce qui avoit rapport à l'honneur, et, dans ce moment, aucune considération n'auroit pu l'empêcher de terminer un mariage qu'il croyoit indispensable. Il ne songeoit plus, pour ainsi dire, à ses premiers projets et il avoit maintenant autant à cœur de marier sa fille avec d'Orméville, qu'il avoit d'abord désiré la voir femme d'un ambassadeur. Même en calculant la différence de ces deux mariages, même en regrettant avec amertume l'alliance à laquelle il falloit renoncer, il ne balançoit pas à suivre ce que son devoir lui prescrivoit. D'ailleurs, par une suite naturelle de son caractère, le regret ne duroit chez lui qu'autant qu'il n'avoit aucun autre objet qui vînt remplacer celui qu'il étoit obligé

d'abandonner. Il lui falloit un projet éclatant qui l'occupât tout entier, une suite d'événemens qui lui offrît les moyens de tenir une conduite calculée d'avance : quels qu'ils fussent, peu lui importoit, pourvu qu'il se vît à même de jouer un rôle. Il embrassoit donc avec ardeur le nouveau plan qui se présentoit à son imagination, et il avoit totalement oublié le marquis de Rasoni et son cousin.

Au moment où il s'impatientoit de ce que d'Orméville ne paroissoit pas pour conclure un mariage qu'il auroit déjà voulu voir terminer, au moment où il étoit presque tenté de l'accuser de lâcheté et de courir chez lui, on lui annonça qu'il venoit d'être mis en prison. En prison, s'écria-t-il avec fureur, il faudra bien qu'il en sorte, puisqu'il doit épouser ma fille. Je vais sur-le-champ trouver ses juges, et, dût-il m'en coûter les plus grands sacrifices, il sortira, oui il sortira. J'ai quelques amis et nous verrons s'ils me seront inutiles. Une

fille du peuple a été enlevée : eh! bien, tant pis pour elle, pourquoi s'est-elle livrée à un homme qu'elle n'étoit pas faite pour épouser? Il en faut comme cela pour servir d'exemple ; mais la mienne a été déshonorée et c'est ce qu'on ne peut souffrir sans une injustice criante. La bonne femme qui poursuit d'Orméville ne sait pas encore à quelle famille elle a affaire, je vais le lui apprendre. Le Comte se hâta de sortir, dans le dessein d'employer son crédit à faire élargir d'Orméville.

L'infortuné jeune homme n'avoit pas encore quitté la place où il s'étoit couché en entrant dans sa prison. Occupé de mille objets différens, il ne pouvoit penser à aucun. La lettre de Célestine, celle du Comte étoient toujours des mystères pour lui : le malheur qu'il éprouvoit ne servoit guère à les éclaircir, et un billet qu'il reçut de Rasoni vint le plonger encore dans de nouvelles incertitudes. Le Marquis lui mandoit toute la part qu'il prenoit aux tristes événemens dont il

étoit la victime, lui témoignoit tous les regrets qu'il avoit de ne pouvoir lui parler et s'employer pour faire reconnoître son innocence; il lui annonçoit qu'un motif on ne peut pas plus important l'obligeoit à quitter Bruxelles pour deux ou trois jours; il terminoit par lui dire, qu'il ne doutoit pas que sa justification ne fût prompte, et qu'il espéroit qu'après quelques momens de traverses, il retrouveroit le bonheur que ces événemens fâcheux avoient retardé.

D'Orméville fut désolé de ne pas pouvoir s'entretenir avec son ami, dans un instant où les consolations lui auroient été si nécessaires. Cette absence lui enlevoit encore un moyen de dissiper les ténèbres épaisses qui l'entouroient de plus en plus.

On vint bientôt le chercher pour lui faire subir un interrogatoire; il parut devant ses juges avec noblesse, répondit avec tranquillité, et montra pour sa défense les lettres qu'il avoit reçues de l'inconnu. Comme elles étoient sans signa-

ture, sans aucun caractère d'authenticité, elles ne pouvoient servir de preuves; d'un autre côté comme il n'y avoit contre lui que des accusations vagues, uniquement fondées sur le rapprochement des époques, l'affaire restoit incertaine. La vieille gouvernante qui auroit pu fournir des éclaircissemens avoit totalement disparu, et l'on persistoit à croire que c'étoit d'Orméville qui l'avoit fait éloigner. Il demanda la permission d'envoyer quelqu'un à Maestricht pour constater le séjour qu'il y avoit fait; on y consentit, et les procédures continuèrent.

On fit de nouvelles perquisitions, l'hôte de l'auberge où avoit logé d'Orméville vint apporter une petite valise pleine de vêtemens de femme, et certifia l'avoir trouvée dans sa chambre; on examina ce que la valise contenoit, il fut prouvé que c'étoit des effets appartenans à la vieille. Le domestique de d'Orméville fut arrêté, il protesta qu'il n'avoit aucune connoissance de tout ce dont on accusoit son maître, mais on crut remarquer

en lui de l'embarras, causé sans doute par la surprise et la frayeur qu'il éprouvoit en se voyant entre les mains de la Justice. Quoiqu'il persistât à nier malgré toutes les menaces qu'on lui faisoit, son trouble n'ajouta pas moins aux probabilités qui se grossissoient contre d'Orméville.

Comme on l'interrogeoit le lendemain, un jeune homme s'avança jusqu'aux pieds des juges. Messieurs, leur dit-il, je viens vous sauver une injustice; je suis déjà honteux de tout ce que Monsieur à souffert, pour un événement dont il n'avoit même pas la moindre connoissance. Si c'est un crime que d'avoir usé d'artifice pour unir mon sort à une femme que j'adorois, dont j'étois aimé, et de l'avoir soustraite à la tyrannie de sa famille, c'est moi qui suis coupable: c'est moi qui ai enlevé Julie. Le malheur de Monsieur a voulu qu'il soit parti dans la même nuit que nous, voilà tout ce qui a pu causer l'erreur dont il a été la victime.. Cependant, je dois le

dire, puisque je viens ici pour rendre hommage à la vérité, je crains que ces deux départs n'ayent été calculés, et voici ce qui me donne cette idée.

J'aimois Julie, j'en étois aimé, et sa mère n'étoit pas trop éloignée d'approuver notre mariage, mais sa famille s'y opposoit de tout son pouvoir en motivant ses refus sur mon peu de fortune. Quelques parens acharnés à contrarier nos voeux suffisoient pour entraîner dans leur parti une femme foible qui auroit eu peut-être quelque compassion de nous. Julie étoit aussi affligée que moi de cette rigueur, et l'idée de fuir ensemble nous avoit souvent occupés; mais il falloit de l'argent, et nous en manquions tous deux.

Un jour que j'étois au parc, absorbé par mes réflexions, quelqu'un vint s'asseoir près de moi et me dit d'un air d'intérêt: Jeune homme, je sais ce qui vous tourmente, je connois vos chagrins et je viens vous offrir des secours. Ces paroles me transportèrent de joie; l'in-

connu tira une bourse : Voilà me dit-il plus d'argent qu'il n'en faut pour enlever votre maîtresse; vous trouverez une voiture et des chevaux tout prêts, mais j'exige en reconnoissance que vous m'avertissiez deux jours d'avance du moment de votre départ. Je promis tout ce qu'il voulut, il donnoit tant, et demandoit si peu! j'étois tellement ivre de plaisir, que je ne réfléchis pas aux motifs qui pouvoient engager un étranger à s'intéresser si vivement à moi ; je ne songeois qu'au bonheur dont sa bienfaisance me combloit, et je le regardois comme un être céleste qui prenoit pitié de nos maux. Depuis long-temps Julie étoit décidée à me suivre, nos préparatifs furent bientôt achevés, et elle s'échappa de la maison paternelle avec d'autant plus de facilité, que nous fumes secondés dans notre dessein par sa vieille gouvernante. Ici tous ceux qui étoient présens se regardèrent, un murmure d'indignation et d'étonnement interrompit le jeune homme.

C'est cette dernière circonstance, poursuivit-il, qui m'a fait voir que l'inconnu avoit un autre but que celui de m'obliger, lorsque j'ai appris que c'est cette même gouvernante qui a été la dénonciatrice de Monsieur. Mais, pour prouver que je ne dis rien que de véritable, voici l'acte de célébration de notre mariage, voici une déclaration de la propre main de Julie, qui viendra à l'appui de tout ce que j'avance. Craignant la colère de ses parens, elle n'a pas voulu s'y exposer; quant à moi, je me serois fait un reproche éternel de ne pas venir délivrer l'innocent. Pardon, Monsieur, ajouta-t-il en s'avançant vers d'Orméville, j'ai servi sans le vouloir des projets qui paroissent avoir été dirigés contre vous; mais l'instant où le bruit des suites de ma faute involontaire est parvenu jusqu'à moi, a été celui où je suis parti pour venir la réparer. D'Orméville ne lui répondit qu'en l'embrassant.

On demanda au jeune homme s'il n'avoit aucune connoissance de celui qui

avoit favorisé son entreprise. Il répondit, qu'il ne l'avoit jamais vu que cette seule fois, et qu'il ignoroit même son nom.

D'Orméville fut pleinement justifié et mis en liberté, après avoir resté vingt-quatre heures en prison. On le félicita du succès de cette affaire qui avoit d'abord paru prendre une tournure fâcheuse. Il resta bien convaincu qu'elle lui avoit été suscitée par l'ennemi sans cesse acharné à le poursuivre; les manoeuvres qu'on avoit découvertes, sans en reconnoître la source, venoient à l'appui de ses idées.

Le mari de Julie alla chez sa belle-mère pour tâcher d'obtenir son pardon; celle-ci, bonne et disposée à tout oublier, ne consentit cependant à pardonner que lorsqu'elle reverroit sa fille. Le jeune homme auquel Julie avoit fait promettre de ne pas indiquer son asile, ne voulut rien dire sans son aveu, et partit sur-le-champ pour aller la chercher. On le trouva le lendemain assassiné aux portes de Bruxelles, de manière qu'il fut im-

possible à la mère de Julie de découvrir les traces de sa fille, qui de son côté resta en proie à la plus affreuse incertitude et au désespoir le plus déchirant.

Lorsque le Comte fut instruit de la manière dont l'affaire de d'Orméville s'étoit terminée, il sentit moins de répugnance à accorder Célestine à un homme qui n'étoit plus coupable aux yeux du public: mais en même temps il se souvenoit encore des torts particuliers qu'il avoit à son égard. Il ne voyoit en d'Orméville que le séducteur de sa fille, et c'étoit avec une sorte de fureur qu'il consentoit au mariage dont une loi impérieuse lui ordonnoit de hâter l'époque.

Déjà il avoit obtenu les dispenses et les permissions nécessaires; il étoit empressé d'en faire usage, et vouloit que la cérémonie se terminât dans la matinée même. Si tôt qu'il eut appris que d'Orméville étoit libre, il lui écrivit de se rendre chez lui, manda en même temps

temps son notaire, et fit tout préparer pour qu'immédiatement après la signature du contrat, on allât à l'église.

La Comtesse voyoit avec joie ces préparatifs, elle étoit dans l'appartement de sa fille qui ne cessoit de répandre des larmes que cette tendre mère croyoit arrachées par le souvenir de sa foiblesse. Trop sensible pour l'affliger encore quand elle la voyoit repentante et désolée, elle la soutenoit, elle la consoloit. Cesse de pleurer, lui disoit-elle avec douceur; sans doute tu fus bien coupable, mais tu vas cesser de l'être; ton père te pardonnera un jour, il ne pourra voir ton repentir d'un oeil indifférent; ne pleure pas ma Célestine: tu déchires le coeur de ta mère! — Ah! maman, lui répondoit-elle avec toute l'expression du sentiment, vous ne savez pas . . . . mais vous le saurez, vous le saurez bientôt, et alors j'aurai du plaisir à me sentir presser dans vos bras. Maintenant vos caresses me font mal; de grâce laissez-moi seule, votre présence me fait trop souffrir.

Plus Célestine voyoit le moment fatal approcher, plus elle étoit agitée de combats intérieurs ; elle se craignoit elle-même, elle trembloit d'être emportée par le mouvement de son coeur et d'apprendre à sa mère ce qu'il n'étoit pas encore temps de lui avouer. La Comtesse qui aimoit davantage sa fille à mesure qu'elle la voyoit plus malheureuse, croyoit rétablir le calme dans son ame en lui prodiguant les marques d'une tendresse qui ne faisoit qu'ajouter à ses tourmens.

Le Comte se promenoit à grands pas dans le salon en attendant d'Orméville ; dès qu'il le vit arriver, il fit appeler sa femme et sa fille. Un tremblement subit s'empara de Célestine, ses jambes n'avoient pas la force de la soutenir : elle resta quelques minutes sans pouvoir se lever : Allons, s'écria-t-elle enfin, voici le dernier effort. Oui, maman, je vais encore être criminelle un instant, et le reste de ma vie sera consacré au repentir. Elle s'appuya sur la main de

la Comtesse et descendit avec elle, ou plutôt elle se laissa entraîner. Arrivée au bas de l'escalier, elle s'assit sur la dernière marche: son sein palpitoit avec plus de violence, elle regardoit sa mère et brûloit de tout lui avouer. Il est encore temps, se disoit-elle avec la plus grande agitation; il est encore temps... Hélas! il est trop tard . . . mais non, il est trop tôt . . . ajoutoit-elle. Elle versoit des larmes, elle baisoit les mains de la Comtesse, qui, fortement attendrie par les souffrances terribles qu'elle voyoit éprouver à sa fille, pleuroit elle-même avec abondance. Debout auprès de Célestine, elle reposoit douloureusement ses regards sur elle, son ame étoit déchirée par les discours sans suite qu'elle lui entendoit prononcer et qu'elle croyoit dictés par le délire de l'affliction. De temps en temps elle lui tendoit la main pour l'engager à se relever, elle se taisoit et l'attendoit avec une sorte de pitié.

Enfin elles entendirent du mouvement et crurent que c'étoit le Comte qui en-

voyoit de nouveau les chercher; Célestine se leva presque avec énergie: C'en est fait, dit-elle, je vous suis.

En entrant dans le salon, Célestine tomba sur une chaise, elle étoit pâle et tremblante. D'Orméville étonné de la réception que lui avoit fait le Comte, ne devinoit pas ce qui avoit donné lieu aux reproches dont il se voyoit accabler. Depuis l'instant où il étoit entré, monsieur de Lussière n'avoit pas cessé de se plaindre avec amertume de son ingratitude et de sa perfidie. Indigné d'une accusation si cruelle pour son coeur, il se défendoit avec plus de chaleur et d'éloquence qu'il ne l'avoit fait devant ses juges. Ce n'étoit que sa propre réputation qu'on attaquoit alors, et maintenant c'étoit à celle de Célestine qu'on faisoit injure!

Si tôt qu'elle parut, il s'avança vers elle avec précipitation: Mademoiselle, lui dit-il, monsieur le Comte m'accuse de la plus infame bassesse: et ne se bornant pas à me croire capable de

l'abus de confiance le plus criminel, il va jusqu'à penser que sa fille a été la complice de mon égarement. Célestine le regardoit et frissonnoit à mesure qu'elle voyoit approcher le moment de répondre; elle prononça ces mots d'un ton entrecoupé et si bas qu'il les entendit à peine: D'Orméville, il n'est plus temps de feindre; j'ai tout avoué. — Eh! bien, Monsieur, reprit le Comte, continuez donc à faire parade de votre vertu, de votre délicatesse; soutenez donc encore votre innocence! Vous aviez peur sans doute que je ne fusse trop disposé à vous pardonner. Ne craignez rien, si c'est mon mépris que vous désirez, votre attente sera remplie.

Les regards de d'Orméville ne pouvoient quitter Célestine: croyant avoir mal entendu, il voulut encore ajouter quelques mots, elle lui adressa un coup-d'oeil qui l'arrêta; il comprit alors toute l'étendue du sacrifice. Transporté par un dévouement qu'il désespéroit de pouvoir reconnoître, oubliant que peut-être il alloit détruire l'ouvrage de l'amour le

plus excessif, il se jeta à genoux, les bras tendus vers le ciel, et s'écria avec transport: Grand dieu! je n'en serai jamais digne... Cé estine qui sentit tout le danger de cette exclamation, fit un mouvement de frayeur et regarda vivement son père: heureusement il s'étoit avancé au devant du notaire qui arrivoit en ce moment.

Dès que le contrat fut signé, monsieur de Lussière sortit en disant qu'on se préparât à aller sur-le-champ à l'église. La Comtesse se vit à peine seule avec ses enfans, qu'elle se leva précipitamment et courut vers sa fille: Ma Célestine, lui dit-elle avec toute l'effusion de la joie et de la tendresse, mon enfant, pardonne-moi; moi ta mère, moi qui t'ai élevée, qui ai connu jusqu'à la plus légère de tes pensées, j'ai pu te croire coupable!

Célestine l'avoit embrassée avant qu'elle eût achevé ces paroles; elle rougissoit, elle étoit alors moins affectée de la crainte d'avoir été découverte que du

regret de voir sa mère instruite par le hasard. Maman, répondit-elle avec embarras, hélas! vous ne savez pas tout . . . — Crois-tu donc que je ne l'aye pas compris, ajouta la Comtesse, en présentant sa main à d'Orméville qui la baisa avec transport. Ma fille! mes enfans! vous vous êtes défiés de moi, de votre mère! . . . mais ce n'est pas actuellement, c'est lorsque le Comte vous aura pardonné, que je vous ferai des reproches. Ils se jetèrent dans ses bras, elle les y pressoit ensemble lorsqu'on vint avertir que la voiture les attendoit.

Le Comte étoit déjà à l'église avec les personnes qui devoient servir de témoins. L'abattement de Célestine disparut dès qu'elle vit son sort indissolublement uni à celui de d'Orméville. Elle prononça avec la plus grande fermeté le mot sacré qui la rendoit inséparable de son amant. D'Orméville au contraire rougissoit, il étoit troublé et ne pouvoit croire à son bonheur. Il

pressoit doucement la main de Célestine; ses doigts trembloient quand il lui mit l'anneau. Les assistans étoient émus, le Comte seul, qui croyoit de sa sévérité et de sa philosophie de se montrer insensible, considéroit ce spectacle avec la plus grande froideur. La Comtesse voyoit à peine ses enfans à travers les pleurs qui se succédoient sur le bord de ses paupières.

Lorsqu'on fut de retour, on trouva Rasoni qui attendoit dans le salon. Il sauta au cou de d'Orméville avec toutes les démonstrations de la plus grande joie: Enfin, mon ami, lui dit-il avec transport, je vous vois donc aussi heureux que vous méritez de l'être, aussi heureux que je le désirois. J'ai deux ou trois complimens à vous faire, non pas que dans la malheureuse aventure où vous vous êtes trouvé engagé, j'aye un instant douté de votre innocence; ces Dames vous diront combien je les ai sans cesse rassurées. Je connoissois le coeur de mon ami, et l'amitié, continua-t-il

en souriant et en regardant Célestine, s'efforçoit de consoler l'amour. D'Orméville répondoit avec toute la franchise de son ame à ces témoignages d'intérêt; le Marquis sembloit vivement ému, il félicitoit la Comtesse et Célestine avec toute l'effusion de l'attachement le plus sincère.

Le Comte entra en ce moment, il parut un peu surpris de rencontrer le Marquis, et fut déconcerté. Rasoni s'avança vers lui avec la plus grande aisance, lui prit la main, la serra avec affection et lui dit à demi-voix: Je ne saurois vous peindre combien je suis enchanté de vous voir enfin devenu raisonnable. Le Comte le prit à l'écart: la Comtesse et les jeunes époux se retirèrent.

Votre cousin, dit monsieur de Lussière avec embarras, croira . . . — Mon cousin est déjà parti pour l'Italie, il ne voyoit dans ce mariage, et je n'y voyois moi-même, que l'avantage de vous appartenir. Il n'avoit pas, comme d'Orméville, le bonheur d'être aimé de mademoiselle de

Lussière : il ne s'étoit présenté que parce que vous paroissiez avoir rompu avec mon ami ; et dès que nous avons su combien les choses avoient changé de face, tout en regrettant de ne pouvoir plus unir notre famille à la vôtre, nous avons été charmés d'apprendre qu'un heureux mariage alloit terminer tous les chagrins qui séparèrent trop long-temps deux jeunes gens si bien faits l'un pour l'autre.

Le Comte vouloit le désabuser, il vouloit lui dire quel motif l'avoit engagé à un changement aussi subit, Rasoni ne lui en donna pas le temps, il sortit en lui renouvelant ses témoignages de joie sur l'heureuse issue des événemens qui venoient de remettre l'ordre et la paix dans sa famille.

Monsieur de Lussière fut étonné et même un peu piqué de la facilité avec laquelle Rasoni et son cousin avoient l'air de se consoler d'un contre-temps qui les privoit de son alliance. Il s'étoit attendu à des regrets, à des plaintes, il étoit fâché de ne re-

cevoir que des félicitations. Il songeoit encore au Marquis, lorsqu'au bout de quelques momens Célestine rentra en tenant d'Orméville par la main; la Comtesse les suivoit, et tous trois avoient l'air plongés dans le plus cruel embarras.

En les voyant s'avancer vers lui, en remarquant leur agitation, monsieur de Lussière se douta qu'ils avoient quelque chose d'important à lui dire; il se persuada d'abord que cette entrée craintive et mal assurée n'étoit que le prélude d'une scène orageuse. Pour lui donner plus d'appareil, il redoubla de gravité et s'assit froidement dans le fauteuil le plus éloigné, uniquement dans le dessein de donner quelques pas de plus à faire aux jeunes époux. Il mit une de ses mains dans sa veste, et, le corps penché sur son autre bras, il regardoit d'un oeil sévère le cortége timide dont le trouble redoubloit à chaque instant.

Après un moment du plus profond silence, Mon père, dit Célestine d'une

voix tremblante, voici vos enfans; refuserez-vous de leur pardonner une faute à laquelle votre rigueur les a contraints? — Quoi, Madame? que voulez-vous dire? Le ton glacé dont il prononça ces paroles déconcerta plus encore la Comtesse que Célestine. Que n'auroit pas donné cette tendre mère pour que ce terrible quart-d'heure fût écoulé!

Célestine avoit espéré que son père la comprendroit d'abord et qu'il lui éviteroit le supplice de faire un aveu en entier; ah! qu'il lui en coûta d'être obligée de reprendre son discours! Il est certaines occasions où la seconde phrase est plus pénible à prononcer que la première, et lorsque d'avance on s'étoit flatté d'être interrompu, qu'il est difficile de poursuivre!

D'Orméville étoit l'époux que vous m'aviez choisi vous-même, continua-t-elle: des événemens malheureux vous avoient fait changer d'avis sans pouvoir influer sur mon coeur, vous vouliez me faire épouser un homme que je ne con-

noissois pas, qu'il m'étoit impossible d'aimer, je n'avois plus qu'un moyen, coupable sans doute, mais je me le reproche bien amèrement, et je . . . Elle s'arrêta encore en regardant son père, elle sembloit lui dire: De grâce épargnez-moi le tourment d'achever!

Le Comte ne se dérangeoit en rien de sa gravité, et continuoit à balancer une de ses jambes qu'il tenoit croisée sur l'autre. Il devinoit bien ce que sa fille vouloit lui dire, mais il auroit rougi d'avoir l'air de croire possible qu'on eût osé le tromper; d'ailleurs la scène n'eût pas été complète s'il se fût abandonné sur-le-champ à un courroux qu'il avoit déjà bien de la peine à maîtriser. Il avoit résolu de laisser prononcer à Célestine la phrase entière qu'elle ne pouvoit se résoudre à finir. — Eh! bien, Madame? lui dit-il avec un ton plus froid encore que la première fois. — Eh! bien, la foiblesse qu'elle vous a avouée n'étoit qu'une feinte, s'écria la Comtesse qui ne pouvoit plus se retenir et qui

brûloit de soulager sa fille. D'Orméville et Célestine se jetèrent en même temps aux pieds du Comte, ils l'entourèrent de leurs bras; il se leva avec furie, s'arracha brusquement à leurs transports, et s'éloigna. Tromper votre père, s'écria-t-il d'un ton terrible, tromper votre père! et vous avez pu croire qu'il vous pardonneroit? — Ah! mon père, au moins que je sois seule l'objet de votre ressentiment! ne l'étendez pas sur d'Orméville, il est innocent, c'est moi seule qui ai tout fait, c'est moi qui l'ai forcé . . . — Il s'est prêté à vos coupables desseins, il est votre complice, il est à mes yeux aussi criminel que vous. — Monsieur le Comte, au nom du ciel! souvenez-vous que vous-même m'aviez promis sa main, que vous m'aviez nommé son époux. Les odieuses manoeuvres de quelques ennemis acharnés à me persécuter devoient-elles donc rompre nos engagemens, devois-je être puni parce que j'étois malheureux? Ah! ne nous enlevez pas le plaisir de vous

nommer notre père! ne vous enlevez pas celui d'embrasser des enfans que votre rigueur même ne pourra empêcher de vous aimer! — Monsieur! laissez-vous toucher, dit timidement la Comtesse; que mon exemple . . . — Parbleu, le beau modèle! Et vous aussi, Madame, lorsque, de concert avec moi, vous devriez chasser loin de vous une fille ingrate et désobéissante qui a osé contrarier les vues de ses parens, vous vous joignez à elle! Non, Madame, non; je veux que ma conduite serve de leçon à tous les pères et que ma rigueur effraie à l'avenir tous les enfans qui seroient tentés de suivre un exemple pernicieux. Quant à vous, Monsieur et Madame, qui avez cru qu'il suffiroit de vous montrer pour me vaincre, vous aurez le temps d'apprendre que je ne suis pas si foible que vous avez bien voulu le penser, et qu'il n'est pas si aisé de me rendre la fable du public. Je conviendrai, je dirai moi-même que j'ai été abusé, mais je dirai en même temps de quelle manière je

vous ai punis. Vous pouvez de ce moment aller vous établir où bon vous semblera; tant que cette maison sera la mienne, elle ne sera plus la vôtre; laissez-moi, et désormais ne m'importunez pas plus de votre repentir, que je ne vous fatiguerai de mes reproches.

En disant ces paroles il marcha vers la porte; Célestine se jeta au devant de lui et l'arrêta. Non, mon père, lui dit-elle avec toute l'expression de la tendresse et du regret, non vous ne partirez point sans avoir dit à votre fille que vous ne la haïssez pas. Mon père! il vous en coûteroit trop à vous-même. — Laissez-moi, Madame, nous ne sommes plus que des étrangers l'un pour l'autre. Voilà celui que vous m'avez préféré, allez, allez près de lui; qu'il vous tienne lieu de tout ce que vous lui avez sacrifié; vous avez voulu l'avoir pour époux, eh! bien, soit: mais vous n'avez plus de père. — Ah! je suis encore votre fille, je la serai toujours. (Elle le serroit contre son sein, elle

inondoit de larmes les mains qu'il employoit pour la repousser.) — Mon père! pardonnez! ah pardonnez. — Jamais! jamais! vous ne réussirez pas à faire de moi un objet de dérision. Il sortit avec fureur.

Célestine éperdue tomba dans les bras de d'Orméville; elle l'embrassa avec cette ardeur, avec cette effusion que le malheur donne encore à l'amour. Je n'ai donc plus que toi! s'écria-t-elle d'une voix plaintive et mourante. La Comtesse s'avança vers eux, elle les pressa contre son coeur: Ma fille! mes enfans, leur dit-elle d'un ton entrecoupé de sanglots, mes amis! il vous reste encore votre mère! . . . Tous trois confondoient leurs larmes et leurs soupirs; ils se soutenoient, ils se consoloient, ils s'encourageoient mutuellement.

D'Orméville et Célestine se demandoient réciproquement pardon, ils s'accusoient tour-à-tour d'être la cause de leurs malheurs communs. — C'est pour moi, oui c'est pour moi que tu as perdu

ton père, répétoit sans cesse d'Orméville. — Mon ami, songe donc que tu me restes seul! Où trouverai-je des consolations si, toi aussi, tu veux tourmenter mon coeur . . . D'Orméville, puisque le châtiment nous frappe ensemble, ne séparons pas la faute! Nous sommes punis tous deux: eh! bien, nous fumes coupables tous deux! Nous fumes ingrats, nous fumes criminels, que nous importe puisque nous sommes l'un à l'autre . . . Ah! maman! maman, pardonnez au délire de votre fille! . . .

La Comtesse n'avoit plus la force de rien dire, elle étoit dans une situation déchirante; elle voyoit la douleur de sa chère Célestine, elle sentoit combien sa passion pour d'Orméville étoit violente, elle les plaignoit tous deux, elle pleuroit, elle auroit donné volontiers sa vie pour assurer le bonheur de ses enfans.

La vieille Brunon entra et vint dire quelques mots à l'oreille de madame de Lussière. Elle se leva en portant ses

regards vers le ciel pour lui demander de la force, embrassa encore une fois Célestine, pressa la main de d'Orméville et sortit lentement du salon en essuyant ses yeux.

D'Orméville s'agitoit vivement, il se promenoit à grands pas, s'asseyoit auprès de sa femme, la tenoit par intervalles serrée entre ses bras, balbutioit quelques mots, et tout-à-coup il se levoit, et l'abandonnoit brusquement, comme s'il se fût reproché le transport qui l'avoit ramené à ses côtés; il y retournoit encore un moment après, ses yeux se fixoient sur les siens, ils essayoient mutuellement de se sourire, des larmes s'échappoient à-la-fois de leurs paupières.

Déjà depuis long-temps ils étoient dans cette cruelle agitation lorsqu'ils virent entrer Rasoni. Il s'avança vers eux, les contempla un instant d'un air de commisération, et s'assit auprès de d'Orméville. Ah! pourquoi le Comte ne vous voit-il pas en cet instant, dit-il avec la plus grande sensibilité; quelque irrité

qu'il soit, je ne puis croire que sa rigueur résistât à ce spectacle douloureux .... Les jeunes époux ne répondirent rien, ils firent à peine attention à leur ami. Son discours leur rappeloit seulement avec plus de vivacité l'image de leur malheur, ils restoient immobiles, leurs soupirs seuls annonçoient qu'ils existoient encore.

Il faut vous arracher à vous-mêmes, reprit le Marquis au bout de quelques instans, vous souffrez trop ainsi l'un près de l'autre, et je dois en ce moment remplir le pénible devoir que m'impose l'amitié. Venez, ajouta-t-il en se levant et en prenant le bras de d'Orméville, peut-être d'ici à ce soir s'opérera-t-il un changement dans votre situation. Le Comte sort de chez moi, sa colère est au comble, mais je ne crois pas encore impossible de le désarmer. Nous en viendrons à bout, oui nous en viendrons à bout; lorsque d'un seul mot il peut vous rendre heureux, il ne voudra pas nous désoler tous.

Venez, venez mon ami; vous le savez depuis long-temps, mon coeur est fait pour entendre le vôtre; nous parlerons de vos peines, mais nous n'en parlerons que pour tâcher d'y trouver un remède.

D'Orméville se laissa entraîner, Célestine fut, pour ainsi dire, bien aise qu'il la quittât. Ses propres tourmens déchiroient déjà si cruellement son coeur!... c'étoit trop pour son ame abattue d'avoir à soutenir à-la-fois sa douleur et celle de son époux.

Elle s'avança tristement vers la porte; en passant devant le fauteuil où le Comte étoit assis lorsqu'il avoit si sévèrement repoussé sa tendresse et son repentir, elle frissonna. Son imagination frappée lui présenta encore son père en fureur, méprisant ses larmes, lui fermant ses bras, lui disant d'un ton terrible qu'elle n'étoit plus sa fille .... Elle tomba à genoux, étendit ses mains vers le fauteuil et s'écria avec toute la force du désespoir: Mon père, mon père, punissez-moi, mais ne m'accablez pas de votre

malédiction! . . . . Elle se leva péniblement et se retira dans sa chambre.

L'appartement de la Comtesse n'étoit separé du sien que par une cloison légère. Jusqu'alors, absorbée par ses pensées déchirantes, Célestine n'avoit pas remarqué qu'on parloit assez haut dans le cabinet de sa mère. Quelques mots dits assez vivement la tirèrent de sa rêverie, elle prêta l'oreille et entendit prononcer son nom par une voix qu'elle crut reconnoître, sans se rappeler cependant quelle étoit la personne qui parloit.

Je vous répète, Madame, disoit-on, qu'il n'y a pas d'autre moyen d'apaiser le Comte. Sans cela il est bien décidé à ne pas souffrir que votre fille demeure davantage avec vous. — Ah! qu'il parle, dit Célestine en elle-même, qu'il ordonne! quelque rigoureux que puissent être ses ordres, il verra si je suis soumise. — Mais, reprit doucement la Comtesse, ce qu'il demande est une extravagance, qui peut la lui avoir suggérée? cette idée-là ne vient pas de lui. — J'i-

gnore, Madame, quels sont les motifs de monsieur le Comte, mais telles sont ses intentions, et c'est vous qui devez préparer votre fille à les remplir. — Pauvre enfant! quoi qu'on veuille exiger d'elle, je réponds d'avance qu'elle se soumettra à tout pour désarmer le courroux de son père. — Ah, maman, maman, que vous connoissez bien votre fille! dit Célestine tout bas. — Elle est si affligée, si repentante, continua la Comtesse, elle me fait pitié, et son père peut n'être pas attendri! . . . . (Ici Célestine entendit pleurer sa mère, elle pleuroit elle-même avec plus d'amertume.) — Enfin, Madame, reprit l'étranger qui avoit lieu de s'apercevoir de la foiblesse de madame de Lussière, on auroit grand tort d'accuser monsieur le Comte de rigueur, car, s'il vouloit déployer toute son autorité, il ne seroit pas impossible de faire casser le mariage. — Ah! s'il aime sa fille, s'il aime sa femme, s'écria la Comtesse avec une énergie qui ne lui étoit pas ordinaire, qu'il se garde

bien d'en concevoir l'idée ; Célestine lui a déjà montré tout ce qu'elle avoit le courage de faire pour être à d'Orméville ; si le Comte veut essayer de rompre des noeuds qu'elle a payés si cher, elle est capable de tout, Monsieur, je connois son coeur, elle est capable de tout . . . — Ne vous effrayez point, Madame, monsieur le Comte ne veut pas prendre de moyens violens ; mais il a été grièvement offensé, il a droit de punir, et . . . .

Célestine n'en attendit pas davantage, elle s'élança pour courir à l'appartement de sa mère et supplier l'inconnu de lui faire connoître ce que son père attendoit d'elle. Tout ce qu'elle avoit entendu la transportoit, les discours de la Comtesse étoient gravés à jamais dans son coeur, elle brûloit de lui témoigner son amour et sa reconnoissance.

Elle avoit trop présumé de ses forces ; toute sa fermeté s'évanouit en voyant cet étranger auquel elle avoit compté demander son arrêt. Les questions, les prié-

prières qu'elle s'étoit proposée de lui adresser expirèrent sur ses lèvres; à peine le reconnut-elle, son aspect la glaça tellement de crainte, qu'elle tomba sur une chaise, plongée dans une espèce d'insensibilité. L'étranger aussi étonné de la vivacité avec laquelle elle étoit entrée que du saisissement qui l'avoit surprise tout-à-coup, se retira sans que la Comtesse essayât de le retenir.

Célestine revenue à elle, se jeta aux genoux de sa mère: Maman, lui dit-elle en l'embrassant, maman, j'ai tout entendu, et je viens vous remercier d'avoir rendu justice à votre fille. (La Comtesse la regarda avec surprise.) Puisque c'est vous, reprit-elle, qui êtes chargée de m'annoncer les volontés de mon père, hâtez-vous de parler, de me dire ce qu'il attend de moi. — Non, mon enfant, il te fera connoître lui-même ce qu'il exige. Ce n'est pas à moi à te tourmenter encore; qui resteroit donc pour soulager tes peines, pour en recevoir la confidence, pour te consoler, si l'on mettoit aussi

ta mère au nombre de tes persécuteurs? Je serai cependant fidelle à ma parole, j'ai promis de t'engager à te soumettre aux lois qu'on t'imposera : ma Célestine, ne t'y refuse pas; c'est ta mère qui te le demande! Si tu disois non, on nous sépareroit pour toujours, on ne me laisseroit plus vivre avec toi; ton père empoisonne ma vie par sa rigueur; hélas! ma douleur l'abrégera peut-être! refuseras-tu de rester près de moi, de recevoir mes larmes, mon dernier soupir. Non, mon enfant, non; les pleurs que tu verses me disent que tu aimes encore ta mère.

Toutes deux gardèrent un moment le silence. — Peut-être ton mari sera-t-il moins disposé à la soumission, reprit la Comtesse; il n'est pas mon fils, lui, mais il t'aime; Célestine tu lui demanderas la vie de ta mère, il ne te refusera pas. — Ah maman! ne lui êtes vous donc pas aussi chère qu'à moi; je vous réponds de son coeur comme du mien, il ne seroit pas digne de ma tendresse

s'il ne partageoit pas mes sentimens pour vous. Soyez sans crainte, vos deux enfans donneroient leur existence, si on la leur demandoit, pour conserver la vôtre.

D'Orméville et le Marquis rentrèrent assez tard; d'Orméville paroissoit moins agité, mais sa tristesse avoit pris une teinte plus sombre. Célestine brûloit de lui raconter ce qui s'étoit passé, mais le Marquis sembloit redoubler auprès de lui de soins et d'attentions, il ne le quittoit pas un instant. Célestine tâchoit de lui faire comprendre qu'elle avoit quelque chose d'important à lui dire, il ne remarquoit aucun de ses signes, il s'abandonnoit à la conversation de son ami.

On faisoit un mouvement considérable dans la maison, les gens du Comte paroissoient empressés, on descendoit des malles, on chargeoit une voiture: Célestine trembloit en considérant tous ces apprêts, et le maintien de sa mère n'étoit pas propre à la rassurer; elle la voyoit elle-même de plus en plus agitée,

elle l'entendoit soupirer, elle remarquoit les différens sentimens qui se peignoient tour-à-tour sur son visage; tout le monde avoit l'air gêné autour d'elle, tout paroissoit conspirer pour la tourmenter; plongée dans une cruelle incertitude, elle ne savoit sur quoi fixer ses idées.

Enfin le Marquis sortit, Célestine couroit vers d'Orméville lorsque le Comte entra tout-à-coup. Pétrifiée à cette vue, elle resta immobile : son père passa près d'elle sans la regarder, s'avança d'un pas grave jusqu'au fond de l'appartement, et s'assit sur ce même fauteuil qu'il avoit occupé quelques heures auparavant.

La Comtesse fit un mouvement pour aller vers lui, un geste impérieux l'arrêta. Célestine revenue de sa première surprise voulut lui parler, se jeter à ses genoux, un nouveau geste et un coup-d'oeil menaçant lui imposèrent silence. Eperdue, transportée, elle se tenoit au milieu du salon, elle hésitoit, elle balbutioit, elle chanceloit, la rougeur et la

pâleur se succédoient tour-à-tour sur son visage.

D'Orméville qui ne s'étoit pas encore dérangé de la place où le Marquis l'avoit laissé, ne put voir sans la plus cruelle agitation, sa femme dans cet état de crise. Il s'élanca vers elle, la prit vivement dans ses bras et la porta sur un siége. Elle étoit sans force, presque évanouie; la Comtesse la secouroit en tremblant et regardoit de temps en temps son mari.

Frappé du mouvement subit de d'Orméville, monsieur de Lussière le considéroit d'un air étonné, et gardoit toujours un silence morne que personne n'avoit le courage de rompre. Célestine encouragée, ranimée par son époux, se remit peu-à-peu, et, tâchant de rassembler toute sa fermeté, elle attendoit en tremblant que son père ouvrît la bouche.

Le Comte voyant que sa fille étoit en état de l'entendre se redressa sur son fauteuil, et prononça ces mots d'un ton austère et imposant: Vous prétendez,

Madame, que vous n'avez pas eu l'intention de braver l'autorité paternelle, que vous êtes prête à vous soumettre à tout ce que j'exigerai de vous; je veux bien croire qu'emportée par une passion aveugle, vous n'avez pas calculé quelle étoit toute la bassesse, toute l'indignité de votre action. J'aurois dû sentir en effet que mademoiselle de Lussière ne pouvoit jamais s'avilir, et si . . . — De grâce, monsieur le Comte . . . — Ne m'interrompez pas, Monsieur, ce n'est pas à vous que je m'adresse. En m'enlevant le coeur de ma fille, vous ne m'avez pas enlevé mes droits sur elle . . . Je consens donc, Madame, à regarder votre faute comme un moment d'erreur . . . — Ah! mon père . . . — Ecoutez-moi. Je consens à regarder votre faute comme un moment d'erreur, mais je ne renonce pas à la punir. — Ordonnez, parlez, mon obéissance vous prouvera mon repentir. — Votre mariage est nul à mes yeux, il le seroit peut-être aux yeux de la loi, mais je respecte trop ce

que je dois à mon rang, ce que je me dois à moi-même pour invoquer le secours des lois publiques contre celle qui n'en doit attendre d'autres que ma propre volonté. Vous m'avez extorqué un consentement qu'il ne me convenoit pas de vous accorder, mais il vous reste encore un moyen de me prouver que c'est de moi seul que vous voulez recevoir votre époux; il ne tient qu'à vous de me rendre encore maître . . . . — N'achevez pas, s'écria vivement Célestine, votre fille rentre avec joie sous votre pouvoir, elle n'a jamais cherché à s'y soustraire. Non, mon père, je n'ai jamais prétendu braver votre autorité. La rigueur dont vous avez cru devoir user à mon égard m'a mise au désespoir, je ne me suis pas senti la force de m'y soumettre, j'ai tout osé pour unir mon sort à celui de d'Orméville; mais je ne veux pas être à lui malgré vous, je ne voulois que vous enlever le cruel pouvoir de me donner à un autre. Je n'ai pas eu le courage de sacrifier un senti-

ment auquel ma vie est attachée, mais j'aurai le courage de renoncer à d'Orméville jusqu'à ce que vous-même me le rameniez, jusqu'à ce que vous-même lui donniez le nom de votre fils. Mon ame, mon existence est à lui : il sera mon amant jusqu'au dernier soupir, mais il ne sera mon époux que lorsque votre bouche aura béni nos sermens. Puisse l'engagement solennel que je prends en ce moment à vos genoux, désarmer un courroux qui déchire mon coeur ! puisse-t-il vous prouver que votre fille n'auroit jamais manqué à ce qu'elle vous devoit, si des événemens malheureux ne l'eussent entraînée malgré elle !

Etonné de l'énergie avec laquelle Célestine venoit de prononcer ces paroles, le Comte la regarda un moment sans parler. Fort bien, dit-il enfin, cette soumission me prouve qu'il reste encore dans vos veines quelques gouttes du sang dont vous sortez. J'accepte votre promesse, mais je ne veux point vous tromper; je ne vous rends pas mon amitié,

je ne vous rends que l'espoir de l'obtenir, et notre réconciliation entière dépendra absolument de moi. Je vous permets en attendant de rester auprès de votre mère, je vous permets d'habiter dans ma maison; mais Monsieur ne doit pas compter sur la même douceur de ma part: il n'est pour moi qu'un étranger, nous ne devons rien avoir de commun ensemble, et c'est à vous que j'ordonne d'empêcher qu'il se présente jamais devant moi. Je vais partir à l'instant pour l'armée, le ciel sait quand nous nous retrouverons; mais songez bien que si jamais vous manquiez à votre serment, vous avez vu aujourd'hui votre père pour la dernière fois.

Monsieur de Lussière fit quelques pas vers la porte, Célestine courut après lui, le retint et voulut l'embrasser, il la repoussa sans colère. — Madame, lui dit-il, vous n'êtes pas mon ennemie, mais vous n'êtes pas encore ma fille . . . Célestine baigna de larmes sa main qu'elle tenoit encore. Le Comte se retourna

gravement vers sa femme. Vous pouvez garder votre fille près de vous, ajouta-t-il; mais qu'il ne vous arrive jamais d'intercéder pour elle, et répétez-lui bien qu'en m'écrivant elle-même, elle ne feroit que reculer l'époque où il me plaira de lui pardonner. Il sortit, et bientôt l'on entendit le bruit de sa voiture qui s'éloignoit.

La Comtesse et les jeunes époux restèrent un instant accablés. Célestine attendoit que son mari rompît le silence; elle craignoit qu'il ne désapprouvât sa conduite. D'Orméville étoit si étonné de tout ce qui venoit de se passer, ses idées étoient si peu d'accord, toutes ses facultés étoient tellement bouleversées, qu'il ne voyoit pas sa femme, qu'il ne se connoissoit pas lui-même. Effrayée de son air pensif et distrait, Célestine crut qu'il l'accusoit en secret de s'être engagée sans son aveu; elle joignit ses mains, les éleva vers le ciel, poussa un gémissement étouffé, et se jeta sur le sein de sa mère en s'écriant avec dou-

leur: Ah, Maman! Je n'ai plus que vous, d'Orméville aussi m'abandonne!

Cette exclamation arracha d'Orméville à la stupeur où il étoit plongé; il courut à sa femme et la pressa dans ses bras. Moi, ne plus t'aimer, lui dit-il vivement, lorsque ce moment te rend encore plus digne de mon admiration. Ton coeur, ta main sont à moi, que pourrois-je désirer de plus? Le sacrifice que tu n'as pas craint de me faire, ne te donne-t-il pas le droit de disposer de ma vie? n'es-tu pas maîtresse de tous mes voeux, de toutes mes pensées? D'ailleurs n'est-ce pas à moi à souffrir pour désarmer la colère d'un père qui n'est irrité contre toi que parce que tu m'as trop aimé? Que sa sévérité s'étende sur nous, qu'il nous punisse, mais il ne peut m'enlever l'amour de Célestine, et je suis heureux pour toujours. — Mes enfans, mes chers enfans, leur dit la Comtesse, votre père reviendra, il vous pardonnera, il sentira qu'il est bien plus

doux de faire parler de soi par sa sensibilité que par sa rigueur.

D'Orméville passoit les journées entières avec Célestine et la Comtesse; combien la séparation du soir étoit pénible! Il s'échappoit souvent sans rien dire, il craignoit sa femme, il se craignoit lui-même. Si quelquefois un trouble invincible s'élevoit dans son ame, s'il étoit agité d'une inquiétude pénible qu'il ne pouvoit dissiper, il fixoit ses regards sur cette même place où il avoit vu Célestine aux genoux de son père. Alors le souvenir de l'engagement qu'elle avoit pris se retraçoit à lui dans toute son amertume; un froid mortel glaçoit son coeur, il détournoit les yeux, et le frémissement du désespoir succédoit à la douce palpitation de l'amour.

Dans le moment de l'effervescence il en coûte peu de se soumettre aux conditions les plus rigoureuses: plus même le sacrifice est cruel, plus on éprouve de jouissance à s'y résoudre: mais quand la réflexion arrive, quand ses glaçons

remplacent la chaleur de l'enthousiasme, quand, déjà accoutumé à la gloire de vaincre, le coeur ne peut s'habituer au tourment continuel de combattre, le regret, le repentir se présentent sans cesse, et ils sont d'autant plus cruels qu'une sorte de honte empêche de les témoigner. On met de l'orgueil à paroître soumis, lors même qu'on éprouve le plus d'impatience; on se montre résigné, lors même qu'on est le plus déchiré par des combats intérieurs. Telle étoit la situation de d'Orméville.

En se voyant uni à Célestine, il avoit cru tous ses voeux remplis, il avoit cru que, satisfait du titre de son époux, son coeur ne désireroit que la douce certitude de pouvoir l'aimer sans obstacle: au premier coup-d'oeil il avoit considéré seulement qu'elle ne pouvoit plus être à un autre, sans songer qu'elle-même juroit de n'être pas à lui. Il n'avoit aperçu que le bonheur, il n'avoit point calculé les privations. Peu-à-peu ce calme du véritable amour se troubla, il n'éprou-

voit plus auprès de Célestine ces délices paisibles dont il avoit d'abord goûté les charmes. Il ne la regardoit plus comme une amante respectée dont c'eût été un crime de trahir la confiance, il se rappeloit qu'elle étoit son épouse, et ce titre d'abord si ardemment désiré, ce titre qui lui avoit paru le comble de la félicité, n'étoit plus, pour ainsi dire, qu'un fardeau. En vain il vouloit éloigner de lui l'idée d'une promesse qu'il commençoit à détester, cette idée le poursuivoit sans cesse. Il n'osoit plus regarder Célestine; il lui sembloit qu'un abyme affreux les séparoit, que des chaînes puissantes les écartoient l'un de l'autre; il respectoit ses sermens, mais le chagrin qu'ils lui causoient s'étendoit jusque sur celle qui les avoit prononcés.

Plus Célestine se montroit empressée, plus il sembloit combattu, plus il s'efforçoit de la fuir; égarée par son amour, elle s'attachoit davantage à le poursuivre. Aveugle Célestine! trop modeste pour penser que, loin d'être un adoucissement

à ses peines, les caresses qu'elle lui prodiguoit n'étoient qu'un poison dévorant, elle le cherchoit sans cesse, et chaque regard, chaque sourire, chaque parole, étoit un feu plus actif qui l'embrasoit encore. Quelquefois il la méconnoissoit par un mouvement involontaire et subit il la repoussoit de ses bras lorsqu'elle venoit s'y précipiter; par un mouvement plus naturel et plus subit encore, il la pressoit contre son coeur; même en lui parlant, il détournoit les yeux. Elle se taisoit, elle pleuroit, ses larmes brûlantes et corrosives tomboient sur les mains de d'Orméville, elles pénétroient jusques dans son ame, elles se glissoient, pour ainsi dire, jusque dans ses veines: il se levoit, il couroit et fuyoit sa femme au moment où un pouvoir invincible l'attiroit vers elle.

Le moment d'entrer en campagne arrivoit, d'Orméville devoit bientôt partir: cette séparation terrible ne l'effrayoit point, il la regardoit presque comme un événement heureux. Il n'en disoit rien

à Célestine, il vouloit lui épargner des regrets, et si quelquefois elle lui témoignoit des craintes sur son départ, il en parloit comme d'un événement éloigné; la veille même, à l'instant où ses malles étoient faites, ses chevaux commandés, Célestine étoit persuadée qu'elle avoit encore plusieurs jours à passer avec lui.

Enfin arriva cette soirée cruelle que devoit suivre un jour plus cruel encore. Célestine n'avoit jamais été si tendre, d'Orméville n'avoit jamais été si abattu. Tant qu'il n'avoit entrevu son absence que dans le lointain, il l'avoit regardée comme un soulagement, mais il s'apercevoit bien cruellement alors que ses maux ne feroient que doubler quand il seroit loin de Célestine.

Au lieu de chercher à l'éloigner de lui, comme il le faisoit ordinairement, il répondoit à ses caresses, il les sollicitoit par les siennes; il l'entouroit de ses bras comme s'il eût voulu s'attacher inséparablement à elle; il serroit ses mains, les posoit sur son coeur, sur ses yeux hu-

mides pour retenir des larmes qu'il ne vouloit pas laisser échapper. La nuit étoit déjà avancée, il falloit se séparer: il se leva péniblement et conduisit Célestine jusqu'à la porte de sa chambre; il vouloit profiter du plus petit moment, c'étoit un sourire, un regard, un mot de plus qu'elle avoit le temps de lui adresser. Il lui donna le dernier baiser, la suivit des yeux et la vit fermer sa porte; alors éteignant sa lumière, il retourna doucement sur ses pas, colla ses lèvres sur cette porte, la mouilla de ses larmes et ne put retenir quelques soupirs, quelques sanglots. Un léger bruit se fit entendre dans la chambre de Célestine, un nouvel adieu auroit été plus terrible que le premier, il se cacha pour l'éviter. Célestine sortit, regarda autour d'elle, et se vit absolument seule: Hélas, s'écria-t-elle avec un soupir, je croyois cependant que c'étoit lui! Il ne put y résister, il s'élança vers elle, la serra vivement dans ses bras, et l'abandonna plus vivement encore; Célestine à moitié

déshabillée étoit trop dangereuse pour lui.

Il se retira, se jeta sur son lit, sans y chercher le sommeil, sans y trouver le calme; ni l'un ni l'autre ne pouvoient approcher de lui. Enfin la nuit est passée, s'écria-t-il, avec une sorte de mouvement de joie lorsqu'il aperçut les premiers rayons du soleil; mais il faut partir . . . Il faut partir! répéta-t-il avec un accent étouffé; il se leva, s'habilla avec la plus grande promptitude, il lui sembloit qu'il n'en auroit plus le courage s'il tardoit encore.

En s'avançant pour prendre ses armes, il ne put s'empêcher de regarder un portrait de Célestine suspendu vis-à-vis de lui; il contemploit avec avidité cette image qui avoit l'air de lui sourire. Une de ses mains avoit déjà saisi son épée, il la soutenoit à sa place, il étoit immobile. Ses yeux toujours fixés au même endroit s'éblouirent, le prestige de l'amour les égara, il crut voir le tableau s'animer, il crut entendre la voix de sa femme, il tomba à genoux, les mains

tendues vers elle. Ses regards se portèrent sur l'épée qui avoit glissé devant lui, le cri du devoir se fit entendre dans son coeur, il la ramassa vivement, et sortit avec cette fermeté momentanée que donne la douleur.

Obligé de passer devant l'appartement de Célestine, plusieurs fois il hésita, il croyoit avoir un abyme à franchir. Son coeur trouvoit également cruel, également terrible de partir sans lui parler, et de lui parler pour la quitter un instant après. Il regardoit la porte en silence, il balançoit encore: l'amour l'emporta sur la raison, l'espoir que Célestine ne seroit pas éveillée vint dissiper ses craintes, il ouvrit d'une main tremblante et s'avança dans l'appartement. Les rayons du soleil y perçoient déjà foiblement à travers des rideaux couleur de rose à demi fermés: tous les meubles sembloient avoir la même nuance, elle s'étendoit jusque sur le lit de Célestine, et, se fondant avec sa blancheur, elle formoit une teinte douce et tendre

où l'oeil s'arrêtoit avec délice: des fleurs posées sur la cheminée répandoient une odeur suave; un silence profond régnoit, mais ce n'étoit pas le silence morne de la solitude, c'étoit le calme enchanteur de la paix. L'air n'étoit agité que par la respiration de Célestine: d'Orméville écoutoit, il retenoit son haleine, son coeur suivoit les battemens du coeur de sa jeune épouse. Les habits qu'elle avoit portés la veille étoient épars autour de lui; ce ruban avoit orné ses cheveux, cet autre avoit serré sa taille: ce mouchoir où les plus charmans contours se dessinoient encore, sembloit un moule d'où l'on vient de tirer une statue parfaite: plus heureux que celui dont il retraçoit l'image, ce médaillon . . . . Ah! combien de fois le coeur de d'Orméville avoit désiré l'animer; il tressailloit encore en le considérant. Ses doigts frémissans se portoient sur chaque objet, ses baisers brûlans y cherchoient l'empreinte des doigts de Célestine: tout ajoutoit à son ivresse, tout augmentoit son délire.

S'approchant d'un pas craintif, il souleva le rideau par degrés, son ame entière passa dans ses yeux. Célestine avoit le visage tourné de son côté: cette même nuance flatteuse que tout reflétoit autour d'elle, ajoutoit encore à l'éclat de son teint. Sa coiffure s'étoit dérangée, ses cheveux épars retomboient mollement sur sa figure, le ruban qui les retenoit avoit glissé jusque sur son front. Un de ses bras étoit à demi étendu, l'autre passé nonchalamment au-dessus de sa tête se perdoit dans ses cheveux. La douce tranquillité de son sommeil sembloit commander le calme, tandis que l'air même qui l'environnoit n'inspiroit que l'agitation et le trouble. Immobile, enchanté, d'Orméville la contemploit avec ravissement; ses lèvres effleuroient cette main qui s'avançoit vers lui, elles la cherchoient sans cesse et n'osoient s'y fixer; son regard enflammé s'égaroit parmi les ondulations des cheveux, suivoit leur désordre, les soulevoit, pour ainsi dire: il devinoit, découvroit, embrassoit tout.

Il falloit s'éloigner, il falloit éviter de combattre, mais chaque seconde, chaque regard rendoit cette résolution plus impossible. Le rideau que d'Orméville tenoit toujours entr'ouvert s'échappa de ses doigts et l'enveloppa dans ses contours. Le foible jour qui régnoit dans l'appartement, n'étoit plus que ce crépuscule enchanteur dont la lueur mourante agit si puissamment sur l'ame. Agité par une nouvelle émotion plus forte que tout ce qu'il avoit senti jusqu'alors, d'Orméville tressaillit, l'univers disparut à ses yeux. Célestine sembloit occupée d'un songe, sa respiration étoit plus coupée, son sein s'agitoit avec plus de vîtesse, la rougeur de ses joues devenoit plus vive: il se figura qu'une secrète sympathie électrisoit son coeur; éperdu, transporté, il alloit manquer à ses sermens, il alloit la rendre parjure, lorsqu'elle s'écria d'un ton étouffé: Mon père, mon père! . . . Rappelé à lui-même par l'accent de cette voix si chérie, d'Orméville frissonna; une sorte d'horreur succéda à

l'ivresse qui l'avoit aveuglé ; il eut honte d'un instant d'oubli et s'éloigna avec courage d'un lieu trop dangereux. Jetant le dernier coup-d'oeil sur Célestine, sur ce qui l'environnoit, il se saisit d'un noeud de ruban, le mit dans son sein, et s'élança péniblement hors de la chambre.

Un pressentiment funeste sembloit avertir Célestine de son malheur, sa première pensée fut une pensée triste. Pour dissiper le nuage dont son ame étoit enveloppée, elle chercha d'Orméville : elle l'appela en vain, d'Orméville ne l'entendoit plus. Ces terribles paroles, Madame, il est parti, retentirent jusqu'au fond de son ame; pâle et chancelante, elle descendit chez sa mère, entra sans rien dire et s'assit au chevet de son lit, Qu'as-tu, ma fille, lui demanda plusieurs fois la Comtesse effrayée de l'état d'oppression où elle la voyoit. Maman! il est parti! s'écria-t-elle enfin en balbutiant. Ce transport ouvrit un passage à ses pleurs qu'une douleur morne avoit

comprimés jusqu'alors. Madame de Lussière pleuroit elle-même en essuyant les larmes de sa fille : elle lui adressoit toutes les consolations que la raison et la tendresse pouvoient lui fournir. Il est parti, il est parti sans me dire adieu! Voilà tout ce que répondoit Célestine.

Désolée par l'absence de son mari, elle cherchoit des soulagemens à ses chagrins dans la société de sa mère et sur-tout du Marquis. En partant pour l'armée, d'Orméville avoit recommandé à son ami de quitter sa femme le moins possible, de faire tous ses efforts pour la distraire et l'amuser. Je vous laisse, lui avoit-il dit, ce que j'ai de plus cher au monde. Mais votre coeur sent tout le prix de ma confiance, et le mien me dit que jamais je n'aurois pu la mieux placer. Cher ami! vous savez combien j'aime Célestine, vous savez que nous sommes entourés d'ennemis, promettez-moi de ne pas vous éloigner tout le temps que je serai absent; promettez-moi d'avoir pour elle les soins que vous

auriez

auriez pour la femme d'un frère, les soins que j'aurois pour la vôtre. Croyez, mon cher d'Orméville, lui avoit répondu Rasoni en l'embrassant avec toutes les marques de l'attachement le plus sincère, croyez que votre femme trouvera en moi un autre vous-même. Je ne négligerai rien pour me rendre digne de l'amitié que vous me témoignez tous deux.

Fidelle à la promesse qu'il avoit faite à son ami, Rasoni étoit sans cesse auprès de Célestine; il l'accompagnoit partout, faisoit toutes ses affaires, n'avoit d'autre soin que celui d'aller au devant de ses fantaisies, d'autre occupation que celle de prévenir ses désirs. Il l'amusoit par les charmes de sa conversation, et comme il avoit beaucoup d'esprit, de gaieté et de cette vivacité naturelle à sa nation, qu'en outre il étoit instruit, Célestine préféroit son entretien aux sociétés les plus nombreuses. La ressemblance frappante qu'elle trouvoit entre lui et un frère chéri qu'elle avoit vu

mourir avant de sortir de France, ne contribua pas peu à faire naître cette prédilection; elle n'avoit d'abord regardé Rasoni que comme l'ami de son mari, bientôt elle suivit en l'aimant sa propre inclination, bientôt il lui fut aussi cher qu'à d'Orméville. Chaque jour il lui sembloit plus digne de son estime, chaque jour elle oublioit davantage qu'il lui eût jadis marqué de l'amour, et lui-même paroissoit chercher soigneusement à en éloigner le souvenir. Ses discours respiroient l'amitié la plus pure et la plus désintéressée: sa conduite prouvoit constamment ce qu'annonçoient ses discours. Célestine lisoit avec lui toutes les lettres qu'elle recevoit de son mari, elle lui montroit toutes ses réponses, et cette confiance augmentoit encore leur liaison. D'Orméville leur écrivoit presque toujours en commun, et l'effusion de son coeur agissoit sur leurs coeurs, ses sentimens devenoient, pour ainsi dire, leurs sentimens.

Célestine aimoit peut-être plus tendrement encore son mari depuis qu'il étoit loin d'elle. Quelquefois Rasoni la plaisantoit doucement sur cet amour excessif. D'Orméville est jeune, lui disoit-il en souriant, il pourroit bien devenir infidelle; et vous de votre côté ne finirez-vous pas par vous lasser de lui? Croyez-vous donc que vous seuls saurez vous soustraire à la loi commune du mariage? Non, non; et je parierois bien que je verrai un jour le beau feu qui vous consume s'éteindre comme celui de tant d'autres. Le Marquis rioit de l'espèce de colère où ces discours mettoient Célestine, il l'observoit malicieusement, il s'amusoit à la presser, mais bientôt il reprenoit son ton ordinaire, parce qu'il avoit remarqué que Célestine finissoit par devenir triste et mélancolique toutes les fois que l'entretien rouloit trop longtemps sur cette matière.

La Comtesse eut une légère indisposition qui la retint dans sa chambre pendant plusieurs jours: sa fille ne la quitta pas et

négligea pendant cet intervalle la société qu'elle voyoit ordinairement. Un matin elle vit entrer chez elle une jeune femme avec laquelle elle avoit une espèce de liaison. Cette dame qui étoit de Bruxelles et qui rassembloit tous les jours chez elle une compagnie très-nombreuse et très-gaie, fit de grands reproches à Célestine sur la vie sédentaire qu'elle menoit, et finit par lui dire: Je vais passer une semaine à la campagne pour y célébrer la fête de mon mari, il faut absolument que vous veniez avec nous. Célestine refusa, elle objecta la maladie de sa mère. — Mauvaise excuse ! la Comtesse va beaucoup mieux, elle n'a plus besoin de vous, et sa maladie n'est pas assez dangereuse pour exiger que vous vous renfermiez comme une prisonnière. Toute notre société sera de la fête, il ne manque que vous et, vous ne pouvez pas me refuser. Allons, allons, je viendrai vous prendre demain dans ma voiture; pour huit jours seulement. C'est arrangé, n'est-ce pas. — Non,

Maman . . . — Allons la voir, et je parie que c'est d'elle que je vais vous obtenir.

La jeune femme répéta à la Comtesse ce qu'elle exigeoit de Célestine, et la pria de se joindre à elle. Madame de Lussière qui n'avoit rien de plus à coeur que de voir sa fille se livrer aux plaisirs de son âge et qui se trouvoit presque entièrement rétablie, engagea Célestine à profiter d'une si belle occasion de s'amuser. Forte de l'approbation de la Comtesse, son amie la pressa de nouveau; elle résistoit encore : pour achever de la décider, sa mère lui promit qu'elle-même iroit la joindre dans deux ou trois jours. Elle céda enfin par complaisance, et il fut arrêté que le lendemain on viendroit la chercher.

Le Marquis avoit été présent à tout le débat, il n'avoit que foiblement engagé Célestine à se rendre aux instances qu'on lui faisoit. Elle lui témoigna, quand ils furent seuls, la contrainte qu'elle s'étoit imposée pour ne pas persister dans ses

refus, il lui dit d'un air assez indifférent: Vous vous amuserez peut-être plus que vous ne croyez.

La jeune femme fut exacte au rendez-vous: la route se passa très-gaiement. En arrivant, Célestine trouva beaucoup de personnes qui étoient déjà rassemblées: le Marquis étoit de ce nombre. On employa la soirée à plusieurs espèces de divertissemens, chacun fit des frais pour la société, et l'on s'amusa beaucoup. Célestine même s'anima, et lorsqu'on se retira, elle fut toute surprise d'avoir si bien pris sa part de plaisirs où elle s'étoit figurée ne rencontrer que du dégoût.

On lui donna un appartement charmant; il étoit situé à l'extrémité d'une des ailes du château. Les personnes qui devoient occuper ceux qui l'avoisinoient n'étoient pas encore arrivées, de manière qu'elle se trouvoit entièrement isolée. On la plaisanta beaucoup sur cette solitude, on conta à l'envi des histoires de revenans, elle paya son tribut comme

une autre, et se prêta avec toute la grâce possible à ce que la gaieté inspiroit à chacun sur ce sujet.

Ce ne fut que lorsqu'elle se vit seule dans sa chambre avec sa fidelle Laura, qu'elle s'aperçut que les contes de la soirée avoient laissé une légère impression dans son esprit. Son coeur se serroit lorsqu'elle entendoit fermer les portes au bout des longs corridors qui la séparoient du reste de la société. Elle s'étoit mise à la croisée et regardoit autour d'elle avec distraction. Peu-à-peu elle vit les lumières s'éteindre dans chaque appartement, et le plus profond silence ne tarda pas à régner dans tout le château. De temps en temps ce calme étoit troublé par le battement de quelques fenêtres: les coups subits que le vent leur faisoit frapper retentissoient au loin. La nuit étoit fort sombre: depuis quelques momens Célestine n'apercevoit plus d'autre clarté que la lueur de sa propre lumière qui alloit se réfléchir sur un mur assez éloigné: une mélancolie pa-

resseuse la retenoit encore à sa fenêtre.

Bientôt elle crut distinguer le long de la muraille un froissement semblable à celui d'herbes un peu hautes au milieu desquelles on marcheroit; elle écouta plus attentivement, le mouvement avoit cessé. Ne découvrant rien à cause de l'obscurité, cherchant à deviner ce que ce pouvoit être, elle n'étoit pas éloignée de croire qu'elle s'étoit trompée, lorsqu'on toussa doucement. Convaincue alors qu'il y avoit quelqu'un au bas de sa fenêtre, sûre de n'avoir rien à craindre et curieuse de savoir comment se termineroit cette aventure, elle ne se dérangea pas. Une voix douce et agréable frappa son oreille et prononça clairement ces paroles: Gardez-vous bien de vous coucher, vous seriez perdue... Elle frissonna involontairement, et, se penchant davantage, elle cherchoit encore à reconnoître la personne qui lui avoit parlé; le fraulement des herbes lui annonça qu'on s'éloignoit, et qu'elle ne

devoit pas attendre d'autre éclaircissement.

Elle s'abandonna à ses réflexions, ses idées se noircirent, ce qui lui étoit arrivé chez la marquise della Chièsa à Rome se retraça à son esprit, et déjà elle se crut environnée de dangers. Les ténèbres n'avoient produit aucune impression sur elle jusqu'alors: elle commença à trembler, à remarquer le sifflement des vents qui faisoit gémir les arbres dans le lointain, et le bruit du vol pesant de quelques chauves-souris qui tournoyoient devant la fenêtre. Elle la ferma brusquement et s'avança pas-à-pas au milieu de la chambre. Regardant autour d'elle avec inquiétude, répétant sans cesse les mots qu'elle avoit recueillis, elle croyoit les entendre encore, et cherchoit à prévoir les malheurs qu'ils avoient l'air de lui pronostiquer. Après quelques momens passés dans ces transes, elle s'écria tout-à-coup en riant de sa propre frayeur: Que je suis donc insensée! . . . . L'idée qui auroit dû la frapper la première

venoit seulement de se présenter à son esprit. Elle songeoit à l'instant même qu'après toutes les plaisanteries qu'on avoit faites avant de se séparer, la voix qu'elle avoit entendue ne pouvoit être que celle d'une des personnes de la société, qui avoit voulu s'amuser à lui causer quelques minutes de terreur. Rassurée par cette explication si simple et si naturelle, elle se reprochoit d'avoir eu la foiblesse de servir elle-même les projets de celui qui avoit prétendu se divertir à ses dépens; et tout en se proposant d'être le lendemain la première à rire du tour qu'on lui avoit joué, elle se promettoit bien en même temps de ne pas avouer qu'elle en avoit été la dupe.

Laura étoit assise auprès d'une table sur laquelle étoit posée une bougie presque entièrement brûlée. Ennuyée d'attendre sa maîtresse, elle s'étoit mise à lire, et, bientôt ennuyée de lire, elle s'étoit endormie. Célestine avoit envie de l'appeler pour lui conter son aven-

ture, mais elle la voyoit dormir de si bon coeur, elle avoit elle-même si peu d'envie de se mettre au lit à cause de l'émotion qui l'agitoit encore, qu'elle ne voulut pas déranger le sommeil de sa femme de chambre. Elle ramassa le livre qui étoit à ses pieds, et s'assit en attendant que Laura s'éveillât d'elle-même. Plongée dans une distraction involontaire, elle tournoit les feuillets et ne lisoit pas. Peu-à-peu ses paupières s'affaissèrent, elle s'endormit insensiblement.

Un bruit qui sembloit venir du côté de son lit la réveilla en sursaut, et, en reprenant ses sens, elle entendit marcher assez près d'elle. La bougie avoit achevé de se consumer, l'obscurité la plus profonde régnoit dans la chambre, le premier mouvement de Célestine fut la crainte, mais elle pensa d'abord que c'étoit Laura qui se promenoit et qui avoit heurté quelque meuble. Elle appela doucement, on ne lui répondit pas: elle appela encore, même silence; elle étendit

la main, et la posa sur le bras d'un homme qui étoit déjà prêt à la saisir. Elle poussa un grand cri et voulut se lever: on ne lui en donna pas le temps, on l'enlevoit déjà de son siége. Ses cris redoublèrent, et Laura éveillée brusquement, se mit à crier elle-même de toutes ses forces, sans savoir ce qui causoit l'effroi de sa maîtresse. Elles entendirent presque au même moment le bruit de la marche de plusieurs personnes qui couroient dans le corridor pour venir à leur secours. Celui qui s'étoit emparé de Célestine la lâcha promptement et s'éloigna d'elle. Le parquet gémit sous ses pas, et ce léger frémissement fut bientôt suivi d'un frottement aigu comme celui des gonds d'une porte qu'on ferme avec précaution. Cette dernière circonstance augmenta encore l'épouvante de Célestine et de Laura; elles se souvenoient parfaitement de n'avoir point vu dans tout l'appartement d'autre issue que la porte-d'entrée, qu'elles étoient d'ailleurs bien certaines d'avoir fermée aux ver-

roux. L'homme qui avoit troublé leur repos ne pouvoit donc être arrivé que par une ouverture cachée, il ne pouvoit donc avoir que des projets criminels.

Ceux qui accouroient à leurs cris essayoient en vain d'entrer; enchaînées toutes deux par la peur à la place qu'elles occupoient, elles avoient oublié d'ouvrir; elles se levèrent de concert, tirèrent brusquement les verroux, et se précipitèrent avec abandon dans les bras des premières personnes qui parurent. On leur demanda quel étoit le sujet de leur frayeur, elles avoient à peine la force de répondre; pâles, tremblantes, il sembloit qu'elles sentissent davantage la crainte depuis qu'elles n'avoient plus rien à redouter. On regarda par-tout dans la chambre, on n'aperçut pas d'autre dérangement qu'un grand fauteuil qui étoit renversé au pied du lit.

Le Marquis étoit entré un des premiers, il tenoit Célestine dans ses bras, il lui faisoit respirer des sels, des odeurs fortes; elle se vit enfin en état de rendre

compte de ce qui étoit arrivé. Quand elle dit qu'elle avoit entendu le bruit d'une porte, qu'elle avoit senti les bras d'un homme qui vouloit l'enlever, on se regarda avec surprise, on lui fit observer qu'on avoit trouvé fermée en dedans la seule porte qui donnât dans la chambre: on voulut lui persuader que c'étoit un rêve pénible qui l'avoit tourmentée, et lui avoit fait prendre pour une réalité le désordre de son imagination.

Cependant lorsqu'on vit qu'elle continuoit d'assurer très-sérieusement qu'elle ne s'étoit pas trompée, on se mit à chercher pour découvrir s'il n'y avoit pas quelque ouverture secrète. La maîtresse de la maison plaisantoit beaucoup Célestine, et se moquoit d'abord de ceux qui avoient la bonhomie de faire des perquisitions. Mais, voyant qu'ils continuoient leurs recherches, elle les pria avec un peu d'humeur de ne pas donner plus de suite à un enfantillage duquel on ne devoit faire que rire. Si j'étois

chez Madame, ajouta-t-elle d'un ton piqué en montrant Célestine, j'aurois plus de confiance en elle, ou du moins j'aurois l'honnêteté de ne pas montrer des soupçons aussi injurieux que ceux qu'elle annonce à mon égard. Ces discours arrêtèrent ceux qui visitoient l'appartement, tout le monde se rassembla autour de la jeune femme qui recommença pour lors à plaisanter, et engagea Célestine à se mettre au lit pour se reposer des fatigues que sa merveilleuse aventure devoit lui avoir occasionnées.

Toute cette conduite ne faisoit qu'ajouter aux craintes de Célestine. Le ton sérieux et brusque qu'elle lui avoit vu prendre pour empêcher l'examen des murailles, l'embarras qu'elle croyoit apercevoir au milieu même de sa légéreté apparente firent une vive impression sur son coeur que les dangers passés avoient rendu défiant. Elle se persuada que cette aventure nocturne étoit une nouvelle entreprise de ses persécuteurs, elle ne douta plus que sa perfide amie ne fût de

connivence avec eux, et crut découvrir à-la-fois mille nouvelles preuves d'une criminelle intelligence. La manière dont on l'avoit logée, les histoires même que l'on avoit racontées, tout lui parut combiné et calculé d'avance pour servir les desseins dont elle devoit être la victime.

Dès que ses soupçons lui semblèrent fondés, un tremblement général la prit; les personnes qui la secouroient avec le plus de zèle et d'empressement, le Marquis même, l'ami de son mari, le sien, ne furent à ses yeux que des ennemis conjurés et des agens du scélérat inconnu qui tramoit sa perte avec tant de perfidie. Elle auroit donné tout ce qu'elle possédoit pour n'être pas sortie de Bruxelles, on lui auroit offert le monde entier qu'elle n'auroit pas voulu différer un instant de plus à y retourner.

Malgré la nuit, malgré l'agitation qu'elle éprouvoit encore, elle demanda à partir sur-le-champ. Tout le monde se récria, la maîtresse de la maison sur-

tout lui dit qu'elle étoit folle, et continua ses plaisanteries. Elle lui représenta que, s'étant chargée d'elle, ce seroit mal répondre à la confiance de la Comtesse, que de céder à une fantaisie si déraisonnable et même si indécente.

Plus on la pressoit de rester, plus Célestine sentoit augmenter son désir de partir sans délai. Loin de se rassurer, elle ne voyoit dans les représentations qu'on lui faisoit que de nouveaux sujets de crainte. Attendez au moins qu'il soit jour, lui disoit-on. — Je n'attendrois pas une minute. — Mais qui voulez-vous qui aille vous conduire à l'heure qu'il est, lui demanda avec humeur la maîtresse du château. — J'espère que monsieur de Rasoni voudra bien m'accompagner; si cependant c'est trop exiger de sa complaisance, je partirai seule avec ma femme de chambre.

Après quelques légères représentations, le Marquis s'empressa de lui témoigner combien il seroit flatté de mériter sa confiance, et lui dit qu'il étoit prêt à la

suivre. Si le Marquis va avec vous, dit la jeune femme, ce départ impromptu devient moins ridicule, quoique ce ne soit toujours qu'un véritable enfantillage. Célestine répondit à peine, il lui tardoit de se voir hors d'une maison où tout lui devenoit suspect. On la conduisit jusqu'à la voiture, on lui souhaita une bonne nuit en riant; elle étoit déjà dans les avenues du château qu'elle entendoit encore les éclats de rire qui la poursuivoient.

Peu embarrassée d'être l'objet de plaisanteries qu'elle méprisoit, elle sentit comme un poids qu'on enlevoit de dessus son coeur, quand elle se vit seule avec le Marquis et Laura. Elle conta de nouveau à Rasoni tous les détails de son aventure; il paroissoit sur-tout étonné de la voix qu'elle avoit entendue sous sa fenêtre. J'avoue que je m'y perds, répétoit-il sans cesse; il falloit donc qu'on eût pénétré d'avance le dessein formé contre vous, puisqu'on vous a avertie si à propos . . . . Je donnerois

beaucoup pour savoir qui vous a parlé... Vous n'avez rien vu, vous n'avez pas reconnu la voix? — Les ténèbres m'ont empêchée de rien distinguer, et je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu ailleurs cette voix-là. — Cela est incompréhensible! . . . cette obscurité augmente mes désirs de pénétrer le mystère . . . Vous n'avez pas quelques soupçons? — J'en ai beaucoup sur la bonne foi de la maîtresse de la maison, et je ne doute pas que cette femme perfide ne soit d'accord avec les ennemis acharnés depuis si long-temps à détruire mon bonheur.

Ce que vous me dites là, lui répondit le Marquis, s'accorde parfaitement avec mes propres idées et avec ce que j'ai remarqué moi-même. Je n'ai pas voulu le dire, parce que je regarde toujours comme prudent d'éviter l'éclat: mais je m'étois mêlé parmi ceux qui ont fait la visite de votre appartement, et j'ai découvert dans un coin des traces visibles d'une porte masquée. — Juste ciel! s'é-

cria Célestine, c'est donc toi qui m'as inspiré l'idée de quitter cette infernale maison. — Vous avez dû remarquer que j'étois peut-être le seul qui ne se récriât pas sur votre envie de partir; je vous y aurois au contraire plus vivement engagée, si ce conseil n'eût pas paru singulier dans ma bouche. — Ah! Marquis, quels dangers j'ai courus! — Rappelez-vous encore, lorsqu'on vint vous inviter l'autre jour à cette fatale partie, combien je mis de froideur à donner mon avis. Depuis long-temps je me défiois de cette femme, et j'étois on ne peut pas plus fâché de voir avec quel abandon vous vous livriez à elle. — Pourquoi donc ne m'avez-vous pas avertie? — Parce qu'elle paroissoit vous plaire, et je ne crois avoir aucuns droits de choisir votre société et de contrarier vos goûts. — Marquis ce n'étoit pas là ce que vous aviez promis à mon mari. Je vous le demande en grâce, ne manquez jamais de me faire partager les plus foibles de vos soupçons, les plus légères de

vos craintes. Je réclame au nom de d'Orméville, au mien propre, toute votre franchise, et croyez que je me ferai toujours un plaisir, un devoir de me conduire d'après la sagesse de vos avis. — Puisque vous l'ordonnez, je me permettrai désormais de vous faire toutes les représentations que mon attachement pour vous me dictera. — Marquis, je vous en supplie, et je suis sûre que ma docilité vous encouragera.

La voiture s'arrêta; Célestine qui n'avoit pas senti le pavé et qui vit que Rasoni lui présentoit la main pour descendre, témoigna sa surprise. Où sommes-nous? lui dit-elle avec émotion. — Chez moi, et j'espère que vous vous y croyez en sureté. — Ah! sans doute! (En même temps elle pressa légérement la main du Marquis sur laquelle elle avoit appuyé la sienne.) Mais pourquoi ne m'avez vous pas conduite à Bruxelles? — Parce qu'il y avoit bien moins loin pour venir jusqu'ici, et que d'ailleurs notre arrivée imprévue au milieu de la

nuit auroit causé une secousse dangereuse à votre mère. Elle auroit cru qu'il vous étoit arrivé quelque accident fâcheux: j'ai envoyé sur-le-champ un de mes gens à Bruxelles, et j'espère que demain la Comtesse sera ici pour déjeûner avec nous. — Mais vous ne nous aviez pas dit que vous eussiez une habitation si près de Bruxelles. — Je voulois vous ménager une surprise, et je comptois quelqu'un de ces jours, en nous promenant, vous amener à mon hermitage. J'ai loué ce château pour le temps que je compte rester à Bruxelles, et je n'ai rien épargné pour le rendre le moins désagréable qu'il m'a été possible. — Marquis, au moins vous me promettez que demain ma mère sera ici pour déjeûner, ou que nous partirons nous-mêmes pour aller la retrouver. — Mon courrier rapportera sa réponse dès le grand matin, et d'après cela nous prendrons un parti. — Savez-vous bien que cette aventure peut donner sujet à la méchanceté de s'exercer? — On sait trop bien quelle

est l'amitié qui m'unit à votre mari, à toute votre famille, pour y trouver rien d'étonnant. D'ailleurs la Comtesse, en arrivant dès demain matin, fermera la bouche à la médisance. — Marquis je suis fâchée, très-fâchée que vous ne m'ayez pas menée sur-le-champ à Bruxelles. Le parti le plus sage seroit peut-être de remonter en voiture. — A présent! songez donc que dans deux heures il fera jour. D'ailleurs vous avez grand besoin de vous reposer, et il y a encore loin d'ici à la ville. — Il est vrai que je suis excédée de lassitude. — Couchez-vous, croyez-moi, on ignorera que nous soyons venus ici; et quand bien même on le sauroit, on vous connoît assez, et je me flatte qu'on rend assez de justice à mes principes, pour ne rien voir que de très-simple et de très-ordinaire dans un événement tout naturel.

Célestine se sentoit excessivement lasse, on lui promettoit que sa mère viendroit le lendemain, elle étoit chez l'ami intime de son mari, elle ne pensoit pas

que personne dût regarder son aventure avec d'autres yeux qu'elle-même; quelques nouvelles représentations et quelques nouvelles instances du Marquis la décidèrent à rester. Rassurée par la pureté de son coeur, elle ne crut pas qu'on osât trouver du mal où il lui paroissoit impossible d'en soupçonner.

Le Marquis la conduisit lui-même dans une chambre charmante, et il la laissa en l'invitant à se dédommager du sommeil qu'elle avoit perdu. Aussitôt qu'il fut sorti, elle se déshabilla et se coucha; elle étoit encore tellement agitée du souvenir de ses frayeurs, qu'elle dit à Laura d'apporter auprès de son lit une chaise longue qui étoit dans un cabinet voisin. Cette précaution la tranquillisa un peu, et toutes deux également fatiguées ne tardèrent pas à s'endormir.

Célestine, qu'un sort malheureux poursuivoit, fut bientôt réveillée par un bruit sourd et par un long gémissement: toute tremblante, elle regarda autour d'elle, les plus profondes ténèbres régnoient encore

core: la frayeur glaçoit et roidissoit tous ses membres, elle n'avoit pas la force d'appeler. Tout-à-coup une clarté remplit la chambre et frappa ses yeux éblouis; ses regards se portèrent vers la terre, elle aperçut au pied de son lit un homme étendu le visage sur le parquet; il étoit absolument immobile, un long ruisseau de sang couloit autour de lui. Elle se sentit en même temps saisir par la main, et une voix qui ne lui sembla pas inconnue lui dit avec fermeté: Jetez à la hâte quelques vêtemens sur vous et suivez-moi.

Maîtrisée par le ton d'autorité qu'on prenoit à son égard, épouvantée par le spectacle terrible qui frappoit ses yeux, brûlant de le fuir, d'éviter mille dangers que son imagination enflammée créoit autour d'elle, Célestine obéit sans savoir ce qu'elle faisoit. Elle étoit tellement préoccupée qu'elle s'abandonnoit étourdiment à un guide qu'elle ne connoissoit pas, qu'elle ne voyoit pas, car la clarté qui se répandoit dans l'apparte-

ment venoit d'une lanterne sourde qui éclairoit tout, excepté celui qui la portoit. Sans réfléchir qu'elle étoit chez le Marquis, chez l'ami intime de d'Orméville, chez celui qui avoit été son protecteur et dont elle avoit droit d'attendre tout secours, elle se livroit elle-même, et ne demandoit pas seulement quel étoit celui qui lui parloit, quel étoit son but, où il vouloit la conduire. Toute entière au péril présent, elle ne songeoit pas au péril à venir, et le cri de l'effroi faisoit taire dans son coeur les conseils de la raison.

Elle quitta son lit à demi habillée; ses jambes chancelantes avoient de la peine à la soutenir: Donnez-moi le bras, lui dit-on, et fuyons, nous en avons à peine le temps. Laura que le premier bruit avoit réveillée comme sa maîtresse, suivit l'inconnu avec autant de légéreté que Célestine même.

Après avoir traversé deux ou trois cabinets, leur guide les fit passer par une fenêtre, et elles se trouvèrent dans le jardin. Il y avoit une brèche à la mu-

raille, elles la franchirent, et à quatre pas de là elles rencontrèrent une voiture. Montez vîte, leur dit encore la même personne, nous sommes peut-être déjà poursuivis.

A la clarté d'une autre lanterne que tenoit un valet, elles virent que celui à qui elles s'étoient confiées avec tant de précipitation, étoit un jeune homme dont la figure, offrant encore toute la fraîcheur du premier âge, annonçoit à peine seize ans. Cette vue, la voiture où on la pressoit de monter, donnèrent à Célestine une lueur de réflexion; d'ailleurs le trajet qu'elle avoit fait pour venir jusques-là et le grand air avoient un peu remis ses esprits; elle hésitoit, elle regardoit en arrière et ne paroissoit pas disposée à faire ce qu'on exigeoit d'elle. Le jeune homme s'aperçut de sa défiance et de son incertitude: Au nom du ciel, Madame, lui dit il du ton le plus touchant en prenant une de ses mains, au nom de votre propre sureté, ne perdez pas un temps précieux

et irréparable ! Peut-être vos ennemis sont-ils déjà sur nos traces, peut-être vont-ils m'enlever le fruit de tous mes efforts. Soyez sans aucune inquiétude, ce n'est pas maintenant que vous êtes en des mains perfides, hâtez-vous de monter. — Et où voulez-vous me conduire? — A Bruxelles, chez votre mère; Madame, je vous arrache à un danger que vous êtes loin de connoître; de grâce ne rendez pas inutile ce que je fais pour vous.

Il régnoit tant de chaleur, et un si grand air de vérité dans ces discours, que Célestine ne put croire que la perfidie trouvât déjà place dans un cœur si jeune: elle se laissa persuader. Ce qui la décida sur-tout, ce fut la promesse qu'on lui faisoit de la mener à Bruxelles et de la conduire dans les bras de sa mère. Vous voyez comme je me fie à votre parole, dit-elle au jeune homme en se plaçant dans la voiture. Que toutes les vengeances du ciel retombent sur moi, s'écria-t-il vivement, si je suis assez vil pour abuser de cette

confiance! Il s'assit auprès d'elle, et la voiture partit comme un trait.

Le mouvement sembla remettre le calme dans les idées de Célestine: elle commença à se repentir de son imprudence, et se représenta elle-même les suites funestes que sa conduite pouvoit avoir. Elle venoit de quitter la maison du Marquis, de l'homme à qui d'Orméville l'avoit confiée, pour se remettre entre les mains d'un inconnu, d'un jeune homme qui n'avoit vraisemblablement sur elle que des desseins criminels, qui étoit peut-être un émissaire des ennemis cachés qu'elle avoit tant sujet de craindre . . . Tourmentée par un retour trop tardif sur elle-même, elle attendoit avec effroi un sort qu'elle ne pouvoit plus éviter, un sort au devant duquel elle s'étoit empressée de courir; elle invoquoit le ciel intérieurement et n'avoit plus d'espoir que dans sa protection. Cependant, en se rappelant l'expression de candeur répandue dans tous les traits et dans tous les discours de celui qu'elle trem-

bloit encore de juger, elle se flattoit qu'il étoit vraiment ce qu'il avoit voulu lui paroître: mais quels étoient donc dès-lors ceux qui avoient osé la poursuivre jusques chez le Marquis? Voilà ce qu'elle ne pouvoit ni expliquer, ni comprendre.

Nous serons bientôt hors de danger, lui dit le jeune homme avec joie, et je commence à me flatter qu'on se sera aperçu trop tard de notre fuite pour songer à nous poursuivre. — Nous poursuivre! qui craignez-vous? qui êtes vous? qui vous engage à me secourir? — Qui je crains? Un monstre que vous êtes loin de connoître, un ennemi dont les infames plans sont concertés malheureusement avec trop d'adresse. Madame, ajouta le jeune homme avec effusion, me croirez-vous si je vous dévoile les mystères surprenans, les crimes dont vous êtes l'objet et la victime? . . . Au moment même la voiture fut entourée, deux hommes masqués se présentèrent au portières, ils voulurent se jeter sur

le jeune homme, il avoit des armes et se défendit comme un lion. Célestine presque évanouie fut à peine témoin de ce combat qui dura quelques momens. Le courage succomba enfin à la force et au nombre, le jeune homme reçut un coup qui l'étendit aux pieds de Célestine; elle-même fut inondée du sang qui sortoit de sa blessure. Les scélérats la saisirent, et l'arrachèrent de la voiture; déjà ils se préparoient à l'emmener, lorsqu'elle entendit à peu de distance des cris et le bruit de chevaux qui accouroient à toutes jambes; elle distingua la voix du Marquis, et l'espoir commença à renaître dans son ame.

Les ravisseurs, de beaucoup inférieurs en nombre, se disposoient à fuir avec leur proie; la troupe du Marquis ne leur en donna pas le temps. Elle étoit auprès d'eux avant qu'ils eussent fini de lier Célestine sur le cheval qui devoit la transporter. Voyant leurs criminels desseins prévenus, ils s'enfuirent au grand galop, et une partie des gens de Ra-

soni s'attacha vigoureusement à leur poursuite.

Le Marquis releva Célestine dans ses bras, elle étoit mourante, et il n'avoit rien pour la secourir; les foibles soins qu'il pouvoit lui donner étoient inutiles et ne suffisoient pas pour ranimer ses forces anéanties. A la clarté du crépuscule il distinguoit la pâleur de son visage, il voyoit les symptômes les plus effrayans se répandre dans tous ses traits, il trembloit pour elle, il étoit désespéré. La pauvre Laura plus morte que vive, n'avoit pas la force d'offrir des soulagemens à sa maîtresse. Rasoni étoit dans la plus affreuse perplexité, lorsqu'il aperçut sur la route une voiture qui s'avançoit au petit pas. Il cria de toutes ses forces, on l'entendit et l'on accourut à ses cris.

Il y avoit dans cette voiture trois femmes d'un certain âge; le Marquis les supplia de vouloir bien s'arrêter un moment pour assister une malheureuse prête à rendre le dernier soupir. Elles

descendirent avec empressement et firent respirer des odeurs spiritueuses à Célestine, qui sentit bientôt l'effet salutaire des secours qu'on lui donnoit.

Tandis que deux des femmes achevoient de la faire revenir, la plus vieille des trois, touchée de compassion pour le malheureux jeune homme qui étoit étendu par terre baigné dans son sang, s'approcha pour voir s'il n'étoit pas encore temps de le rappeler à la vie. Dès qu'elle eut aperçu son visage, elle poussa un grand cri. Ma fille, ma chère fille, disoit-elle en pressant sur son coeur ce corps inanimé.

Toute l'attention se tourna de ce côté; Célestine étoit déjà moins mal, elle avoit recouvré l'usage de la parole et une partie de ses forces. Avec quel étonnement elle apprit que son prétendu libérateur étoit une femme! Comme son intérêt redoubla pour elle en se rappelant avec quelle valeur elle avoit combattu pour la défendre. Le Marquis surtout considéroit fort attentivement le

visage de l'inconnue. La pâleur mortelle qui la décoloroit, le sang et la poussière dont elle étoit couverte défiguroient entièrement ses traits. Rasoni faisoit mille questions aux trois vieilles femmes, elles étoient trop empressées autour de la malade pour s'occuper de lui répondre. Il demanda aux domestiques le nom de leur maîtresse, on le lui dit, il n'en fut pas plus avancé, c'étoit la première fois de sa vie qu'il l'eût entendu prononcer.

N'ayant avec elles rien de ce qui étoit nécessaire pour soigner la jeune personne, les vieilles femmes se contentèrent de bander sa blessure, d'étancher son sang, et elles la firent transporter dans leur voiture. Le Marquis se plaça auprès de Célestine dans celle qui l'avoit amenée jusques-là; un de ses gens monta sur le siége pour la conduire, le cocher s'étoit enfui dès que les scélérats avoient paru. Rasoni donna ordre qu'on suivît exactement la première voiture, et qu'on ne la perdît pas un instant de vue.

Les deux équipages s'avançoient ainsi vers la ville à la suite l'un de l'autre. Le Marquis fit de grands reproches à Célestine sur la conduite qu'elle avoit tenue. Comment, lui dit-il, c'est de ma maison, c'est de chez votre ami que vous vous enfuyez au milieu de la nuit avec une inconnue qui est vraisemblablement envoyée par vos ennemis! Madame, je vous l'avoue, je m'attendois à plus de confiance de votre part! (Pour s'excuser, Célestine lui raconta tout ce qui s'étoit passé.) — Eh! bien, si un scélérat s'étoit glissé dans votre appartement pour vous poursuivre jusques chez moi, par des moyens que j'ignore encore mais que j'éclaircirai sans doute, étoit-ce donc une raison pour vous échapper, sur la foi et sous la garde d'une étrangère qui ne vous avoit fourni aucuns renseignemens pour vous engager à vous fier à elle, et qui ne se montroit même à vous que déguisée? N'étoit-il pas plus simple d'appeler à votre secours? n'étiez-vous pas certaine que tous

mes gens, que moi-même étions prêts à mourir pour vous défendre, si vous couriez quelque danger? Ah! Madame, je ne manderai pas les événemens de cette nuit à d'Orméville, ils m'affligent trop, et je suis sûr qu'ils l'affligeroient bien vivement lui-même, en lui montrant le peu de confiance que sa femme témoigne à son meilleur ami.

En ce moment la berline qui étoit devant partit avec une telle rapidité, que Célestine et Rasoni ne doutèrent pas qu'elle ne fût emportée malgré celui qui la conduisoit. Ils s'attendoient à tout moment à la voir errer à travers les champs, et ils craignoient déjà qu'elle ne fût bientôt mise en pièces. Le cocher du Marquis mit aussi ses chevaux au galop pour suivre de plus près, et être à même de donner des secours à l'autre équipage s'il en avoit besoin. Mais, comme ces chevaux étoient très-fatigués, ils perdoient beaucoup sur les autres qui étoient encore frais, et qui d'ailleurs

avoient commencé par prendre une grande avance.

Rasoni se tenoit sans cesse à la portière, il observoit avec inquiétude. Voyant que la voiture suivoit toujours la route d'une manière égale, et qu'elle avoit plutôt l'air habilement dirigée qu'emportée, il se frappa tout-d'un-coup le front avec sa main : Insensé ! s'écria-t-il vivement, j'ai pu être sa dupe !... Il étoit alors trop loin pour espérer de rattraper jamais celle qu'il vouloit poursuivre. Crève ton cheval, s'il le faut, dit-il à un de ses gens, mais ne reviens pas sans avoir rejoint les femmes qui fuient devant nous, et sans avoir pris tous les renseignemens possibles sur leur compte. Le domestique partit avec la rapidité de l'éclair, et en peu de momens ils le perdirent de vue.

Vous voyez, dit Rasoni à Célestine, si j'avois tort de me défier de votre généreuse libératrice ; ses vues étoient si pures, ses motifs si louables que, pour éviter une explication, elle s'efforce de

nous échapper. Ah! Madame, reconnoissez donc maintenant pour qui vous m'aviez abandonné.

Célestine honteuse pressa légèrement la main du Marquis, il la porta à ses lèvres. Vous êtes toujours sûre d'obtenir votre grâce, lui dit-il en souriant: mais, pour vous-même, ajouta-t-il du ton du sentiment, souffrez que je me prévale des droits que m'a laissés votre mari, et soyez bien persuadée que je veille exactement autour de vous. Nous saurons quels sont les scélérats qui vous ont poursuivie, nous saurons quelle est cette malheureuse qui avoit su profiter si habilement de votre trouble; reposez-vous sur moi du soin de tout éclaircir: il faudra que ceux qui prétendent lutter contre ma vigilance se cachent bien, pour que je ne parvienne pas à les découvrir; j'ai des soupçons dont je vous ferai part, mais ce n'est pas le moment.

Déjà ils étoient dans les rues de Bruxelles; ils arrivèrent chez la Comtesse

et entrèrent dans son appartement, comme elle se préparoit à déjeûner. Elle fut étrangement surprise de les voir revenir si tôt; le costume de Célestine lui causa sur-tout de vives inquiétudes. Sa pâleur, les traces de fatigue et de foiblesse qu'elle voyoit encore sur son visage redoubloient ses craintes. Il fallut pour la tranquilliser que sa fille lui répétât vingt fois qu'elle n'avoit eu que des frayeurs et fort peu de mal, encore sa tendresse maternelle en croyoit-elle à peine Célestine elle-même.

On lui détailla tous les événemens singuliers et multipliés qui s'étoient succédés dans cette nuit cruelle; elle frémissoit à chaque phrase des dangers que sa chère fille avoit courus, elle invoquoit l'assistance du ciel et celle du Marquis, contre des ennemis dont les manoeuvres si habilement concertées la faisoient trembler. Rasoni la rassuroit, Célestine même se contraignoit pour lui dérober la moitié de ses craintes et lui

paroître beaucoup moins inquiète qu'elle ne l'étoit en effet.

Le domestique que Rasoni avoit envoyé à la poursuite de l'inconnue revint, et le compte qu'il rendit de sa commission n'avoit rien de satisfaisant. Il étoit parvenu assez près de la voiture pour observer tous ses mouvemens, et il l'avoit suivie long-temps sans la perdre de vue; tout-à-coup elle avoit pris un chemin de traverse, et l'espion de Rasoni toujours attaché à ses traces, l'avoit vue entrer dans une grosse ferme dont on avoit aussitôt fermé les portes. Il y étoit arrivé lui-même, s'étoit hâté de prendre des informations, de faire des recherches; la voiture, ceux qui étoient dedans, tout avoit disparu. Pour lors il s'étoit aperçu que la ferme avoit une seconde porte qui donnoit dans un autre chemin. Son empressement à la suivre ne lui avoit servi de rien; à quelque distance de là il s'étoit trouvé au milieu d'une étoile qui réunissoit tant de routes qu'il n'avoit su laquelle prendre, et

qu'il avoit été obligé de revenir sur ses pas.

Le Marquis fut désolé de ce mauvais succès, il alla lui-même à la ferme; elle appartenoit à un étranger qui n'avoit jamais habité Bruxelles, et, malgré ses promesses, malgré ses menaces, les fermiers ne purent lui dire qu'elles étoient les personnes qui avoient traversé leur cour. Un des domestiques de l'équipage même avoit fermé les portes, et avant que les gens de la maison s'en fussent aperçus, la voiture étoit déjà bien loin.

Rasoni revint chez la Comtesse: il ne pouvoit se consoler du peu de fruit qu'il avoit recueilli de tous ses soins. — Je vous remercie de l'intérêt que vous mettez à ce contre-temps, lui disoit Célestine, c'est un malheur de plus, mais je suis déjà si accoutumée à souffrir que je saurai encore me résigner à ma destinée. — Ah! Madame, vous ne savez pas combien il étoit intéressant de connoître cette femme! . . . Je donnerois . . . je ne sais quoi pour qu'elle ne nous eût pas échappé.

Au reste, ajouta-t-il, j'espère que nous la découvrirons un jour; en attendant, continua-t-il gaiement, je m'établis votre gardien, et vous ne sortirez plus que sous mon escorte. Jamais geolier de prison n'aura été si sévère que moi.

L'après-dîner Célestine et Rasoni se trouvèrent seuls, et les événemens de la nuit devinrent encore le sujet de leur conversation. — Je vais bien vous étonner, j'en suis sûr, dit le Marquis, mais je ne doute pas que ce ne soit à votre femme de chambre que vous n'ayez l'obligation de tous les événemens de cette nuit. — A Laura? Marquis, ce que vous dites là est impossible. — Je vous avois bien prévenue que je vous trouverois incrédule; mais réfléchissez un peu avec moi, et vous me direz si j'ai tort. Je consens, malgré le peu de vraisemblance de cette conjecture, que ce soit avec la maîtresse de la maison seule, que vos ennemis ayent été d'accord; mais qui voulez-vous qui les ait introduits chez moi, dans votre propre chambre? A-

moins que je ne sois aussi de connivence avec eux, ou que vous n'ayez auprès de vous quelqu'un qui vous trahisse, cela me paroît difficile à expliquer. — Votre raisonnement est assez juste, mais Laura... — Une femme de cette classe peut être facilement gagnée. — Elle m'a toujours été si fidelle! — Il ne faut qu'un instant pour cesser de l'être. — Même pendant toute la nuit elle m'a témoigné tant d'intérêt! elle avoit autant de frayeurs que moi. — Ce qu'on n'éprouve pas est souvent ce qu'on exprime le mieux. — Marquis, vous êtes trop défiant; cette fille me sert depuis deux ou trois ans, je l'ai prise à mon service en arrivant en Italie, et je n'ai jamais eu qu'à me louer de son attachement. — Eh! Madame, ne savez-vous donc pas que c'est par ceux qui ont l'air de nous aimer davantage, par ceux qui paroissent nous servir avec le plus de zèle, que nous devons sur-tout craindre d'être trompés. L'être que vous croyez sincèrement dévoué à vos intérêts, n'est souvent qu'un ennemi déguisé sous

un masque trompeur. Vous allez me dire que ce sont là des maximes à l'Italienne; aujourd'hui elles sont devenues de tous les pays, et, rappelez-vous bien de ce que je vous dis en ce moment, l'expérience vous prouvera un jour que mes discours ne sont que trop vrais. — Allons, Marquis, convenez bonnement que vous en voulez à ma pauvre Laura, où qu'au moins vous la jugez un peu légérement. — Ah ! Madame si vous calomniez la pureté de mes motifs je n'ai plus de ménagemens à garder, et il n'est rien que je ne sacrifie pour vous convaincre. — Ne croyez pas que j'aye quelque doute sur le sentiment qui vous anime, mais Laura m'a toujours été si attachée, j'ai moi-même tant d'amitié pour elle que vous ne devez pas trouver mauvais de me voir exiger de fortes preuves pour la croire coupable. — Assurément je ne puis qu'approuver la sensibilité de votre coeur, il m'en coûte beaucoup à moi-même de vous enlever une erreur que vous chérissiez, mais

votre intérêt l'emporte sur tout le reste. Voilà ce que j'ai ramassé ce matin sur le gazon, à la place où cette suivante si fidelle s'est laissée tomber évanouie près de vous.

L'air grave et important que Célestine voyoit au Marquis commençoit à l'effrayer; elle prit en tremblant une lettre qu'il lui présentoit et y lut ces mots:

» Soyez fidelle à ce que vous avez » promis, les cinquante louis sont à » vous. N'oubliez pas les signaux con- » venus, et sur-tout ayez l'air fort ef- » frayée. Il faut que la nuit prochaine » termine tout, il y a déjà trop long- » temps que nous semons, voilà enfin » le moment de recueillir. »

Célestine pâlit, elle laissa tomber la lettre. — Il faut être bien méchant, n'est-ce pas, Madame, pour calomnier une fille d'une vertu si irréprochable! — Etes-vous certain que cette lettre soit tombée de sa poche? — Lisez l'adresse. D'ailleurs voici la question: ou elle est tombée de sa poche puisque je vous l'assure, ou c'est moi qui l'ai supposée;

c'est à vous maintenant à décider lequel des deux vous voulez croire. — Ah! Marquis, je rougis pour vous du parallèle; mais il est bien cruel de me voir trompée par celle à qui j'avois donné toute ma confiance! Elle étoit si innocente, si naïve! qu'ils ont de reproches à se faire les scélérats qui ont gâté son heureux naturel! — Les sentimens que vous aviez pour elle la rendent encore plus coupable; au reste s'il répugne à votre ame généreuse et confiante de croire à une trahison qui vous afflige, c'est à vous de réfléchir à la conduite que vous voulez tenir. J'ai fait malgré moi ce que j'ai cru devoir faire, mais je sens qu'il seroit difficile de vous donner un conseil. Il remit la lettre dans sa poche et sortit.

Célestine courut après lui, elle voulut le retenir, il étoit déjà bien loin. Je reviendrai bientôt, lui dit-il quand elle le rappela, et il continua de marcher. Elle craignit de l'avoir fâché, et se reprocha d'avoir peut-être répondu trop

froidement aux avis que son amitié seule avoit pu lui dicter. Tout ce qu'il avoit dit étoit possible, même vraisemblable, et la lettre étoit une preuve convaincante. Elle se souvint qu'en effet, le jour même où elle s'étoit décidée à aller au château, on avoit remis une lettre à Laura, et qu'elle l'avoit serrée dans son sein avec un peu de trouble. Cependant comment accorder une pareille perfidie avec la fidélité que cette fille lui avoit toujours montrée? . . . Ah! si elle a pu me tromper, s'écrioit-elle douloureusement, je ne dois plus me fier à personne!

Tout en regrettant son zèle et son intelligence, elle ne sentit pas moins qu'il étoit indispensable de la renvoyer; elle la fit appeler et lui donna une bourse en lui disant: Tenez, Laura, voilà le prix de vos services; de ce moment vous cessez d'être à moi. (Laura parut stupéfaite.) L'ai-je bien entendu, Madame, vous me renvoyez! moi! — Je vous le répète, je n'ai plus besoin de

figurant d'abord qu'il souffroit, elle chercha des motifs de se tourmenter davantage; elle songea que peut-être d'Orméville avoit ouï parler à Rome des soins que le Marquis lui avoit rendus, et se livra à cette idée avec l'invincible attrait qu'on a souvent pour s'arrêter à ce qui déplaît le plus.

Elle devenoit sans cesse plus troublée, d'Orméville qui ne la perdoit pas de vue étoit agité de chacun de ses mouvemens. Célestine suivoit à son tour ce qui se passoit dans son ame, chaque coup-d'oeil lui sembloit un reproche; elle alloit quitter Rasoni, lorsque lui-même la prévint. L'effet qu'il produisoit sur les deux amans n'échappa pas à son discernement subtil et exercé; il auroit été fâché qu'on pensât qu'il cherchoit à exciter le moindre nuage dans leur liaison, et de ce moment il ne rendit à Célestine que les simples devoirs de l'honnêteté.

S'il paroissoit s'éloigner d'elle, en revanche il tâchoit de se rapprocher de d'Orméville. Dès le premier jour, à l'ins-

l'instant même où il s'aperçut de l'ombrage qu'il lui causoit, il alla lui parler, le féliciter du bonheur qu'il avoit eu de sauver Célestine ; il ne l'entretint que d'elle, mais en conservant toujours ce ton désintéressé qui semble ajouter à la fin de chaque phrase : tout ce que je dis là, c'est pour vous seul et non pas pour moi. Rasoni connoissoit les hommes il savoit que celui qui veut arriver à eux et en être bien reçu, doit commencer par brûler un grain d'encens devant leur idole.

Le soir d'Orméville se trouva seul un instant avec Célestine. Il étoit assis près d'elle depuis quelques momens, et il ne lui avoit encore rien dit. Ses yeux restoient fixés à terre, il avoit l'air profondément occupé. Célestine qui se doutoit que son trouble l'avoit trahie et qui devinoit ce qui tourmentoit d'Orméville, brûloit d'avoir une explication avec lui. Elle n'osoit pas l'entamer elle-même ; s'excuser, ç'auroit été presque s'avouer coupable, ç'auroit été

tine le remercia en disant que Brunon suffiroit pour elle et sa mère. Rasoni lui fit quelques représentations, et la voyant décidée, il n'insista pas. Elle se servit en effet de Brunon, mais souvent elle regrettoit Laura.

Tout-à-coup elle cessa de recevoir des nouvelles de son mari; le chagrin et l'inquiétude ne tardèrent pas à la rendre malade, et son agitation redoubla encore lorsqu'elle s'aperçut qu'on éloignoit d'elle les papiers publics. Son imagination commença à travailler, elle se persuada qu'on lui dissimuloit de grands malheurs. Elle observoit tout le monde, et, voyant sa mère triste, le Marquis silencieux, elle étoit désolée. Serois-je donc assez malheureuse pour qu'on eût besoin de prendre des précautions avec moi s'écrioit-elle sans cesse. Maman! Marquis! qu'est-il arrivé à d'Orméville? Est-il blessé? est-il malade? je veux voler auprès de lui, c'est à moi de le soigner; il me désire, j'en suis sûre, il m'appelle,

c'est le contrarier, c'est l'affliger que de me faire un mystère de son état.

Elle interrogeoit la Comtesse; trop tendre pour être adroite, cette bonne mère pleuroit en la rassurant; ses yeux démentoient ce que sa bouche disoit. Ces demi-éclaircissemens augmentoient encore les craintes de Célestine. Elle s'adressoit au Marquis, et le supplioit de dissiper son incertitude: chaque fois qu'elle lui faisoit des questions, il prenoit cet air tristement discret, interprète sinistre d'une mauvaise nouvelle. Ne vous tourmentez pas inutilement, lui disoit-il; il est vrai que nous devrions avoir des lettres de d'Orméville, mais il y a quelquefois tant d'embarras dans une armée, il faut si peu de chose pour déranger les correspondances, qu'il ne seroit pas raisonnable de se désoler pour un retard. Rappelez ce courage et cette fermeté que j'ai admirés souvent en vous. Je suis sûr que sous peu de jours nous apprendrons la cause du délai qui vous afflige. — Ah! Marquis, me parler de

mon courage, c'est assez m'avertir que j'en ai besoin. Oui, oui, j'ai du courage . . . . j'aurai celui de mourir. — Mais, Madame, pourquoi donc vous désespérer de la sorte? — Parce que je suis environnée d'amis cruels dont les ménagemens barbares sont pour moi le plus affreux supplice. Ah! si la maladie ne me retenoit pas, si elle ne m'ôtoit pas l'usage de mes forces, j'irois à l'armée, je demanderois mon mari à tout le monde! Il se trouveroit une ame compatissante qui auroit pitié d'une infortunée, quelqu'un finiroit mes tourmens.

Dans d'autres momens elle étoit plus tranquille, et n'annonçoit que cette douleur morne que l'ame concentre au dedans d'elle-même. Elle ne faisoit plus de questions, elle en avoit assez éprouvé l'inutilité; mais elle épioit le moindre mot, le plus petit mouvement: elle croyoit trouver un air de mystère à tout, et tâchant de pénétrer ce qu'on ne vouloit pas lui apprendre, elle affectoit

un air calme et presque indifférent, pour éloigner la défiance.

Un jour que Rasoni étoit seul auprès d'elle, il tira son mouchoir, une gazette tomba de sa poche. Célestine l'aperçut et se garda bien de l'en avertir; cherchant au contraire un prétexte pour l'éloigner, elle le pria d'aller donner quelques ordres de sa part: il paroissoit avoir de la peine à la laisser seule, il temporisoit, elle insistoit, il se décida enfin à obéir.

Aussitôt qu'il fut sorti de la chambre, Célestine ramassant le reste de ses forces, se traîna péniblement jusqu'à l'endroit où étoit tombée la funeste gazette. Elle l'ouvrit, la parcourut d'un coup-d'oeil, et le premier article qui fixa son attention fut celui-ci:

*Lettre du Général *** au Pouvoir exécutif provisoire.*

» On vient de trouver dans un village » un émigré nommé d'Orméville: j'en » reçois la nouvelle à l'instant, et je le » ferai partir demain pour Paris. »

Elle poussa un cri affreux et resta sans connoissance sur le plancher. La Comtesse fut la première qui l'entendit, elle accourut, et voyant auprès d'elle le funeste papier, elle n'eut pas besoin d'autre éclaircissement. On transporta Célestine sur son lit, on eut bien de la peine à la faire revenir.

Lorsqu'elle eut repris le sentiment, sa situation n'en devint que plus effrayante; la fièvre étoit excessive, les redoublemens se succédoient sans cesse, le délire étoit continuel. La Comtesse qui suivoit tous les regards, tous les gestes du médecin, reconnut avec effroi qu'il commençoit à craindre. Le Marquis paroissoit inconsolable d'avoir, par son imprudence, causé ce funeste accident. La Comtesse touchée de la douleur qu'il témoignoit, employoit tout le pouvoir que la raison et l'amitié lui donnoient sur son coeur, pour calmer le désespoir auquel il s'abandonnoit.

Célestine resta quelques jours dans cet état de crise, mais peu-à-peu, sa jeunesse

prit le dessus; elle devint moins souffrante, et, quoiqu'elle fût encore accablée, son état n'avoit plus rien d'inquiétant.

Cependant les Français avançoient dans le Brabant; la bataille de Gemmape étoit perdue, Mons étoit pris, ils n'avoient plus qu'un pas à faire pour entrer dans Bruxelles. Il étoit temps de songer à fuir; Célestine étoit bien en état de supporter la route, mais rien ne pouvoit la décider à partir. L'idée de mourir et de mourir de la même manière que son mari, de mourir peut-être sur le même échafaud, avoit des charmes pour elle, et ni les larmes de sa mère, ni les représentations du Marquis ne pouvoient l'ébranler. Espérant toujours qu'elle finiroit par se laisser vaincre, Rasoni partit d'avance pour aller faire un établissement à Maestricht; il y avoit une si grande quantité d'étrangers, dans cette ville qu'il devenoit absolument nécessaire de prendre cette précaution. Avant son départ, le Mar-

quis eut soin d'arrêter une voiture, et supplia de nouveau la femme de son ami de ne pas attendre au dernier moment pour s'en servir.

Toujours déterminée à suivre son projet, Célestine résista constamment aux sollicitations de la Comtesse; elle la supplioit à son tour de partir, de l'abandonner, de ne pas se sacrifier pour elle. Cette tendre mère ne pouvoit s'y résoudre, et, tout en pleurant sur la détermination désespérée de sa fille, elle étoit décidée à partager son sort.

La veille même du jour où l'on comptoit que les Français entreroient dans Bruxelles, au moment où madame de Lussière employoit avec le plus de chaleur son éloquence et sa tendresse pour décider Célestine à partir, on lui remit une lettre du Marquis. Elle l'ouvrit avec précipitation, parcourut les premières lignes et fit un grand cri. Réveillée de sa sombre apathie, Célestine la regardoit avec surprise. Ma fille, ma

fille, s'écria la Comtesse que la joie empêchoit de s'exprimer, d'Orméville... — D'Orméville, reprit vivement Célestine que ce nom rappela à elle; maman, parlez! — Ton mari n'est pas mort... — Il vivroit encore!... (Célestine avoit déjà arraché la lettre des mains de sa mère.) Pourquoi n'a-t-il pas écrit lui-même! dit-elle tristement après l'avoir lue. ... Cette réflexion seule détruisit ses espérances et sa joie: Hélas! reprit-elle tristement, je devine la bonne intention du Marquis! son amitié lui a dicté ce stratagème pour m'engager à partir d'ici! mon époux ne vit plus... — Ma fille, pourquoi te nourrir d'idées noires que rien ne justifie? — D'Orméville ne m'a pas écrit!... — Peut-être cela lui étoit-il impossible, il a prié son ami... — Si d'Orméville n'étoit pas mort, aucun autre que lui n'auroit annoncé à Célestine qu'il vivoit encore... Mon coeur me l'assure trop, nous courons après un cruel fantôme, mais n'importe, allons trouver Rasoni; il n'aura fait que prolonger

CHAPITRE V.

D'Orméville en arrivant à l'armée rencontra d'abord le comte de Lussière; il voulut l'aborder, il essaya de lui parler, mais il en fut reçu avec hauteur et mépris. Le Comte choisissoit les momens où il étoit environné de plus de monde pour affecter de le méconnoître. Les désagrémens que la conduite de son beau-père lui occasionnoit chaque jour, le dégoutèrent entièrement de la société; il vivoit extrêmement retiré: écrire à sa femme et à Rasoni, relire sans cesse les lettres qu'il recevoit d'eux étoit son unique occupation. Il n'eut garde d'instruire Célestine de l'éclat que le Comte avoit donné à tout ce qui s'étoit passé à Bruxelles; il auroit aimé mieux souffrir encore mille fois davantage pour épargner un moment de chagrin à celle qu'il adoroit.

On commença la campagne, l'armée pénétra en France et fut obligée de se

retirer. On étoit près de passer la frontière, lorsque le domestique de d'Orméville vint à toutes jambes l'avertir que le comte de Lussière, étant tombé de cheval, s'étoit cassé la cuisse et avoit été transporté dans un village à une demi-lieue en arrière.

Oubliant les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du Comte, d'Orméville ne vit en lui que le père de Célestine et n'hésita pas à s'exposer lui-même au danger pour le sauver. Il retourna sur ses pas accompagné seulement de son domestique, et, monté plus légérement que lui, il ne tarda pas à le devancer de beaucoup. En arrivant au village, ce domestique ne retrouva plus son maître; apercevant de loin une troupe de cavaliers qu'il reconnut aisément pour des Gendarmes nationaux, il ne douta pas que d'Orméville ne fût déjà entre leurs mains, et il vint à l'armée annoncer le malheur dont il avoit été témoin.

D'Orméville étoit entré dans le village avant les Gendarmes; il avoit attaché

son cheval à la porte de la première maison, et avoit pénétré dans une chambre où se trouvoit alors toute seule une jeune fille d'environ seize ans. La douceur et l'innocence étoient peintes sur son visage, l'expression de la plus vive sensibilité animoit ses grands yeux bleus qui se fixoient avec étonnement sur d'Orméville. Vous êtes émigré, et vous venez encore ici! lui dit-elle d'un ton d'intérêt; auriez-vous le malheur d'être égaré? Sauvez-vous, vous n'avez pas un moment à perdre, les Volontaires ont déjà paru dans le village. Le chemin par où vos camarades ont passé est à droite en sortant, hâtez-vous de les suivre. Mon dieu! vous me faites frémir, ajouta-t-elle en se levant et en l'entraînant vers la rue.

D'Orméville lui expliqua le motif qui le ramenoit; il s'informa si elle n'avoit pas quelque connoissance de la maison où étoit resté le Comte. On vous a trompé, reprit-elle vivement, je suis bien certaine qu'il n'est arrivé aucun

accident ici; au nom du ciel, éloignez-vous! venez, venez, il est peut-être déjà trop tard.

Elle ouvrit la porte, le fit rester en arrière et avança la tête en dehors; à peine eut-elle jeté un coup-d'oeil, qu'elle repoussa d'Orméville avec force en s'écriant: Rentrez, rentrez, les bleus sont à dix pas de nous. D'Orméville, malgré tous les efforts qu'elle faisoit pour l'en empêcher, voulut regarder lui-même; il reconnut en effet une troupe de Gendarmes nationaux qui étoient occupés à piller un chariot de bagages qu'on avoit été obligé d'abandonner; il voulut se jeter sur son cheval, la jeune fille le retint. Il est trop tard, lui dit-elle, ils vous attraperoient, ils vous massacreroient; non, non, ne vous montrez pas. Malgré ces réprésentations il saisissoit déjà la bride: Voulez-vous donc qu'ils me tuent, ajouta la jeune fille en l'arrêtant par le pan de son habit. Ils diront que je vous ai reçu, et que je suis aussi une aristocrate. Cette der-

votre considération l'autre. Moi être la cause de votre mort! répondit-il avec vivacité; j'aimerais mieux mourir mille fois.

La jeune fille détacha le cheval et le laissa libre, afin qu'il ne servît pas à indiquer l'asile de son protecteur. Ne craignez rien, dit-elle alors en lui donnant elle-même; suivez-moi, et je vous répondrai qu'ils ne vous trouveront pas. Elle le prit par la main, et, en le conduisant dans une grange, elle lui apprit qu'elle se nommait Jeannette, et qu'elle était mère du sacristain du village. Vous êtes bien heureux, ajouta-t-elle, que mon oncle soit absent. Il aurait été le premier à vous livrer. Mais n'ayez pas peur, je suis seule dans la maison, et puis quand même il reviendrait, je ne lui dis pas tout. Montez-vous là dedans jusqu'à ce soir, continua-t-elle en lui montrant un gros tas de foin, et quand il fera nuit nous verrons à vous cacher ailleurs. Mais vous n'avez peut-être pas mangé;

tenez, voilà qui n'est pas grand'chose, cela vaudra toujours mieux que rien. C'est mon déjeûner que votre arrivée m'a empêché de finir. Je n'ai plus de faim actuellement, et je ne pourrai penser à moi tant que je craindrai pour vous.

Lorsque d'Orméville fut entièrement livré à lui-même, il se représenta toute l'horreur de sa position; il se voyoit au milieu de ses plus cruels ennemis, protégé uniquement par une enfant qui, avec la meilleure intention du monde, pouvoit le découvrir par une étourderie. Il ne se repentoit cependant de rien de ce qu'il avoit fait; c'étoit même un soulagement pour lui de songer, qu'il ne couroit des dangers que pour avoir tenté de secourir le père de Célestine, que pour n'avoir pas voulu compromettre une jeune innocente qui s'exposoit pour lui.

Combattu par mille craintes, par mille pensées accablantes, le moindre bruit augmentoit son inquiétude. Bientôt il distingua dans une écurie voisine un bruit

nière considération l'arrêta : Moi être la cause de votre mort ! répondit-il avec vivacité ; j'aimerois mieux mourir mille fois.

La jeune fille détacha le cheval et le laissa libre, afin qu'il ne servît pas à indiquer l'asile de son prisonnier. Ne craignez rien, dit-elle d'un ton de confiance qui lui en donna à lui-même ; suivez-moi, et je vous réponds qu'ils ne vous trouveront pas. Elle le prit par la main, et, en le conduisant dans une grange, elle lui apprit qu'elle se nommoit Jeannette, et qu'elle étoit nièce du sacristain du village. Vous êtes bien heureux, ajouta-t-elle, que mon oncle soit absent. Il auroit été le premier à vous livrer, lui : mais n'ayez pas peur, je suis seule dans la maison, et puis quand même il reviendroit, je ne lui dis pas tout. Mettez-vous là dedans jusqu'à ce soir, continua-t-elle en lui montrant un gros tas de foin, et quand il fera nuit nous verrons à vous cacher ailleurs. Mais vous n'avez peut-être pas mangé ;

tenez, voilà qui n'est pas grand'chose, cela vaudra toujours mieux que rien. C'est mon déjeûner que votre arrivée m'a empêché de finir. Je n'ai plus de faim actuellement, et je ne pourrai penser à moi tant que je craindrai pour vous.

Lorsque d'Orméville fut entièrement livré à lui-même, il se représenta toute l'horreur de sa position; il se voyoit au milieu de ses plus cruels ennemis, protégé uniquement par une enfant qui, avec la meilleure intention du monde, pouvoit le découvrir par une étourderie. Il ne se repentoit cependant de rien de ce qu'il avoit fait; c'étoit même un soulagement pour lui de songer, qu'il ne couroit des dangers que pour avoir tenté de secourir le père de Célestine, que pour n'avoir pas voulu compromettre une jeune innocente qui s'exposoit pour lui.

Combattu par mille craintes, par mille pensées accablantes, le moindre bruit augmentoit son inquiétude. Bientôt il distingua dans une écurie voisine un bruit

de chevaux; des hommes ne tardèrent pas à entrer dans la grange, et à monter sur le même tas de foin qui lui servoit de refuge. Il se blotissoit encore avec plus de soin qu'auparavant, il étoit absolument immobile, il trembloit en les entendant s'approcher de lui.

Sans-quartier, dit l'un d'eux, en jetant du fourage à son camarade, il faut qu'il y ait quelque aristocrate caché dans ce village, car on a trouvé un cheval échappé, et il n'y a pas de doute qu'il n'appartienne à l'un de ces coquins d'émigrés.

D'Orméville qui se sentoit découvrir peu-à-peu, s'attendoit à chaque instant à tomber entre les mains du Gendarme; il distinguoit déjà sa figure au travers du peu de fourage qui restoit encore au-dessus de lui. Il le vit se pencher pour enlever la dernière botte qui le déroboit à ses regards, il vit ses bras étendus, prêts à se poser sur son visage . . . Eh! morbleu en voilà assez, cria l'autre Gendarme, veux-tu faire une

distribution pour toute la brigade. — Oh! moi, quand j'y suis et qu'il n'est pas plus cher que celui-ci, je veux que mon cheval devienne gras comme un aristocrate de l'ancien régime.

Il chancela en disant ces mots, et posa son pied sur l'estomac de d'Orméville, qui ne fit pas le moindre mouvement, malgré l'extrême douleur qu'il ressentit. Je gagerois ma part de liberté, s'écria le Gendarme, qu'il y a quelque chose de caché dans ce foin; je viens de marcher sur un morceau de résistance. Ce sont des vivres qu'on aura fourrés là dedans pour empêcher ces affamés d'émigrés de les prendre. Il faudra tantôt que nous fassions ici une visite domiciliaire.

Ces paroles n'étoient pas faites pour tranquilliser d'Orméville, aussi ne douta-t-il plus un instant de sa perte. Il étoit si abattu, si découragé qu'au lieu de penser à se mieux cacher, il attendoit la mort, plongé dans l'apathie la plus affreuse, et il éprouvoit même une sorte

d'impatience de ce que les Gendarmes tardoient tant à revenir. Leur absence fut cependant assez longue pour qu'il eût le temps de réfléchir et de se reprocher son désespoir; bientôt l'idée de s'abandonner à eux lui causa autant d'horreur que d'abord elle avoit paru le soulager. Se levant avec précaution, il se traîna dans un autre coin où les rayons du jour arrivoient à peine, et il attendit impatiemment la nuit, espérant qu'alors sa libératrice trouveroit quelque moyen de le faire échapper.

Quelle fut longue à arriver cette nuit! que les heures qui la précédèrent furent cruelles! Les Gendarmes ne vinrent pas; mais l'attente du malheur est peut-être aussi terrible, que le malheur même. Au moindre mouvement d'Orméville croyoit les entendre, et il éprouva vingt fois ce qu'il n'auroit éprouvé qu'une, s'ils eussent exécuté leur projet. Avec quel plaisir il voyoit le jour diminuer, et les ténèbres l'environner de plus en plus! Chaque minute étoit un adoucissement,

une consolation, chaque minute lui donnoit de l'espoir. Enfin il se trouva plongé dans l'obscurité la plus profonde; il accusoit déjà la jeune fille de lenteur, lorsqu'il entendit de nouveau les deux Gendarmes monter sur le tas de foin. Par une fatalité qui sembloit le poursuivre, ils vinrent se coucher tout près de lui. Leurs discours, leurs moindres mouvemens étoient un supplice continuel; il s'imaginoit toujours qu'en étendant la main ou qu'en soulevant le foin pour se préparer une couche plus commode, ils alloient le découvrir. Le sommeil s'empara enfin de leurs sens, d'Orméville n'en fut pas moins agité; il se voyoit enlever sa seule ressource: comment se flatter que Jeannette pourroit parvenir jusqu'à lui? D'un autre côté comment oser entreprendre d'aller la rejoindre? Quel bruit n'auroient pas fait, en voyant un étranger, trois gros chiens qui gardoient la cour?

La fatigue, l'épuisement fermèrent un instant ses yeux, et mille songes affreux

vinrent le persécuter! Il rêvoit qu'il étoit déjà sur le funeste échafaud; on le lioit sur la fatale planche, le fer étinceloit au-dessus de sa tête, tout d'un-coup il se sentit tirer par le bras. Ses cheveux se dressèrent, son sang se glaça; les idées de son rêve se mêlèrent avec celles qui l'avoient précédé, il se crut entre les mains des Gendarmes. Venez, lui dit doucement une voix qu'il reconnut pour celle de sa consolatrice, et sur-tout faites le moins de bruit que vous pourrez. Malgré tous les soins qu'il mit à se dégager, un des Gendarmes l'entendit, et, encore à demi ivre de sommeil, s'écria d'une voix rauque: Qui est là? — C'est moi, répondit tranquillement Jeannette, je viens chercher du foin pour le cheval de mon oncle qui ne fait que d'arriver. Aux accens de cette voix, le cavalier étendit le bras et saisit la main de d'Orméville qui se levoit au moment même.

Frémissant du péril qui le menaçoit, il tâchoit de se débarrasser. Le Gendarme le retenoit toujours, le plus petit

mouvement pouvoit lui faire toucher l'uniforme. Jeannette qui s'aperçut de ce débat, se plaça devant d'Orméville et se servit avec tant d'adresse d'une de ses mains pour le dégager, qu'elle y réussit sans que le Gendarme se doutât de rien.

Délivré d'alarmes trop bien fondées, d'Orméville suivit la jeune fille dans la maison ; en entrant dans la chambre il remarqua un couvert mis. Comme sa conductrice parloit très-haut, il voulut lui rappeler que son oncle pourroit les entendre. Elle se mit à rire : Quoi vous avez cru ça aussi vous? Mon oncle est encore à la ville, et c'est un conte que j'ai donné à gober aux habits bleus. — Et ce couvert? — Vraiment, c'est pour vous. Croyez-vous donc que j'aye oublié que nous n'avons eu ce matin qu'un déjeûner pour nous deux. Allons, allons, mettez-vous là.

Elle lui servit à manger, il dévoroit, elle le regardoit avec un air de contentement impossible à peindre. Il voulut profiter de ce moment de liberté pour

lui témoigner sa reconnoissance. Vous vous moquez, répondoit-elle avec une simplicité et une grâce touchantes, n'en feriez-vous pas autant pour moi si vous étiez à ma place? A présent, continua-t-elle en grattant son joli front, il faut vous cacher, et c'est ce qui m'embarrasse. Je voulois vous mettre là-haut dans un coin du grenier, mais ces fure-tout ont si bon nez qu'ils iroient vous déterrer. Elle réfléchit un moment: Je sais bien une bonne cache, reprit-elle d'un ton de satisfaction; oh! bien bonne, mais c'est que peut-être vous aurez peur. D'Orméville sourit à cette naïveté. Non, je n'aurai pas peur, je vous le promets; conduisez-moi par-tout où vous voudrez. — Dame, c'est qu'on n'y voit goutte en plein midi, je vous en avertis; mais puisque vous êtes si brave, je m'en vais vous y mener. Déjà elle avoit une lumière, et prenant un énorme trousseau de clefs, elle fit traverser à d'Orméville un petit jardin et un cimetière; ils arrivèrent ensuite à la porte de l'église; elle

elle l'ouvrit, le cri aigre et perçant des gonds retentit sous les voûtes, une certaine fraîcheur sinistre se fit sentir; la clarté vacillante de la lampe de l'autel parut expirer et se ranimer tout-à-coup. D'Orméville sentit la main de Jeannette frissonner dans la sienne, et lui-même ne put se défendre d'une sorte de trouble.

Ils s'avancèrent jusqu'à une petite chapelle écartée; les murs verds de moisissure, les vitres cassées, les ornemens tombant en lambeaux annonçoient assez qu'on y venoit rarement. On voyoit seulement entassés dans un coin de grands chandeliers, une croix et un brancard. Les têtes de mort et les ossemens qui étoient peints dessus annonçoient assez à quel usage ils étoient destinés. La jeune fille penchant sa lumière paroissoit chercher quelque chose à terre. La voilà bien, dit-elle enfin, mais c'est qu'il faudroit déranger çà. D'Orméville resté un peu en arrière, considéroit Jeannette d'un oeil distrait. Venez, venez donc,

lui dit-elle d'une voix troublée, pour moi, je ne veux pas y toucher.

Il s'approcha; elle lui montra une trappe dont les planches étoient à demi pourries, mais pour l'ouvrir, il falloit ôter une bière vide qui servoit aux pauvres de la paroisse. D'Orméville l'enleva doucement et la dressa contre le mur; Jeannette essaya pour lors deux où trois clefs qu'elle eut bien de la peine à faire entrer dans la serrure pleine de graviers et de poussière. Enfin la trappe s'ouvrit, et un escalier se présenta à leurs yeux. Voyez si le coeur vous en dit d'entrer là dedans, dit Jeannette en se tournant d'un autre côté; moi je n'ose seulement pas y regarder. Je reviendrai demain matin et je vous apporterai à manger. D'Orméville descendit, et la funeste trappe s'abattit sur lui. Pendant quelques momens il entendit encore les pas de sa conductrice, et le bruit des clefs qu'elle portoit; la pâle lueur de sa lampe perçoit quelquefois au travers des fentes de la trappe. Bientôt les

gonds de la porte d'entrée gémirent de nouveau, et d'Orméville se trouva absolument seul.

Le silence effrayant qui n'étoit troublé que par la vibration monotone du balancier de l'horloge, l'idée qu'il étoit enseveli dans la demeure des morts, qu'il étoit entouré de cadavres, que la pierre sur laquelle il s'étoit assis étoit vraisemblablement une tombe, répandit au dedans de lui cette horreur qui glace tout notre être. Le sentiment se ranima peu-à-peu dans son ame, son coeur commença à palpiter en se souvenant qu'il avoit une épouse et que selon toute apparence il en étoit séparé pour toujours. Il n'avoit plus rien de commun avec elle, il ne respiroit plus le même air, le funeste caveau qu'il habitoit sembloit lui annoncer qu'il étoit à jamais séquestré du nombre des vivans; il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour descendre dans la tombe ouverte sous ses pieds.

Plusieurs heures se passèrent de la sorte, la jeune fille ne paroissoit pas. Elle m'a oublié, s'écrioit douloureusement d'Orméville; me voilà en proie aux horreurs de la faim, et, par une destinée plus affreuse que celle que j'ai voulu éviter, je me trouve enseveli avant d'être mort!... Il compta tous le smomens de la journée, chaque heure qui sonnoit le trouvoit plus foible et plus abattu. Vers le soir on fit du bruit au-dessus de sa tête, il se flatta un instant que c'étoit Jeannette, mais il fut bien cruellement détrompé; on venoit chercher tout l'attirail funéraire qu'il avoit remarqué la veille, et bientôt l'église retentit du chant funèbre de l'office des morts. C'est un malheureux que l'on va enterrer, s'écria d'Orméville, mais il est moins à plaindre que moi; peut-être il a vu finir ses jours entre les bras de ceux qu'il aimoit, peut-être il emporte avec lui la certitude d'être regretté; et moi .... Ah! Célestine, tu ne recueilleras pas mon dernier soupir, ce ne sera pas toi que

je presserai sur mon sein expirant, c'est ce marbre insensible qui recevra mon dernier baiser.

Il s'étendit sur la pierre: son imagination s'enflamma de plus en plus, les chants lugubres qui continuoient lui parurent un avertissement du ciel qui lui faisoit connoître que sa dernière heure étoit venue; ses forces diminuèrent peu-à-peu, il tomba enfin dans cet état d'épuisement où l'amè presque anéantie ne conserve de sentiment que ce qu'il en faut pour éprouver le tourment d'exister.

Tout-à-coup on ouvrit la trappe, il voulut se lever, il n'en avoit plus la force. Se sentant gêné et entouré de tous côtés, ne rencontrant par-tout qu'une terre froide et humide, il reconnut avec horreur que durant l'espèce de sommeil léthargique où il avoit été si long-temps plongé, il avoit glissé dans une tombe qu'on avoit eu la négligence de laisser ouverte. Il s'entendit appeler, il

voulut essayer de répondre, sa langue glacée se refusa à ses efforts: il tâcha de soulever la tête, mais il sembloit que la mort ne pût consentir à rendre sa victime. Ses yeux éteints distinguoient foiblement la sombre lueur d'une lampe dont les pâles rayons perçant obliquement dans le caveau, venoient éclairer confusément les objets effrayans dont il étoit entouré.

La jeune fille n'osoit descendre, c'étoit déjà beaucoup pour elle que de rester si près du souterrain. Elle se faisoit violence pour y jeter à la dérobée quelques regards, et se contentoit d'appeler d'Orméville d'une voix que sa frayeur affoiblissoit de plus en plus.

Désespérée de son silence, croyant qu'il n'étoit plus en vie, elle prononça ces paroles qu'il distingua parfaitement: Allons, il n'y a plus de doute, il est tout aussi mort que ceux qui sont là-bas. En même temps elle abattit la funeste trappe; c'étoit mettre le sceau éternel de la mort sur d'Orméville: la nature en

contraction fit un effort, il poussa un gémissement; la jeune fille y répondit par un cri d'effroi, cependant elle se résolut à soulever à demi la trappe. Etes-vous encore vivant? lui demanda-t-elle toute tremblante. Il articula quelques mots et parvint à se relever sur ses genoux.

Jeannette qui ne le voyoit pas encore attendoit impatiemment qu'il se montrât; à peine pouvoit-elle prendre sur elle de se pencher pour l'éclairer. Elle le cherchoit des yeux sans oser les fixer sur le même objet, mais elle ne pouvoit le découvrir. D'Orméville parut tout-d'un-coup sortant de la tombe, des ossemens glissèrent sous ses pieds, la terre s'éboula, Jeannette épouvantée le vit retomber. Elle poussa un grand cri, et sa lumière s'échappa de ses mains. Plongée dans les ténèbres que la foible clarté de la lampe allumée devant l'autel ne faisoit que rendre plus affreuses; elle entendoit les gémissemens sourds et plaintifs que poussoit d'Orméville, elle l'entendoit se

débattre et tâcher de se relever; elle l'avoit vu sortir d'un tombeau et s'y replonger presque en même temps, l'extrême pâleur qu'elle avoit aperçue sur son visage ne lui laissoit pas lieu de douter que ce ne fût un fantôme: à chaque instant elle croyoit sentir des mains glacées qui venoient la saisir, l'excès de la peur lui donna des forces, elle retrouva sa lampe à tâtons et s'avança vers l'autel pour la rallumer.

Pendant ce temps-là, d'Orméville parvint avec beaucoup de peine, à monter les marches du caveau; il aperçut Jeannette, et il essaya de se traîner vers elle. Elle le vit, et ce ne fut pas sans beaucoup d'irrésolutions et de transes qu'elle osa se rapprocher de lui. Il lui parla, il la rassura, enfin elle consentit à lui tendre la main. Lorsqu'elle fut bien certaine que ce n'étoit pas une ombre, tout ce qui avoit d'abord causé sa frayeur devint l'objet de sa compassion et de sa sensibilité.

Comme il est pâle! comme il est glacé! disoit-elle en tâchant de réchauffer alternativement ses mains dans les siennes. Je me doutois bien, moi, que vous auriez peur; et puis vous devez avoir grand besoin de manger; j'ai été deux jours sans venir, mais dame ce n'est pas ma faute, mon oncle est de retour, tout le village est rempli d'habits bleus. Je vous ai bien apporté quelque chose, mais mon panier est resté là-bas et je n'ose aller le chercher à moins que vous ne veniez avec moi. D'Orméville se leva, s'appuya sur le bras de Jeannette, et retournant ensemble à la chapelle, ils ramassèrent le panier dans lequel il y avoit des vivres.

D'Orméville reprit des forces, Jeannette le regardoit avec contentement. Tâchez encore de patienter seulement deux jours, lui dit-elle, les bleus doivent partir, et pour lors je vous conduirai pendant la nuit par des sentiers que je connois; nous ne sommes qu'à une lieue de la frontière, et une fois chez l'Em-

pereur, vous vous moquerez d'eux tous. Mais il faut que je m'en aille, ajouta-t-elle; soyez tranquille vous ne jeûnerez plus. D'Orméville lui demanda la liberté de se promener dans l'église, et elle y consentit en lui faisant promettre de se cacher le lendemain avant qu'on ouvrît les portes.

Si tôt qu'il fut seul, il s'approcha de l'autel et remercia l'être suprême qui lui rendoit encore l'espoir de retrouver Célestine. Détachant ensuite la lampe qui pendoit à la voûte, il suivit lentement les allées de l'église. Un reste d'écusson qu'on n'avoit effacé qu'à demi, attira ses regards, il reconnut les armes de sa mère. Il l'avoit perdue étant encore enfant, et il savoit bien qu'elle avoit possédé une terre dans le canton où il se trouvoit; mais cette terre avoit été vendue, et ce n'est pas à l'âge qu'il avoit alors qu'on s'occupe de pareilles choses.

Chaque objet fixoit son attention, chaque objet lui faisoit naître une ré-

flexion nouvelle; mais aussi quel séjour que celui d'une église pendant la nuit! La majesté du lieu, la grandeur de l'édifice que l'obscurité paroît augmenter encore; les échos qui de toutes parts répètent et multiplient le plus léger bruit; l'ombre des piliers et des statues qui se dessinent et semblent se poursuivre sur les murailles, que d'objets propres à étonner l'ame déjà affoiblie par le malheur et le besoin!

Arrivé près de la chapelle qui renfermoit le caveau, d'Orméville eut envie de considérer de près le lit funèbre où il avoit passé au moins une journée. En descendant les degrés, son coeur se serra et il éprouva une secrète horreur lorsqu'à la sombre clarté de sa lampe, il aperçut plusieurs tombes entr'ouvertes et des ossemens répandus autour de lui. Croyant distinguer sur les murs des vestiges d'armoiries et d'épitaphes, il s'avança pour les lire et tressaillit en reconnoissant qu'il étoit dans la sépulture de la famille de sa mère. Les noms

de parens qu'il avoit connus étoient devant ses yeux, leurs squelettes étoient à ses pieds. Il n'osoit porter ses regards vers la terre, une sueur froide commençoit à couler sur tous ses membres, il s'approcha de l'escalier. En passant auprès de la pierre sur laquelle il s'étoit couché, il jeta malgré lui un regard sur l'inscription, c'étoit le tombeau de sa mère. Ses restes inanimés y étoient encore, et la fosse où d'Orméville s'étoit trouvé étendu . . . . . .

On avoit exhumé tous ses malheureux aïeux pour s'emparer de leurs cercueils, et, par une coupable négligence, on avoit oublié de rendre leurs dépouilles à la terre.

Sortant à demi mort de cet horrible séjour, il ne fut occupé toute la nuit que de l'idée terrible qu'il seroit obligé d'y rentrer. En effet, dès que le jour parut, après avoir cherché inutilement un autre asile, il fut forcé de s'ensevelir de nouveau dans le plus lugubre des tombeaux.

Il y avoit au plus deux heures qu'il y languissoit, lorsque les portes s'ouvrirent avec grand bruit; une troupe de monde entra en tumulte et se répandit dans l'église. D'Orméville entendit bien distinctement un de ces forcenés prononcer ce discours qu'il comprit d'abord être son arrêt: On dit qu'il y a des tombeaux de *ci-devant* dans cette église, il faut que nous les visitions. — Parbleu, dit un autre, nous prierons ces vieux aristocrates de nous prêter leurs cercueils de plomb, nous en ferons des balles et nous les enverrons en détail à leurs enfans. — Citoyens, répondit, une petite voix que d'Orméville reconnut pour celle de Jeannette, il n'y a plus rien ici, on a déjà tout pris depuis long-temps. — Elle est pardi gentille, dit un troisième; mais, la belle enfant, nous ne serons pas fâchés de demander nous-mêmes à ces vieux Barons s'ils sont bons patriotes.

A ces mots mille coups de crosse enfoncèrent la foible trappe qui déroboit d'Orméville aux regards de ses ennemis, le caveau

fut dans un instant tout rempli de soldats. Ils arrachèrent le malheureux jeune homme de son affreux refuge, et vingt sabres se levèrent sur lui. N'attendant plus que le coup mortel, il se précipita sur le cadavre de sa mère, et, l'embrassant avec ardeur, il serroit contre son sein ces ossemens glacés auxquels il s'attendoit qu'on alloit le rejoindre. Un officier parut: Citoyens, dit-il, nous ne sommes pas des bourreaux. C'est au glaive de la loi à frapper cette tête coupable. Remettez vos sabres, que ce caveau serve de prison à cet ennemi du peuple, dès demain il partira pour la Guillotine. Qu'on aille en attendant instruire le Général de la prise que nous venons de faire. Comment t'appelles-tu, demanda-t-il ensuite à son prisonnier; d'Orméville le regarda fièrement et lui dit son nom. L'officier remonta, les soldats le suivirent, fermèrent la trappe, et d'Orméville resta dans l'attente de momens plus horribles encore que celui qu'il venoit de passer.

Au milieu de la nuit, il entendit une porte qui s'ouvroit, et crut voir un spectre qui s'avançoit vers lui les bras étendus, portant une lanterne sourde, et qui vint tomber à ses pieds sans mouvement. La lumière s'éteignit; d'Orméville étonné de cette apparition, ne savoit ce qu'il devoit croire. Rappelant son courage et sa raison, il se mit à chercher l'objet qu'il avoit aperçu, et reconnut que c'étoit une femme. Elle étoit sans connoissance, il la relevà et s'efforça de la ranimer; peu-à-peu elle revint, elle prononça quelques mots, et il ne put méconnoître la pauvre Jeannette; cette généreuse enfant avoit surmonté sa frayeur pour traverser d'autres souterrains qui conduisoient à celui ou étoit d'Orméville, et, troublée par la peur, elle étoit tombée évanouie à ses pieds.

Ils se prirent par la main; d'Orméville colla ses lèvres sur la porte du séjour où il laissoit les manes de sa mère, quelques larmes furent un hommage à

sa mémoire, et il erra avec Jeannette dans l'étendue immense des caveaux dont elle eut bien de la peine à retrouver l'issue. Lorsqu'ils revirent le ciel, le même mouvement les fit tomber à genoux. Sauvons-nous, dit Jeannette, ils veulent me guillotiner aussi, parce qu'ils prétendent que j'ai caché un aristocrate. Ils m'avoient enfermée dans une chambre, j'ai sauté par la fenêtre et je suis venue vous chercher. Je n'ai plus ni père, ni mère, nous nous en irons tous deux chez l'Empereur, et vous ne m'abandonnerez pas? Non, vous ne quitterez pas la pauvre Jeannette?... Pour toute réponse, d'Orméville serra sa main, la pressa contre son coeur, et prit en ce moment l'engagement sacré de partager ses dernières ressources entre Célestine et Jeannette.

Ils eurent bientôt franchi la distance qui les séparoit de la frontière, et ils prirent d'abord le chemin des Pays-bas. Ils étoient obligés de voyager à pied, d'Orméville n'avoit plus que fort

peu d'argent; tout ce qu'il possédoit étoit resté dans un porte-manteau sur le cheval qu'il avoit été obligé d'abandonner dans le village. Les fatigues, les tourmens qu'il avoit éprouvés pendant deux ou trois jours lui occasionnèrent une maladie qui le força de s'arrêter; Jeannette eut pour lui tous les soins possibles, mais l'inquiétude et l'impatience ne faisoient qu'enflammer son sang et ajouter de nouveaux alimens à la fièvre.

De plus en plus agité par mille craintes nouvelles, il étoit plongé dans une sorte de délire. Plusieurs fois il avoit écrit à sa femme, et n'en avoit reçu aucune réponse. Chaque jour il apprenoit que les Français avoient fait un pas de plus, et il ignoroit ce qu'étoit devenue Célestine: il se la représentoit malade, abandonnée de tout le monde et ne pouvant fuir pour se soustraire à ses ennemis. Il accusoit la Comtesse, il accusoit Rasoni; que ne craint-on point lorsqu'on a une fois commencé à craindre? A peine rétabli, il se mit en

route, et prit par-tout les plus scrupuleuses informations. En arrivant à Maestricht, il redoubla encore de soins, il savoit que beaucoup d'émigrés s'y étoient réfugiés. Ne retirant aucun fruit de toutes ses peines, il résolut d'aller jusqu'à Bruxelles. Jeannette lui témoigna les plus touchantes inquiétudes, mais elle eut beau le supplier de lui permettre de l'accompagner, il s'opposa à ce qu'elle vînt avec lui et partit.

Quoiqu'il fût exténué par les fatigues des jours précédens, par les suites de sa maladie, il marcha toute la journée avec le plus grand courage. Plus il avançoit, plus les habitans des villages témoignoient leur surprise de le voir courir à l'endroit d'où tout le monde s'enfuyoit. La route étoit couverte de gens qui échappoient aux Français, lui seul voloit au devant d'eux. — Ils sont à deux lieues, ils seront ici ce soir, lui disoit-on par-tout; il ne répondoit qu'en s'informant si l'on n'avoit pas vu passer une jeune femme; il dépeignoit Célestine

à chaque voyageur, il arrêtoit chaque voiture pour en demander des nouvelles. Son peu de succès redoubloit encore son impatience d'arriver: il n'étoit plus qu'à peu de distance de Bruxelles, et sans s'effrayer du sort qui l'attendoit vraisemblablement, il marchoit toujours et ne pensoit qu'à Célestine.

La nuit approchoit, tombant de lassitude, mourant de faim, il se traînoit avec peine. Marchant tristement sur un des côtés du chemin, il aperçut deux femmes penchées sur le bord du fossé, et il entendit des plaintes, des cris étouffés. Un moment même donné à l'humanité lui eût paru un moment volé à l'amour, il passoit sans s'arrêter. Qui que vous soyez, lui dit une voix plaintive, ne refusez pas de nous aider à secourir une malheureuse femme qui n'a plus que quelques instans à vivre! La compassion se réveilla dans son coeur. Peut-être hélas, pensa-t-il en lui-même, Célestine est-elle dans un pareil état! Le ciel bienfaisant lui en-

verra aussi une ame généreuse qui lui rendra les secours que je vais donner à cette infortunée.

Plus il s'approchoit, plus il croyoit, malgré l'obscurité, reconnoître les deux femmes qui lui avoient parlé; il balançoit encore lorsqu'une d'elles fit un cri en prononçant son nom; c'étoit la comtesse de Lussière, et l'infortunée couchée dans le fossé étoit Célestine.

A la voix de son mari, elle souleva sa tête affaissée; ses yeux éteints firent un effort pour se ranimer; elle voulut lui tendre les bras, sa foiblesse les fit retomber. D'Orméville se précipitant auprès d'elle, la releva, appuya sa tête sur ses genoux et lui fit respirer des sels; elle sembla reprendre une apparence de force. Je voulois te rejoindre, dit-elle d'une voix éteinte, je meurs, mais je meurs contente puisque je t'ai retrouvé; ne quitte jamais ma mère, et tâche d'obtenir de mon père qu'il nous pardonne ... Elle ne put en dire davantage, la parole expira sur ses lèvres, elle retomba

dans l'état d'épuisement dont elle n'avoit paru sortir que par un miracle de l'amour.

— Elle se meurt, dit la Comtesse avec un accent déchirant. — Elle est morte, s'écria Brunon, nous n'avons plus qu'à nous sauver si nous ne voulons pas être pris par les Français. En effet Célestine fut couverte de cette sueur froide, sinistre avant-coureur de la mort; ses mains que d'Orméville pressoit, étoient glacées, son visage qu'il essayoit de réchauffer étoit déjà pâle et livide, ses membres étoient sans mouvement et sans consistance. Croyant qu'elle n'étoit plus, l'idée de mourir auprès d'elle se présentoit à lui, lorsqu'une voix secrète l'arrêta, et lui fit prendre la résolution d'arracher au moins les restes inanimés de sa femme à la fureur de ses ennemis.

Chargeant sur son épaule le plus triste des fardeaux, et pouvant à peine se supporter lui-même, il commença à marcher en s'appuyant sur le bras de la pauvre Brunon aussi fatiguée que lui.

La Comtesse les suivoit en sanglotant; ils firent quelques pas en silence; la foible lueur de la lune qui perçoit à travers des nuages rembrunis éclairoit de temps en temps ce tableau sinistre. L'ame de d'Orméville étoit pénétrée d'horreur: il sentoit la tête de Célestine retomber sur son cou, il avoit la poitrine couverte de ses cheveux en désordre, et le peu de sang qui circuloit encore dans ses veines se figeoit chaque fois que le visage glacé de l'infortunée venoit effleurer le sien. Epuisé, anéanti, il s'assit sur un monceau de pierres. — Eloignez-vous ma pauvre Brunon! Madame, de grâce éloignez-vous! Il m'est impossible de faire un pas de plus; voilà notre tombeau, c'est ici que je vais mourir.

Madame de Lussière et Brunon s'assirent auprès de lui malgré tout ce qu'il put leur dire. — Abandonner ma fille!... Abandonner ma maîtresse!... Vous laisser ici tout seul avec elle! . . . Ah! jamais, jamais! Nous périrons tous ensemble.

D'Orméville colla ses lèvres sur les lèvres froides de son épouse, et, dans cette situation, il attendoit la mort. Le peu de chaleur que son haleine conservoit encore s'insinuant par degrés dans les veines de Célestine, il crut sentir la première palpitation de son coeur; elle fit un léger mouvement, tous trois s'empressèrent de la secourir. Leurs soins étoient encore inutiles, lorsqu'ils furent distraits par le bruit d'une voiture qui s'arrêta devant eux. C'étoit un cabriolet traîné par un seul cheval, un homme d'environ soixante ans étoit dedans. Il descendit, s'approcha du groupe infortuné, et demanda du ton le plus sensible s'il ne pouvoit pas être utile.

D'Orméville lui conta en peu de mots l'état déplorable où il se trouvoit avec sa famille. Ma voiture est bien petite, reprit l'inconnu, mais j'espère que nous pourrons y arranger Madame auprès de moi. Puisque, malgré le désir que j'en aurois, il m'est impossible de vous offrir de places, continuez à marcher douce-

ment; demain matin je vous attendrai au second village.

Il en coûtoit à d'Orméville de voir sa femme s'éloigner de lui; mais il n'y avoit pas moyen de refuser un service si important. D'ailleurs, le bon vieillard à qui il la confioit paroissoit si compatissant, si attentif, il promettoit d'avoir tant de soins de la malade, qu'il étoit impossible de conserver l'ombre d'inquiétude sur son sort. On la transporta doucement dans le cabriolet, l'étranger s'assit auprès d'elle en renouvelant l'assurance des soins qu'il alloit lui prodiguer. Il ne répondoit à tous les témoignages de la reconnoissance de d'Orméville, qu'en lui répétant: Ah! Monsieur, je ne mérite pas ces remerciemens, je suis encore plus satisfait que vous-même.

La voiture partit, d'Orméville recommença à marcher; la Comtesse et la vieille Brunon étoient très-fatiguées et ne pouvoient aller que fort lentement. Ils suivirent de l'oeil le cabriolet aussi long-temps qu'ils purent l'apercevoir, et lors-

lorsqu'ils l'eurent perdu de vue, ils ne cessèrent de s'entretenir de la bienfaisance du généreux étranger.

Vers le point du jour ils arrivèrent au village indiqué; en entrant à l'auberge, ils s'informèrent de celui qu'ils cherchoient; on leur répondit qu'il n'avoit fait que passer, mais qu'il avoit laissé un billet pour eux; d'Orméville le prit, l'ouvrit avec précipitation, et à peine y eut-il jeté un regard qu'il pâlit. La Comtesse épouvantée courut à lui, se saisit du papier que ses mains tremblantes tenoient encore à peine, et y lut cette seule phrase: *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

ses menaces et de désobéir à ses ordres. D'Orméville étoit parti, il l'avoit abandonnée, ce n'étoit plus pour lui qu'elle avoit à combattre, elle n'éprouvoit que cette apathie, ce découragement avec lesquels on se soumet quelquefois au malheur sans se demander seulement s'il n'est pas de moyens de le prévenir. Elle n'avoit plus de motifs pour résister à son père; ce qu'elle eût osé pour d'Orméville, elle ne l'osoit pas pour elle seule, elle attendoit son sacrifice comme une victime. De peur d'affliger sa mère, elle ne lui disoit rien sur un mal sans remède; la Comtesse se taisoit par le même motif, il lui sembloit de plus que Célestine avoit le droit de lui faire des reproches qu'elle se faisoit à elle-même. Elles passoient ensemble des heures entières sans se parler, sans se regarder.

Ni l'une ni l'autre n'avoit songé d'abord à demander le nom de l'époux qui se présentoit; elles savoient que ce n'étoit pas d'Orméville, elles en savoient assez. Le

Comte avoit bien dit que sa fille alloit épouser un ambassadeur, mais malgré toute son envie de le nommer, on ne put obtenir de lui qu'il le fît connoître. Rasoni avoit exigé sa parole d'honneur, rien ne put le décider à y manquer, quelque tourment que ce fût pour lui de garder un secret, et sur-tout un secret de cette nature. La Comtesse revenue à elle-même lui adressa plusieurs questions à ce sujet, il ne répondit jamais qu'en faisant l'éloge du personnage, qu'en vantant son rang, sa fortune, ses alliances, et répétant à la fin de chaque phrase: Enfin c'est un ambassadeur.

Madame de Lussière étoit au désespoir, elle avoit eu pendant quelque temps l'assurance du bonheur de sa fille, elle en avoit joui d'avance, et maintenant elle la voyoit sacrifiée, elle voyoit son père la livrer gaiement aux tourmens éternels d'une union mal assortie. Quelquefois elle sortoit de son appartement avec la ferme résolution d'aller dire au Comte qu'elle ne souffriroit pas qu'il

belle-mère et la vieille Brunon, et ils se mirent en route. Absorbé par ses réflexions sinistres, chacun d'eux renfermoit sa douleur; des heures entières s'écouloient sans qu'ils prononçassent un mot. Emporté par son désespoir, d'Orméville ne pouvoit quelquefois retenir des plaintes amères qui déchiroient le coeur de la bonne Comtesse. A tout moment il cherchoit à découvrir les clochers de Maestricht, et lorsqu'il les aperçut, son impatience redoubla; il descendit de voiture et se mit à marcher: l'espèce de délire qui le transportoit, lui persuadoit qu'il alloit plus vîte.

Il courut à l'adresse que Rasoni avoit indiquée à la Comtesse, il demanda son ami, on lui dit qu'il étoit parti le matin même sans annoncer où il alloit. Quel nouveau contre-temps! Combien il se reprocha alors de n'avoir pas poursuivi sur-le-champ les ravisseurs de Célestine, puisque ses retards n'avoient été que préjudiciables!

Sans chercher à deviner ce qu'étoit devenu le Marquis, sans répondre même à la tendresse de madame de Lussière qui ne le voyoit partir seul et sans secours qu'avec la plus mortelle inquiétude, il se jeta sur un cheval et se hâta de retourner sur ses pas. Il comptoit aller jusqu'à l'endroit où Célestine lui avoit été enlevée, il espéroit, par de nouvelles perquisitions, découvrir les traces de la voiture, et ne songeoit pas qu'il alloit seul s'offrir à ses ennemis. Courant comme un insensé, faisant à peine attention aux personnes qui passoient près de lui sur la route, il auroit pu rencontrer sa femme elle-même sans la voir.

Tout-d'un-coup il s'entendit appeler à grands cris, il tourna la tête et distingua confusément une femme qui paroissoit à la portière d'une voiture. Il n'y avoit pas d'apparence que ce fût Célestine, ce n'étoit donc rien pour d'Orméville. Pressant davantage son cheval, il s'efforçoit de regagner les momens

qu'il avoit perdus, lorsqu'on l'appela encore: la voix parvint plus clairement à son oreille, il crut en reconnoître les accens et regarda de nouveau en arrière; la femme qu'il avoit aperçue d'abord couroit vers lui en lui tendant les bras. Cet empressement le surprit; il hésita, s'arrêta, attendit: un nouveau cri se fit entendre, il reconnut sa femme.

Célestine se précipita dans ses bras, il la serra contre son sein, l'émotion leur ôtoit à tous deux l'usage de la parole . . — Tu m'es rendue! . . — Je te retrouve! . . . Voilà les seuls mots qu'ils avoient la force de prononcer au milieu de leur délire. — Je courois sur tes traces, ajouta d'Orméville. — Je volois vers toi, répondit Célestine. (Ils s'embrassèrent encore, ils avoient de la peine à croire à leur bonheur) — Quel être bienfaisant t'a délivrée? qu'est devenu le vieillard perfide qui nous avoit abusés? — Je n'en sais rien, je te revois, j'ai tout oublié . . . Et tu courois... — Après tes ravisseurs, après mes plus cruels enne-

mis. — Seul, sans songer à quels dangers tu allois t'exposer! — Pouvois-je en connoître d'autre que celui de te perdre? . . . Ma Célestine! . . . — Mon ami! . . . tu n'entendois pas ma voix? . . . tu me fuyois! . . — Je n'entendois que mon désespoir, je croyois t'avoir perdue . . . Ah! jamais, jamais maintenant je ne me séparerai de toi, les momens que j'ai passés sont trop cruels. (Il la pressa de nouveau contre son coeur.) Ma Célestine, soyons toujours l'un près de l'autre, et le malheur ne pourra nous accabler! . . . .

Allons retrouver ma mère, s'écria Célestine au bout de quelques momens, songe qu'elle est inquiète pour nous deux. Ils montèrent dans la voiture, et reprirent le chemin de Maestricht. D'Orméville transporté de joie considéroit sa femme avec attendrissement, il lui répétoit tout ce qu'il avoit souffert pendant qu'il avoit été éloigné d'elle, et la questionnoit à son tour sans attendre ses réponses. Laisse reposer mon coeur, lui

disoit-elle, il vient d'éprouver une secousse trop violente; attends pour me rappeler de tristes souvenirs que nous ayons retrouvé ma mère.

Enfin ils arrivèrent; la Comtesse courut au devant d'eux, et tomba presque évanouie de plaisir dans leurs bras; elle ne savoit lequel des deux elle devoit embrasser le plus tendrement, elle ne savoit pour lequel des deux elle avoit tremblé davantage. Les serrant ensemble contre son sein, elle leur parloit à-la-fois, elle auroit voulu qu'ils lui répondissent de même; déjà ils lui avoient répété mille fois la manière heureuse et imprévue dont ils s'étoient rencontrés, elle ne les avoit pas encore compris, elle ne les avoit pas même entendus.

Ce premier délire de la joie et du saisissement fit place à une douce ivresse, à une satisfaction tranquille dont l'ame jouit avec plus de délice, parce qu'elle savoure bien mieux ce qu'elle éprouve. La Comtesse et d'Orméville demandèrent

à Célestine de leur apprendre comment elle avoit échappé à son persécuteur.

„ Lorsque je vous eus quittés, dit-elle, le traître qui me conduisoit continua d'avoir pour moi les attentions et les prévenances les plus délicates, et telles que je ne pouvois trouver d'expressions assez fortes pour le remercier. Nous nous arrêtames à un village comme il vous l'avoit annoncé, je croyois qu'il alloit me faire descendre de voiture pour vous attendre, mais il me quitta, et revint un instant après. Un ami que j'ai à Maestricht, me dit-il, a envoyé ici des chevaux au devant de moi, ainsi nous pouvons partir sur-le-champ; je serai enchanté de vous mener jusqu'à l'endroit de votre destination. Je vais écrire deux mots à vos parens pour qu'ils ne soient pas inquiets sur votre sort. "

„ Il m'en coûtoit de vous laisser en arrière, mais j'étois si foible qu'il m'auroit été impossible de continuer la route à pied, et mon perfide ennemi avoit su

m'inspirer tant de confiance, que je me regardois avec lui presque aussi en sureté qu'a ec vous. Je le vis donner la lettre à l'aubergiste, e entendis recommander à plusieurs fois de ne pas manquer de vous la remettre: certainé que vous n'auriez aucune crainte à mon égard, je ne m'occupai que de la reconnoissance que je croyois devoir à mon conducteur. "

» On mit deux chevaux à notre cabriolet. Nous avançames beaucoup plus vîe qu'auparavant, et, au sortir du village, nous primes un chemin de traverse qui nous conduisit dans les terres. Je demandai pourquoi on nous éloignoit de la grande route; le vieillard me répondit, que c'étoit pour éviter un mauvais pas formé par la quantité de voitures qui avoient gâté le chemin depuis quelque temps. Cette explication me parut assez naturelle, cependant je remarquai que nous faisions beaucoup de détours et que nous changions de route à tout moment; nous revinmes sur

la chaussée une demi-heure ou trois quarts-d'heure après l'avoir quittée, et je sentis se dissiper l'ombre de crainte dont j'avois été agitée un instant: "

» En arrivant au village suivant, mon conducteur aperçut quelqu'un à la porte de l'auberge, il fit arrêter la voiture, descendit, alla parler à l'étranger et revint à moi. Nous allons, me dit-il, si vous me le permettez, rester ici quelque temps, il faut que je m'entretienne avec Monsieur qu'un heureux hasard me fait rencontrer: peut-être même ce retard donnera-t-il à vos parens le temps de nous rejoindre. En attendant, si vous m'en croyez, vous prendez un repos qui ne peut que vous faire du bien; j'ai déjà demandé un lit pour vous. En disant ces mots il m'aida à descendre: je n'étois pas fâchée de cet arrangement, puisqu'il devoit me procurer le plaisir de vous dire moi-même que je me trouvois mieux, et me laisser le temps de me livrer à un sommeil que je sentois me devoir être salutaire. "

» Je me couchai et je m'endormis. Tout-à-coup je me sentis tirer par le bras: jugez si je dus être étonnée en voyant Laura au chevet de mon lit. Je me rappelai d'abord la trahison qu'elle m'avoit faite à Bruxelles, et me persuadant qu'elle ne venoit près de moi que pour aider à la réussite de quelque nouvelle scélératesse, je fis un mouvement d'effroi en la reconnoissant. Elle s'en aperçut. Vous avez peur de moi, Madame, me dit-elle d'un ton doux et touchant; grand dieu! que je suis malheureuse! et je ne puis savoir ce qui a causé votre injuste défiance; mais n'employons pas à me justifier des momens déjà trop courts pour vous arracher au danger qui vous environne. Hâtez-vous de fuir. — Ceux qui vous ont envoyée pour me tromper sont-ils prêts? lui dis-je avec amertume. — Juste ciel! s'écria-t-elle avec douleur en serrant vivement une de mes mains; ma bonne maîtresse, qui donc a pu vous donner de moi une semblable opinion? Hélas! cette défiance va peut-être causer

votre perte. Fuyez, fuyez, laissez-moi à votre place, voilà une porte qui donne sur le jardin, de là vous gagnerez la campagne. — Non, Laura, non; vous ne m'en imposerez plus. — Que je suis donc infortunée! Grand dieu, donne-moi le temps de lui raconter ce que j'ai entendu, avant qu'il soit trop tard pour le prévenir! "

» J'ai quitté Bruxelles pour fuir les » Français, continua-t-elle; je me re- » posois ici, je vous ai vue arriver, et » n'osant pas me montrer à vous, je » me tenois cachée sous un des berceaux » de ce jardin. Votre conducteur et » l'homme auquel il avoit parlé en des- » cendant de voiture sont venus s'y placer » assez près de moi, et s'entretenoient » en italien, persuadés que je ne com- » prenois pas cette langue. D'ailleurs, » appuyée sur une table, le visage caché » dans mes deux mains, j'avois l'air de » dormir. "

» Tout a donc réussi, a dit le nou- » veau venu. — Parfaitement, a répondu

» votre conducteur; ils ont tous joué
» leur rôle mieux que s'ils l'eussent ap-
» pris par coeur: il est vrai que j'ai
» rempli le mien à merveille. La pe-
» tite femme a bien voulu, pour rendre
» la chose plus touchante, se trouver
» mal, et je suis tombé là comme du
» ciel. Il est vrai que je n'ai pas eu
» grand mérite, puisque je les suivois de-
» puis Bruxelles à un quart de lieue de
» distance, et Jéronimo qui étoit à pied à
» deux cents pas derrière eux, est venu
» m'avertir qu'il étoit temps de paroître.
» Le meilleur de l'affaire, c'est que pen-
» dant le temps qu'il est venu à moi,
» le mari que nous avions cru guillo-
» tiné, comme tu sais bien, est arrivé
» justement pour remettre lui-même sa
» femme dans mes mains. Notre patron
» rira de bon coeur quand je lui con-
» terai cette histoire. Il étoit convenu
» que j'attendrois les *bons parens* au
» second village, tu penses bien que je
» n'ai pas tout-à-fait tenu ma promesse.
» Je leur ai écrit un billet où j'ai mis

» *le mot d'ordre.* Les pauvres gens! ils
» nous chercheront bien loin, tandis que
» nous serons bien près! La belle pri-
» sonnière dort actuellement et il faut
» songer à tout arranger pendant son
» sommeil, pour qu'il n'y ait plus qu'à
» partir quand *il* arrivera. As-tu trouvé
» la femme qu'il nous faut? — Oui. —
» Même taille, même tournure? — Oui
» à quelque chose près, mais on a peu
» remarqué l'autre. — Et des habille-
» mens? — Parbleu! toutes les robes
» blanches se ressemblent, et avec un
» voile les plus fins y sont trompés. —
» Fort bien; ainsi donc je m'en vais
» partir, afin que si on venoit par
» hasard faire des questions ici, tout le
» village puisse bien dire qu'il m'a vu
» passer; pour toi tu attendras avec *la*
„ *véritable*, jusqu'à ce que les autres ar-
„ rivent. — Songes-tu que je reste tout
„ seul. — Eh bien! qu'est-ce que cela
„ fait? ils ne tarderont pas plus de trois
„ ou quatre heures, et la belle dame
„ dormira bien au moins ce temps-là;

„ je te la garantis rendue. . . . . En „ finissant ces mots ils se sont levés, „ ajouta Laura, et celui qui vous avoit „ amenée est parti. Aussitôt qu'ils „ ont eu quitté leur place, je me suis „ hâtée de venir vous avertir. Madame, „ Madame! croyez-moi! c'est bien la „ vérité! "

„ L'air de candeur que je remarquai dans toute la contenance de Laura, l'accord frappant entre ce qu'elle me disoit et ce qui m'étoit arrivé, éveillèrent mes soupçons; je craignis en effet que les dangers qu'elle m'annonçoit ne fussent que trop véritables: elle remarqua que j'étois ébranlée. On ne vous observe pas, continua-t-elle avec vivacité, on vous croit endormie, sauvez-vous. — Mais où aller? . . . et d'ailleurs je suis si foible! — La crainte du danger, le désir de retrouver vos parens vous donneront des forces. Partez, Madame, partez. Hâtez-vous de gagner quelque village dans la campagne; vous vous y tiendrez cachée

en attendant que votre mari ait reçu de vos nouvelles. "

„ Elle m'entraînoit vers la porte en disant ces mots; je ne m'opposois plus à rien, j'étois si étonnée que je ne savois à quoi m'arrêter, je ne voyois que des dangers de toutes parts. — Encore une fois sauvez-vous, me dit-elle après m'avoir conduite dans le jardin; voilà votre chemin à droite. — Mais vous ... — Eh! bien, moi, je reste ici ... — Ils verront que je ne suis pas celle qu'ils cherchent, et voilà tout. Adieu, Madame, pensez quelquefois à la pauvre Laura . . . mais j'irai moi-même à Maestricht, j'irai vous avouer ce que j'aurois dû vous dire plutôt, j'irai vous supplier de me permettre de vivre et de mourir à votre service. "

„ Elle referma la porte du jardin sur moi, continua Célestine, et je me trouvai dans la campagne, ignorant de quel côté porter mes pas. Je suivis cependant le premier chemin qui se présenta à moi et j'ignore quelle distance je par-

courus: elle me parut bien considérable, l'épuisement et la crainte d'être poursuivie la grossirent à mes yeux. Après mille frayeurs, mille fatigues, je fus fort étonnée de me retrouver sur la grande route, je redoutai davantage d'être découverte, mais je me sentois tellement affoiblie, j'apercevois un village si près de moi que je résolus de m'y traîner à quel prix que ce fût. "

„ Je rampois, pour ainsi dire, sur le bord du chemin, mes jambes chancelantes plioient sous le poids de mon corps, je commençois à douter si je pourrois même gagner les premières maisons, lorsque je vis à quelques pas en avant de moi un homme qui paroissoit absorbé dans ses pensées. Il m'aperçut, et m'examina attentivement; bientôt ses yeux ne s'éloignèrent plus de dessus moi; il s'avança de mon côté, je frissonnai, je ne doutai pas que ce ne fût un de mes persécuteurs qui venoit de me reconnoître. Je me sentis cependant ras-

surée par le ton d'honnêteté avec lequel il me parla. "

„ Il me fit quelques questions, je ne pouvois lui répondre que des mots entrecoupés, j'étois anéantie; il me montra la compassion la plus généreuse. — D'où venez-vous ainsi, me demanda-t-il. — De Bruxelles. — De Bruxelles, répéta-t-il vivement; seule! dans cet état! — Hélas! je n'ai pas toujours été seule. — Et que sont devenus ceux qui étoient avec vous? qui étoient-ils? — (Il me faisoit ces questions avec un empressement dont j'étois loin de deviner le motif.) — Je voyageois avec ma mère et mon mari; Dieu sait si je les reverrai jamais. — Pardonnez ma curiosité, vous en saurez la cause; qui êtes vous? (J'hésitois, je n'osois me confier à lui, je ne pouvois m'en défier. Il s'aperçut de mon embarras.) — Au nom du ciel! reprit-il, dites-moi qui vous êtes; j'ai le plus grand intérêt de le savoir, et je suis presque assuré maintenant que vous avez intérêt de me le dire. — (Je le

regardai, il n'avoit pas l'air d'un traître, je me nommai.) — Grands dieux! s'écria-t-il avec joie, je vous croyois perdue, c'étoit vous que je cherchois, c'étoit vous que j'attendois ici. N'avez-vous pas reçu une lettre avant de quitter Bruxelles? — Quoi! c'est vous qu'une main bienfaisante.... — Oui, c'est moi qui suis trop heureux de vous avoir rencontrée. Nous allons trouver dans ce village la voiture qu'on vous a annoncée: je commençois à désespérer qu'elle vous fût utile. Nous partirons pour Maestricht aussitôt que vous serez reposée, nous y trouverons sans doute votre mère et votre mari. . . Hélas! je l'avoue, je n'osois pas m'en flatter."

„Nous montames en voiture, j'avois dormi quelques heures, je me sentois un peu mieux. Mon conducteur me demanda par quel accident nous avions été séparés; je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé. — Ciel vengeur! s'écria-t-il; le monstre sera donc par-tout? L'infortunée ne pourra donc faire un pas sans qu'il en soit informé? . . ."

„ Je compris par cette exclamation qu'il étoit instruit des complots qui se tramoient contre moi, je le pressai de me dire tout ce qu'il savoit. Non, me répondit-il, il ne m'est pas permis de parler : d'ailleurs, ne pouvant rien prouver, les demi-éclaircissemens que je vous donnerois vous seroient au moins inutiles. Malheureusement elle n'a pas pu venir elle-même . . . — Elle? de qui parlez-vous? — C'est ce que je ne puis encore vous apprendre, c'est ce que vous saurez un jour. "

„ Nous en étions là de notre conversation, lorsque j'ai aperçu d'Orméville passer au grand galop près de nous; je l'ai appelé, vous savez le reste comme moi. "

Après avoir entendu ce récit, d'Orméville regretta encore davantage de n'avoir pu interroger ce mystérieux conducteur; mais en arrivant ils s'étoient tellement hâtés de descendre de voiture pour courir embrasser la Comtesse, sans songer à autre chose dans le moment,

que leur guide avoit profité de cette distraction pour disparoître.

Je suis bien impatiente de voir arriver Laura, dit Célestine; la pauvre fille! je lui dois ma liberté, je lui dois le bonheur de vous embrasser encore. Son repentir, le service qu'elle m'a rendu méritent bien l'oubli de sa première faute, si même elle étoit coupable. — La lettre que le Marquis a trouvée ne peut laisser de doutes, dit la Comtesse. — Mais qui sait si le Marquis n'avoit pas quelque motif particulier . . . — Célestine! soupçonner mon ami! . . . D'Orméville ne prononça que ces seuls mots; sa femme l'entendit, elle se jeta à son cou. J'ai tort, dit-elle, mais qu'il m'en coûte en ce moment de croire Laura coupable!

Après quelques instans passés dans le délire de la joie, madame de Lussière témoigna son étonnement de ce que Rasoni s'étoit absenté de Maestricht au moment où il devoit s'attendre à la voir arriver avec Célestine. Elle ne pouvoit

sur-tout concevoir comment le Marquis avoit su que d'Orméville existoit encore, puisque celui-ci ne l'avoit pas vu à son passage. Les jeunes époux partageoient la surprise de la Comtesse et cherchoient avec elle à deviner l'explication de ce qu'ils ne pouvoient comprendre, lorsque Rasoni parut.

Enfin je vous retrouve, s'écria-t-il en les embrassant; que d'inquiétudes et de craintes vous m'avez causées! — Eh! d'où venez-vous, lui demanda d'Orméville. — De mille endroits à-la-fois. Madame la Comtesse vous aura surement dit qu'elle m'avoit écrit en quittant Bruxelles que le cocher que j'avois retenu pour elle étoit probablement un scélérat. Elle ajoutoit que, pressée par les circonstances, elle se mettoit en route à pied, et me prioit de venir au devant d'elle. J'ai reçu sa lettre hier au soir et je suis parti sur-le-champ. Un destin malheureux a fait sans doute que nous nous sommes croisés dans la nuit. Je ne suis revenu sur mes pas qu'après

m'être bien assuré que vous ne vous étiez arrêtées dans aucun village; j'ai appris à mon arrivée l'heureuse nouvelle de votre réunion, et je viens jouir avec vous de la satisfaction que vous cause un événement si désiré et en même temps si peu attendu. Vous nous avez fait verser bien des pleurs, mon ami, ajouta-t-il en embrassant de nouveau d'Orméville, et je vous avoue que je désespérois de vous revoir jamais. — C'est au milieu de vous tous que je m'aperçois que je vis encore, reprit d'Orméville avec expression; mais comment avez-vous appris que j'étois sauvé? — Je puis le dire maintenant, répondit Rasoni en regardant Célestine, et Madame voudra bien me pardonner à cause du motif qui me faisoit agir. Je savois qu'il n'y avoit plus qu'un moyen de l'arracher de Bruxelles, j'ai cru qu'il étoit permis à l'amitié . . . — Et le ciel n'a pas voulu que l'amitié se trompât, interrompit tendrement Célestine en tendant la main à son mari; Marquis, je vous avois deviné, mais

mais ne parlons plus des momens qui ont précédé ceux-ci; pourquoi revenir sur les peines, lorsque le temps est déjà si court pour le plaisir?

Célestine, que la générosité de Laura avoit réconciliée avec elle, raconta au Marquis tout ce qu'elle lui devoit, et combien sa conduite et son repentir avoient expié sa première faute. Rasoni écouta ce récit avec beaucoup d'attention, et lorsque Célestine répéta la parole que Laura lui avoit donnée de venir la voir, il répondit froidement: Il se peut qu'elle soit innocente, mais je parierois cependant qu'elle ne tiendra pas sa promesse... La prédiction du Marquis se trouva vraie, Célestine ne revit jamais Laura.

Le reste de la soirée s'écoula dans la joie; avec quelle satisfaction Célestine entendoit conter à d'Orméville les obligations qu'il avoit à Jeannette! Elle embrassoit la jolie paysanne qui rougissoit d'embarras et de contentement; elle lui promettoit toute l'amitié de la soeur la plus tendre, et ne trouvoit pas de termes

assez forts pour exprimer ce qu'elle sentoit. Pourquoi donc tant parler de ce que j'ai fait, disoit Jeannette avec ingénuité; n'étoit-ce pas tout simple? Si je vous avois connue, ajoutoit-elle en regardant Célestine, je l'aurois encore fait de meilleur coeur.

Célestine avoit paru assez bien pendant toute la journée, le plaisir et l'émotion lui avoient donné une énergie au-dessus de ses forces; mais dans la nuit elle fut attaquée d'une fièvre ardente, fruit des fatigues multipliées qu'elle avoit éprouvées et des efforts qu'elle avoit faits. Elle resta deux jours flottante entre la vie et la mort, et ce ne fut que le troisième que l'on commença à espérer de la sauver.

Cependant les Français avançoient à grands pas, tout annonçoit qu'ils alloient assiéger Maestricht. Beaucoup d'émigrés se décidoient à y rester, et Célestine étoit dans un état si déplorable que d'Orméville ne put se résoudre à essayer de la transporter. Rasoni appelé ailleurs

par des affaires importantes fut obligé de se séparer pour un temps de la famille dont il étoit vraiment devenu un des membres, et il promit de revenir aussitôt que la communication seroit rétablie.

La place ne tarda pas à être investie; les émigrés se joignirent aux habitans et à la garnison, pour soutenir le siége. Le bombardement commença, et durant ce temps de désolation, les femmes et les enfans se tinrent dans les caves, tandis que les hommes étoient sur les remparts.

Un jour que d'Orméville sortoit du souterrain qui servoit d'asile à sa famille, il entendit le funeste sifflement d'une bombe et la vit s'abattre près de lui; elle enfonça la voûte de la cave où étoient renfermées Célestine et la Comtesse. Il voulut voler à leur secours, mais les décombres avoient fermé l'escalier; pendant qu'on accouroit de toutes parts et qu'on s'empressoit à débarrasser l'entrée, il s'approcha du trou qu'avoit

fait la bombe, et ses cris déchirans firent retentir plusieurs fois le souterrain; une seule voix répondoit à la sienne, et ce n'étoit pas celle de Célestine!

Enfin l'escalier un peu dégagé offre un étroit passage; d'Orméville s'élance, se précipite . . . Quel spectacle d'effroi frappe ses regards! Il lui faut passer sur le corps de Brunon qu'une pierre a jetée contre le coin de la table où elle s'est fendu le crâne. A la place qu'occupoit le lit de Célestine, on ne voit plus qu'un énorme monceau de décombres, et Jeannette, la pauvre Jeannette, qui, ayant elle-même un bras cassé, se sert de l'autre pour délivrer les malheureuses victimes ensevelies sous ces ruines. A travers les cris que lui arrache sa propre blessure, elle n'a la force que de dire d'une voix mourante: Elles sont là, elles sont là!

On travailla avec toute l'activité possible, et bientôt on les découvrit. La Comtesse étoit couchée, les bras étendus sur sa fille; à la position qu'elle conser-

voit, on reconnoissoit qu'elle avoit fait tous ses efforts pour résister à la masse énorme qui les écrasoit. On l'enleva, on essaya de la faire revenir; après beaucoup de soins ses yeux se rouvrirent à demi, et ils se fermèrent pour jamais.

Célestine étoit pâle et défigurée; d'Orméville entendoit par-tout ces mots sinistres: Elle est morte! Non, elle n'est pas morte, disoit Jeannette en sanglotant et s'obstinant à rester près du lit, quoiqu'on essayât de l'en arracher pour panser son bras. Plusieurs femmes s'empressoient autour de la malade, les yeux de d'Orméville suivoient tous les regards, tous les mouvemens, il cherchoit à lire jusque dans la pensée. Son ame entière fixée sur son épouse appeloit un signe de vie; une femme eut la cruauté de secouer la tête en laissant retomber le bras de Célestine qu'elle tenoit. C'en est fait! s'écria d'Orméville avec désespoir, en jetant un regard douloureux sur le corps inanimé de sa

femme. . . . . Un cri de joie qui lui échappa, annonça à tous ceux qui l'entouroient qu'elle venoit de faire un mouvement.

On redoubla d'empressement, on lui multiplia les secours, elle ouvrit les yeux, revint peu-à-peu, et le premier mot qu'elle prononça fut le nom de sa mère. D'Orméville lui dit que la Comtesse avoit été légérement blessée, et qu'on l'avoit transportée, dans une autre cave. Célestine parut d'abord se tranquilliser, mais apercevant le cadavre ensanglanté de Brunon, elle fit un cri perçant, retomba dans son premier état, et n'en sortit que pour répandre un torrent de larmes qui parut la soulager.

Elle demandoit à chaque instant sa mère; d'Orméville avoit beau lui dire qu'elle devoit être sans inquiétude, qu'on en avoit le plus grand soin, elle sembloit aller au devant de son malheur, et, malgré les représentations de son mari, malgré ses propres souffrances, elle vouloit absolument la voir. Il fallut alors

lui laisser deviner ce qu'on n'auroit pu lui dire, ce qu'elle-même n'auroit pu écouter; dès que le soupçon se présenta à son esprit, dès qu'elle vit qu'on ne cherchoit pas à le prévenir, la fièvre la prit avec violence, le transport s'empara d'elle, et pendant plusieurs jours le calme d'un moment succéda aux agitations de plusieurs heures.

Le bras de Jeannette fut bientôt remis, et ce fut d'elle que d'Orméville apprit les détails de l'événement funeste qui lui avoit enlevé la plus tendre des mères. La pauvre petite pleuroit encore en racontant avec quel dévouement la Comtesse s'étoit jetée sur sa fille au moment de l'explosion en s'écriant: Mon enfant! mon enfant! — Hélas, ajoutoit tristement d'Orméville, je n'oublierai jamais l'expression, que conservoient ses yeux éteints par l'influence glacée de la mort! sa belle ame s'y peignoit toute entière; on y voyoit encore l'héroïsme de l'amour maternel, et le contentement qu'elle éprouvoit en

mourant pour une fille à qui elle avoit consacré tous les momens de sa vie.

Célestine plongée dans la douleur la plus affreuse ne laissoit plus d'inquiétudes sur ses jours, mais elle languissoit, mais l'idée que sa mère s'étoit sacrifiée pour elle empoisonnoit son existence. Aussitôt après ce triste événement d'Orméville avoit écrit au Comte pour lui annoncer la mort de sa femme: quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de lui, il saisit cette triste occasion pour faire de nouvelles tentatives sur son coeur, et l'engager à pardonner à sa fille. Le Comte fit une réponse très-sensible pour ce qui regardoit sa femme, et très-sèche pour ce qui avoit rapport à sa fille; il terminoit par demander qu'on lui envoyât tout l'argent qu'avoit laissé la Comtesse, consentant cependant à ce que Célestine gardât ce qui avoit appartenu à sa mère. D'Orméville accablé par cette lettre, ne la montra qu'à Rasoni qui étoit de retour à Maestricht, et se prépara en secret à satisfaire aux désirs

du Comte, quoique lui-même ne sût où prendre des ressources pour faire exister Célestine et Jeannette. C'étoit la bonne Comtesse qui depuis long-temps fournissoit à tout; on a déjà vu que d'Orméville avoit perdu ce qu'il possédoit, au moment où il avoit pensé être pris par les Gendarmes nationaux, et il ne lui restoit plus que le peu qu'il avoit laissé à Célestine en partant pour l'armée.

Le Marquis se chargea du triste soin de faire l'inventaire de ce qu'avoit laissé la Comtesse, et de vendre ce qui ne seroit pas nécessaire. Décidé à renvoyer ses domestiques, d'Orméville ne vouloit garder avec lui que Jeannette qu'il traitoit comme une soeur; mais le même laquais qui l'avoit suivi à l'armée et qui étoit revenu trouver Célestine à Maestricht, lui jura qu'il ne le quitteroit jamais, ajoutant qu'il ne demandoit aucuns gages et qu'il avoit de quoi vivre pour long-temps. Touché du véritable attachement de cet homme, d'Orméville ne put se refuser à ses instances.

Le Marquis entra un matin chez son ami: Tenez, lui dit-il en lui présentant un papier, je connois votre coeur, et je sais quelle manière de vous obliger convient le mieux à vos principes. D'Orméville déploya le papier: c'étoit un brevet d'officier dans un des régimens de troupes soldées qui étoient à l'armée de Condé. Flatté de la grâce et de la délicatesse que le Marquis mettoit dans son procédé, il le remercia sincèrement, et se décida à accepter l'emploi qui lui étoit offert. Il alloit s'éloigner de sa femme, mais il se rapprochoit de son beau-père, et il se flattoit de mériter enfin par son respect et sa soumission un pardon qui devenoit plus que jamais nécessaire à son bonheur. D'ailleurs Célestine se rétablissoit de jour en jour, et la voyant reprendre tous ses charmes, il sentoit sa mélancolie renaître. Quelque douloureuse que fût une séparation, il ne pouvoit se dissimuler combien elle étoit nécessaire à son repos, et il maudissoit les sermens funestes que son hon-

neur, sa délicatesse et le sentiment de ce qu'il devoit à sa femme l'obligeoient à respecter. Tout l'engageoit à partir; même en quittant Célestine, il ne pouvoit conserver d'inquiétudes à son égard, puisqu'il la confioit à un frère, à un homme qui, s'il est possible, étoit encore davantage pour lui. En vain Rasoni le pressoit d'accepter de l'argent: Non, non, répondoit-il; vous m'avez mis à même d'exister sans être à charge à personne; mais ma femme reste avec vous, et si jamais les secours que je m'efforcerai de lui faire passer, venoient à manquer. . . . — Mon ami, rendez-moi plus de justice; elle n'en éprouvera même pas la crainte.

Quelques jours après le départ de d'Orméville, le Marquis apporta à Célestine plusieurs rouleaux d'or; elle ne vouloit pas les accepter. J'ai encore de l'argent, lui disoit-elle, et je n'ai aucuns besoins. Je manderai à d'Orméville que vous me refusez, répétoit-il en redoublant ses instances. Vain-

cue enfin par le désir de tranquilliser son mari, décidée par les recommandations qu'elle-même lui avoit entendu faire à Rasoni, elle consentit, quoique avec une sorte de répugnance, à accepter deux rouleaux de cent louis.

Célestine employoit à parler de son mari, la plus grande partie des momens qu'elle ne consacroit pas à lui écrire et à relire ses lettres; mais c'étoit encore trop peu pour satisfaire le besoin de son coeur. Il lui sembloit que ce seroit faire un outrage à l'amour, si chacune de ses occupations ne se rapportoit pas au but vers lequel tendoient toutes ses pensées. Non contente de prononcer mille fois son nom, de retrouver son image gravée au fond de son ame, elle voulut encore se créer une nouvelle jouissance en dessinant les traits chéris qu'un souvenir charmant présentoit sans cesse à ses regards. Conduit par le sentiment le plus tendre, son pinceau essaya d'exprimer ce que tant de fois elle avoit lu

dans les yeux de d'Orméville. Que ses couleurs lui sembloient froides! que l'art lui paroissoit foible! Un sourire, un soupir de son mari en disoient plus que tous les efforts du talent . . . Quelquefois en considérant son ouvrage, un doux prestige venoit la flatter un instant; une larme que l'attendrissement grossissoit sur le bord de ses paupières obscurcissoit sa vue, et sa main tremblante égaroit son pinceau . . . Revenue à elle-même, elle apercevoit des fautes qu'elle se gardoit bien de corriger. Il les verra, disoit-elle, il les comptera, je lui en apprendrai la cause, et mon tableau n'en sera que plus parfait pour lui.

Rasoni toujours assidu auprès d'elle, étoit peut-être encore plus attentif et plus empressé. La simple et franche Célestine ne voyoit dans cette conduite que le désir de la dédommager de l'absence de d'Orméville; elle lui savoit gré de son motif, elle redoubloit d'attachement et de confiance à son égard. Privée de sa mère, éloignée de son mari, repous-

sée par son père, elle réunissoit sur le Marquis tous ceux de ses sentimens dont d'Orméville n'étoit pas l'objet, et voyoit sans inquiétude ses yeux se fixer souvent sur elle avec une sorte d'abandon; ses regards sembloient alors recueillir l'expression de l'amitié qu'elle lui témoignoit.

Elle n'avoit pas de plaisirs qu'il ne les partageât, pas de pensée dont il ne fût informé, elle étoit triste quand elle ne le voyoit pas auprès d'elle. Chaque jour elle lui montroit son portrait, y travailloit devant lui, lui faisoit remarquer minutieusement les traits qu'elle avoit ajoutés, ceux qu'elle venoit d'effacer, et vouloit qu'il fût aussi enthousiasmé de son ouvrage qu'elle-même. Peu-à-peu elle crut s'apercevoir qu'il prenoit un air gêné quand elle lui parloit de d'Orméville, et qu'il se faisoit effort pour cacher la contrainte qui perçoit malgré lui. De ce moment elle l'épia avec attention, et fut bientôt convaincue que le nom seul de son mari prononcé par elle,

suffisoit pour lui donner une teinte de tristesse, dont elle ne devinoit pas la cause. Un peu de curiosité jointe à l'attachement qu'elle avoit pour Rasoni, firent naître en elle le désir le plus vif de connoître la source d'une morosité qui devenoit sans cesse plus remarquable.

Seule un jour avec le Marquis, elle se livroit à son occupation favorite; bientôt elle remarqua qu'il ne lui répondoit plus que par monosyllabes et qu'il ne jetoit sur elle que des regards encore plus tristes qu'à l'ordinaire. Résolue alors de tout faire pour lui arracher son secret: Vous avez des chagrins que je ne connois pas, lui dit-elle d'un ton d'intérêt. — Moi, Madame? — Vous-même, et vous méritez des reproches bien vifs puisque je les ignore encore. — Je vous assure, Madame . . . — Non, non; je ne me trompe pas. L'oeil de votre amie est aussi clair-voyant que son coeur est sensible. — Ah! sans doute, si j'avois des peines, ce touchant intérêt suffiroit. . . . — Ce sont là des phrases; je veux

savoir ce qui vous occupe, je le veux absolument. — Mon coeur ne pencheroit que trop de lui-même à vous découvrir toutes ses pensées; mais si mes maux sont de nature . . . . — L'amitié peut tout connoître, elle se croit même les droits de tout exiger. . . . — De grâce, Madame, ne me pressez pas davantage; cette pitié généreuse ne fait qu'ajouter à mes tourmens. — Si vous continuez à être aussi discret, j'userai du dernier moyen qui me reste, j'écrirai à d'Orméville, je lui apprendrai que vous manquez à la promesse que vous nous avez faite à tous deux de nous regarder comme un frère et une soeur qui doivent partager toutes vos peines. Marquis, nous avons été plus confians envers vous, nous vous avons affligé de tous nos malheurs, pourquoi voudriez-vous nous enlever la douceur de soulager vos peines? Avez-vous oublié que je suis la femme de d'Orméville? . . . (A ce nom Rasoni pâlit, tout son maintien prit une nuance plus sombre, ce changement n'échappa

pas aux yeux de Célestine.) — Je suis sûre, reprit-elle, que mon mari a quelque rapport avec ce qui vous attriste ; dites-le-moi franchement, auriez-vous sujet de lui en vouloir? — Moi, lui en vouloir! . . . Je pourrois tout au plus envier son sort! — Point de complimens, Marquis, songez que c'est une amie qui vous parle, et que c'est un ami qui doit lui répondre. — Cette bonté me dédommageroit de bien des peines, répliqua Rasoni en la regardant avec feu, si je pouvois me flatter . . . Mais non, ajouta-t-il d'un air triste, je ne dois pas m'y attendre! — Soyez donc bien persuadé, dit Célestine en se levant avec noblesse et en jetant sur lui un regard de sensibilité, que si je désire d'être instruite de vos maux, c'est pour tâcher de vous consoler. — Me consoler! repartit le Marquis d'un ton animé . . . Il n'est qu'un moyen, qu'un seul moyen, continua-t-il après un moment de silence. — Eh! bien, ce moyen, il est peut-être en mon pouvoir. (Elle con-

tinuoit à fixer sur lui des yeux où se peignoient la candeur et la simplicité.) Oui, peut-être je saurai . . . — Vous, Madame! ... (Il prononça ces mots avec une véhémence qui étonna Célestine, puis poussant un soupir, il tourna ses regards du côté du portrait et les laissa retomber.) — Marquis, j'en suis sûre, reprit-elle vivement, d'Orméville a quelque rapport à vos peines, et votre silence commence à m'inquiéter pour lui. Dissipez cette cruelle incertitude, je vous le demande au nom de votre ami, je vous le demande au mien. — Que n'obtiendriez-vous pas à ce dernier titre! — Point de détours, ils entravent la confiance. (Rasoni avoit l'air de réfléchir profondément et d'éprouver intérieurement un combat pénible à soutenir. Il regardoit tour-à-tour Célestine, le portrait et la terre.) — Marquis! vous me refusez? . . . Non, je le vois, votre secret est prêt à vous échapper malgré vous. Vous avez besoin, j'en suis sûre, oui vous avez besoin que je sois informée

de vos tourmens, et moi j'ai besoin de les connoître. (Elle prononça ces derniers mots avec l'accent d'une douce compassion.) — Non je ne puis. . . . je suis certain . . . Enfin songez au moins que c'est vous qui l'ordonnez. — Oui, oui, je l'ordonne, je le veux, je vous en prie. — Mais si cependant j'étois assuré de m'attirer votre haine, si j'avois la certitude que dès l'instant où j'aurai parlé vous ne voudrez plus me voir? ... (Le ton dont il prononça ces paroles, le nouveau feu qui anima ses regards firent enfin tomber le voile que l'estime et la confiance avoient long-temps retenu sur les yeux de Célestine. Interdite et tremblante, elle rougit, elle se troubla: à peine pouvoit-elle croire que c'étoit Rasoni qui venoit de parler.) — Non, reprit-elle enfin avec une tranquillité affectée, je ne crains pas que vos peines soient de cette nature. Si vous en éprouviez de semblables, vous auriez assez de raison pour vous en délivrer, et sur-tout vous sauriez assez

vous estimer vous-même pour ne pas les confier à la femme de votre ami.... Le Marquis déconcerté profita de l'arrivée de Jeannette pour se retirer.

Célestine réfléchit sur la conduite qu'elle avoit à tenir désormais avec Rasoni. Bien sûre d'elle-même, elle voulut éviter une rupture éclatante qu'il auroit fallu motiver à son mari, auquel elle se seroit reprochée d'enlever un ami que la raison pouvoit encore corriger, et dont l'attachement pouvoit expier un moment d'erreur. Le Marquis lui sembla plus malheureux que coupable, et elle trouva bien plus noble, bien plus digne d'elle d'entreprendre de le guérir, que de l'éloigner. Comptant sur l'effet salutaire de la conduite modérée qu'elle se proposoit de tenir avec lui, et sur les propres réflexions que lui-même devoit faire, elle résolut de ne rien changer dans sa manière d'agir, et de continuer à lui témoigner une amitié sincère, mais en mettant plus de réserve

dans ses discours, et en ne le voyant jamais qu'en présence de Jeannette.

Ce plan une fois formé, elle s'occupa sérieusement de le suivre, et conservant avec Rasoni le même ton de confiance qu'elle avoit toujours eu, elle paroissoit tout aussi libre, tout aussi à son aise qu'auparavant; en un mot, s'il n'eût pas été certain par la manière dont elle lui avoit répondu qu'elle l'avoit parfaitement compris, sa conduite auroit pu lui fournir mille sujets d'en douter. Affectant de parler souvent de son mari, elle répétoit sans cesse combien elle lui étoit attachée, et elle mettoit si peu d'apprêt dans ses discours, elle évitoit tellement de paroître avoir envie d'en faire aucune application, que Rasoni étoit toujours tenté de croire qu'elle n'avoit pas attaché d'importance à ce qu'il lui avoit dit.

Cependant la douceur qu'elle employoit à son égard, produisit un effet tout contraire à celui qu'elle avoit espéré. Loin d'être persuadé par la tranquille

sécurité avec laquelle elle se comportoit, que son amour étoit en pure perte, Rasoni tira un présage flatteur de la patience avec laquelle elle le souffroit, et ces ménagemens même faits pour ouvrir les yeux à un homme moins passionné que lui, ne firent qu'augmenter sa hardiesse. Un jour qu'il trouva Célestine seule, il résolut de mettre les instans à profit, et lui peignant de la manière la plus vive son amour, et ses espérances, il fit valoir la passion qu'il avoit sentie pour elle dès le premier instant qu'il l'avoit connue, et la conduite modérée qu'il avoit tenue depuis; il osa même lui rappeler qu'elle lui devoit de la reconnoissance, et à titre de bienfaiteur il prétendit exiger les sentimens qu'elle lui refusoit en qualité d'amant.

Célestine tremblante l'écoutoit en silence; cette retenue lui persuada qu'il pouvoit entreprendre davantage. Se jetant à ses genoux, il voulut saisir une de ses mains et la porter à ses lèvres. Elle la retira vivement: Relevez-vous

Monsieur, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, relevez-vous. Laissez-moi . . . demain, ce soir peut-être, vous saurez ce que vous devez attendre de moi....

L'accent dont elle prononça ces paroles imprima au Marquis une sorte de respect dont il fut lui-même étonné; il sentit en ce moment le pouvoir surnaturel de la vertu: d'ailleurs l'émotion de Célestine qui ressembloit plutôt à de l'embarras qu'à du courroux lui permettoit encore de nourrir des idées flatteuses. J'espère, dit-il, que ma soumission sera un nouveau droit auprès de vous. — De grâce, laissez-moi! . . . demain . . . . ce soir. . . . (Jeannette entra.) Je compte sur votre promesse, reprit Rasoni en sortant, songez que mon sort est entre vos mains.

A peine fut-il éloigné que Célestine se jeta dans les bras de Jeannette en versant un torrent de larmes. Celle-ci effrayée lui faisoit mille questions; au lieu de répondre, Célestine ramassoit avec vivacité tout ce qui lui restoit en-

core d'habillemens dont elle pouvoit absolument se passer: Va les vendre, dit-elle à Jeannette en les entassant dans un panier; va, rapporte-moi trois louis . . . Il me faut absolument trois louis. — Mais, Madame, que vous est-il donc arrivé? — Tu perds du temps; cours, vole, le plus petit moment est précieux . . . Je mourrai si je n'ai pas trois louis demain. — Et cet argent que monsieur le Marquis vous a remis? — Cet argent, Jeannette! . . . ne m'en parle jamais! il me fait honte, il me fait horreur! — Mais Madame, comment faire avec si peu de chose la somme que vous désirez? — Quoi! ce n'est pas assez, Jeannette! Il faut donc que je meure!

Cherchant dans tous les coins de la chambre, elle détachoit jusqu'aux rubans qui étoient dans ses cheveux et les jetoit avec le reste dans le panier.... Ce n'est pas encore assez, répétoit-elle avec le gémissement du désespoir. — S'il vous faut absolument cette somme, nous pou-

pouvons travailler, passer les nuits et avant qu'il soit un mois . . . — Un mois Jeannette! . . . Ah! c'est ce soir, c'est tout-à-l'heure que j'en ai besoin. . . . . Elle tenoit ses yeux fixés sur le panier, il lui sembloit que ses regards devoient multiplier les objets. A chaque chiffon qu'elle y ajoutoit, elle se tournoit vers Jeannette: Y a-t-il assez maintenant? lui demandoit-elle. Jeannette avoit tant de fois dit non, elle avoit tant arraché de soupirs à Célestine, qu'elle n'osoit plus prononcer ce mot, elle se contentoit de répondre par un signe de tête.

Célestine désespérée se promenoit dans la chambre, s'arrêtoit devant la table sur laquelle étoit posé le panier, et prononçoit à demi des phrases sans suite, et sans ordre; Jeannette la considéroit avec compassion, et, malgré son inquiétude, elle ne pouvoit se résoudre à l'interroger. Tout-d'un-coup Célestine fit un cri de joie, comme s'il lui étoit venu une idée lumineuse, et en même temps la réflexion lui arracha un soupir. Elle

joignit ses mains et les éleva vers le ciel: Oui, Maman, s'écria-t-elle, oui c'est vous qui m'inspirez! Je vais vous obéir.

A ces mots elle ôta promptement une bague d'or qu'elle avoit au doigt, la baisa avec transport, la jeta dans le panier, le referma avec précipitation, et dit à Jeannette d'une voix assurée: Va, Jeannette, va; il y a maintenant plus qu'il ne faut.

Ma tendre mère, s'écria-t-elle en sanglotant lorsqu'elle fut seule, j'ai pu me défaire du dernier, du seul gage qui me restât de votre tendresse! j'ai pu consentir à voir passer dans des mains étrangères cette bague que vous-même aviez portée, que vous-même m'aviez donnée, que j'avois juré de garder jusqu'au dernier soupir! . . . Mais ai-je donc besoin de quelque chose qui vous rappelle à moi? votre image, vos vertus ne sont-elles donc pas gravées à jamais dans mon coeur? La vie même dont je jouis encore . . . . Un sanglot l'arrêta.

Elle appuya ses mains, sa tête contre la porte, et resta dans cette position jusqu'au retour de Jeannette.

Lorsqu'elle l'entendit monter, elle se leva et courut au devant d'elle. Eh! bien, Jeannette, avons-nous les trois louis? — Oui, Madame, et même quelque chose de plus. — Ah! si tu avois pu conserver la bague! — Sans doute, s'il avoit été possible, mais le reste ne suffisoit pas. — N'y pensons donc pas davantage. . . . Donne, donne, Jeannette, ils me coûtent assez cher. (Elle prit les trois louis, et les regarda l'un après l'autre.) Non, reprit-elle par réflexion, ils ne me coûtent rien, ils ne doivent rien me coûter.

Courant à une petite armoire, elle en tira une bourse et la répandit sur la table; après avoir compté l'argent en silence, elle y ajouta celui qu'elle venoit de recevoir, puis elle sauta au cou de Jeannette en s'écriant avec transport: Ils y sont tous! Nous n'aurons plus rien, continua-t-elle, en serrant la main de la

pauvre petite, pour qui toutes ces démonstrations étoient une énigme; nous n'aurons plus rien, mais nous travaillerons, et je pourrai te regarder sans rougir.

Elle remit l'argent dans la bourse, prit une plume et écrivit au Marquis la lettre suivante:

» Je vous renvoie ce que vous m'aviez » forcée d'accepter; maintenant que la » reconnoissance n'enchaîne plus les mou- » vemens de mon coeur, je puis vous » faire connoître tout le mépris, toute » l'horreur, oui l'horreur que vous m'ins- » pirez, votre trahison me donne le » droit d'employer ces termes vis-à-vis » de vous. Vous aviez un ami, un vé- » ritable ami; ce malheureux a tout » perdu, il ne lui reste plus au monde » que le coeur d'une femme qu'il chérit, » et c'est cette seule consolation que vous » voudriez lui enlever! . . .

» Vous sentez assez que nous ne de- » vons plus nous revoir; il seroit trop » dur, trop humiliant pour vous de re-

» trouver encore la femme qui vous a
» rejeté, il seroit plus dur, plus humi-
» liant pour moi de rencontrer l'homme
» qui a cherché à me rendre criminelle.
» Je ne vous remercie pas de vos bien-
» faits: le souvenir n'en est plus qu'un
» fardeau. Vous m'avez affranchie de la
» reconnoissance, vous avez brisé tous
» les liens qui nous unissoient, ils ne se
» renoueront jamais; réfléchissez sur votre
» conduite, sur la mienne, sur celle de
» d'Orméville, et vous verrez que peut-
» être j'aurois le droit de vous haïr. "

Célestine envoya cette lettre à Rasoni en y joignant l'argent, et, après cette démarche, elle se sentit comme déchargée d'un poids énorme qui pesoit sur son coeur.

Abandonnée de tout le monde, privée de tout secours, dénuée même des plus foibles moyens, le sort cruel qui la poursuivoit venoit de lui porter les derniers coups en lui enlevant celui qu'elle regardoit comme un protecteur, celui dont l'amitié avoit jusqu'alors soulagé ses

peines. Elle n'avoit encore connu que les tourmens du coeur, et, dans ce moment fatal, un nouvel abyme de douleurs s'ouvroit devant elle: son existence alloit dépendre du travail de ses mains. Elevée dans l'aisance, accoutumée à toutes les jouissances de la fortune, c'étoit une terrible épreuve que de se voir réduite à cette extrémité désolante. Si d'Orméville n'eût pas existé, l'abattement du désespoir, la force des préjugés de l'éducation lui eussent fait un martyre continuel du nouveau genre de vie qui seul lui restoit à embrasser: mais en songeant à son mari, en se répétant que ses jours n'étoient plus à elle, qu'elle les lui avoit consacrés, elle devenoit capable de tout. L'amour faisoit taire la honte et le découragement, l'amour ennoblissoit ce que la fierté seule auroit dédaigné.

Ensevelie dans une retraite absolue, la triste Célestine faisoit avec Jeannette tous les petits ouvrages que son adresse pouvoit lui suggérer; leur hôte se char-

geoit de les vendre, et elles subsistoient du produit de ce foible travail. Sa plus douce consolation, celle qui lui redonnoit de l'énergie lorsque son ame affaissée succomboit à ses chagrins, étoit de penser que son mari ignoroit la détresse dans laquelle elle vivoit. Lorsqu'à la fin de chaque jour elle jetoit un coup-d'oeil sur les tristes momens qui venoient de s'écouler, elle retenoit les larmes prêtes à inonder ses joues, par cette pensée flatteuse: Au moins il ne sait pas que je souffre, et ce soir il s'endormira avec la douce persuasion que sa Célestine est heureuse!

Quelques jours après son aventure, elle reçut un paquet de d'Orméville, et sitôt qu'elle eut jeté les yeux sur une des lettres qu'il contenoit, elle tressaillit. A peine eut-elle parcouru les premières lignes, qu'elle s'écria avec un transport inexprimable: Jeannette! ma bonne Jeannette! il nous pardonne! . . . C'étoit en effet une lettre du Comte qui annonçoit à sa fille qu'il avoit oublié ce

qui s'étoit passé à Bruxelles, et lui rendoit toute sa tendresse. Une lettre de d'Orméville jointe à celle-ci, renfermoit les détails de l'événement qui avoit causé ce changement heureux. Assise auprès de Jeannette, Célestine lui présentoit les lettres et vouloit les lui faire lire avant de les avoir achevées elle-même. Elle les lui arrachoit, les lui rendoit, elle étoit comme une insensée: Jeannette aussi émue qu'elle-même partageoit son trouble; toutes deux s'embrassoient, se parloient sans s'écouter, sans se répondre. Que cette sorte de délire a de charmes! on jouit seul, on jouit ensemble tout-à-la-fois.

En arrivant à l'armée, d'Orméville n'étoit pas allé d'abord chez le Comte; craignant une nouvelle scène, il lui avoit écrit pour lui demander la permission de le voir et de solliciter de nouveau son pardon. Deux, trois, quatre jours, une semaine se passèrent sans qu'il eût de réponse : il n'osoit interpréter ce silence, il aimoit mieux croire

que la lettre n'étoit pas parvenue, que le Comte avoit été envoyé dans quelque expédition particulière, enfin tout ce qu'on se persuade lorsqu'on cherche à écarter une présomption désagréable que l'événement semble justifier.

Commandé un jour pour aller enlever un poste, il aperçut dans la campagne un groupe de cavaliers qu'il reconnut pour des ennemis, et, distinguant au milieu d'eux des hussards de l'armée de Condé, il vola à leur secours. On en vint aux mains; le désir de sauver les prisonniers d'un côté, celui de les conserver de l'autre mit de l'acharnement dans le combat, la victoire fut un instant douteuse, mais elle se déclara enfin pour d'Orméville. Quelles furent sa surprise et sa joie, lorsqu'en s'avançant pour féliciter ceux qu'il avoit délivrés, il reconnut au milieu d'eux son beau-père! Il crut que dans ce moment toute animosité particulière devoit faire place à d'autres sentimens plus doux, et s'approcha de lui pour l'embrasser. Le

Comte ne put s'empêcher de lui témoigner la reconnoissance qu'il auroit montrée en pareille occasion à un officier inconnu; il le remercia, loua sa bravoure, rendit justice à son adresse, mais il ne lui parloit pas encore comme d'Orméville l'auroit voulu.

Brûlant de profiter de cette rencontre pour achever un raccommodement qu'elle préparoit, l'époux de Célestine se hâta de suivre une idée qui lui vint à l'instant. Son piquet avoit été affoibli, mais il étoit encore assez fort pour essayer de remplir la commission dont on l'avoit chargé; il renvoya ses blessés et ses prisonniers, et marcha vers le poste ennemi avec confiance, sachant bien qu'un avantage qu'on vient de remporter, vaut mieux qu'un renfort.

Pour arriver à son but, il falloit que le Comte l'accompagnât, et il n'eut pas de peine à l'y décider. Pendant la route il lui demandoit des conseils, et lui faisoit naître des idées qu'il avoit ensuite l'air de recevoir de lui; le Comte en-

chanté, se souvenoit à peine en ce moment du ressentiment qui l'animoit contre son gendre. Grâce à l'habileté et à la fermeté de d'Orméville, le poste fut enlevé, et il sut mettre dans sa conduite tant de finesse et de présence d'esprit, que, quoiqu'il eût presque toujours fait le contraire de ce que lui conseilloit monsieur de Lussière, il paroissoit n'avoir agi que par ses ordres. Dès que le succès de l'entreprise fut assuré, il en fit hommage au Comte, et même dans son rapport, il le présenta comme l'unique cause de la réussite.

Cette aventure valut à monsieur de Lussière mille complimens flatteurs, qui, en satisfaisant son orgueil, le disposèrent en faveur de celui auquel il ne pouvoit se dissimuler qu'il devoit sa gloire. Bientôt il apprit que d'Orméville alloit être avancé; cette nouvelle lui fit naître un projet qu'il embrassa avec ardeur, parce qu'il satisfaisoit pleinement son goût pour l'éclat. Il pensa que rendre ses bonnes

grâces à d'Orméville dans un moment où il lui avoit sauvé la vie, où sa conduite distinguée lui avoit mérité les éloges de toute l'armée, c'étoit un moyen sûr d'attirer l'attention sur lui-même. Il n'en fallut pas davantage pour l'enflammer, il courut solliciter l'agrément d'annoncer à son gendre le nouveau grade qui alloit devenir la récompense de son courage. Sa demande lui fut facilement accordée; il ne restoit plus qu'à bien choisir l'instant pour rendre la réconciliation plus marquante. Le hasard ne tarda pas à lui en fournir l'occasion.

Le lendemain de son expédition, d'Orméville parut au quartier-général; le Comte saisissant le moment où il étoit le plus entouré, courut avec empressement vers lui, fendit la presse, l'embrassa avec transport en l'appelant son fils, son cher fils, son libérateur, et lui remit le brevet du nouvel emploi dont il étoit revêtu. Le coeur sensible de d'Orméville se livra de bonne foi à ces démonstrations; oubliant le caractère du

Comte pour ne songer qu'au plaisir qu'il éprouvoit, il lui rendoit avec délice toutes les marques d'attachement qu'il en recevoit. Monsieur de Lussière sentit dans son ame le contentement de faire une bonne action, l'idée de sa fille vint un instant ajouter de nouveaux charmes au pardon qu'il accordoit; mais le naturel que l'émotion avoit un instant assoupi se réveilla bien vîte, et, tout en jouissant des sentimens de son gendre, il ne put s'empêcher de jeter un regard sur ceux qui l'environnoient, pour juger de l'effet que produisoit cette scène. Il dut être pleinement satisfait, tout le monde étoit attendri, tout le monde applaudissoit avec franchise, et la remarque qu'il en fit, valut encore à d'Orméville quelques caresses de plus.

Le rapprochement fut sincère; lorsque le Comte avoit embrassé une idée, il la suivoit toujours avec ardeur. Il écrivit lui-même à sa fille, et se donna tous les mouvemens possibles pour faire nommer d'Orméville à une mission particu-

lière qui le mettoit à même de passer par Maestricht, et d'aller confirmer à Célestine un bonheur attendu si long-temps. Tout avoit réussi au gré de leurs désirs mutuels, et d'Orméville mandoit à sa femme qu'il n'attendoit plus que les derniers ordres pour se mettre en route. Amans qu'un sort cruel a désunis, qui entrevoyez le moment du bonheur, qui en jouissez déjà par l'espoir, c'est vous qui pouvez vous figurer son impatience!

Le Comte qui souhaitoit que le pardon devînt aussi éclatant que l'avoit été sa rigueur, publioit par-tout l'événement qui avoit désarmé son courroux; il voyoit avec chagrin que le départ de son gendre traînoit en longueur, et sollicitoit vivement pour qu'on l'expédiât. Enfin ce moment si désiré arriva, et d'Orméville reçut l'ordre de se tenir prêt.

La surveille de son départ, il avoit passé une partie de l'après-dîner avec son beau-père, et ils étoient sortis pour

se promener ensemble. En rentrant chez lui, le Comte aperçut une lettre au pied de la chaise qu'avoit occupée d'Orméville; il la ramassa dans l'intention de la lui rendre, et la posa devant lui sur sa table. Portant par hasard les yeux sur les premières lignes, il reconnut son nom: une curiosité involontaire lui fit parcourir deux ou trois phrases. Ce qu'elles contenoient réveilla tellement son attention et lui causa une si grande surprise, qu'oubliant toute considération, il lut la lettre en entier.

Elle paroissoit avoir été écrite à d'Orméville par un ami qu'il avoit laissé auprès de sa femme; on lui mandoit que Célestine avançoit heureusement dans sa grossesse, et on le félicitoit du moyen adroit qu'il avoit pris pour gagner le Comte, qu'on représentoit comme un vieux imbécille propre à croire tout ce qu'on voudroit essayer de lui persuader. On rioit beaucoup de la bonne foi avec laquelle il avoit donné dans le piége, et on finissoit par inviter d'Orméville

à trouver incessamment quelque nouvelle finesse pour lui soutirer de l'argent.

Qu'on se figure l'effet que cette lettre produisit sur monsieur de Lussière. Furieux contre son gendre, contre sa fille, il jura qu'il ne leur pardonneroit jamais; en un mot il reprit son premier courroux auquel se joignoit encore le dépit d'avoir été joué d'une manière aussi outrageante.

Depuis deux jours d'Orméville ignoroit ce qu'étoit devenu son domestique. (C'étoit le même qui lui avoit montré tant de zèle et d'attachement à Maestricht et qui avoit voulu l'accompagner à l'armée.) Se voyant tous les jours à la veille d'une affaire, il lui avoit confié le peu d'argent qui lui restoit, et comptoit tellement sur sa probité, que le premier soir où il s'aperçut de son absence, il se borna à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, et n'eut aucune inquiétude sur le dépôt qui étoit entre ses mains: ce ne fut que le second jour

qu'il commença à avoir des soupçons, et même il se livroit plus volontiers encore à l'idée que le malheureux avoit été fait prisonnier, qu'à celle qu'il pouvoit avoir pris la fuite de dessein prémédité. Cependant, quelle que fût la cause de cet événement, il falloit avoir recours à un ami, et il auroit cru faire injure à son beau-père s'il s'étoit adressé à un autre qu'à lui.

Il alla le trouver et lui conta naturellement son embarras. Le Comte qui crut voir dans cette démarche la suite des conseils qu'il avoit lus dans la lettre, rompit toutes mesures, et accablant d'Orméville stupéfait de reproches, il lui répéta tout ce dont le hasard l'avoit instruit, et finit par lui tourner le dos sans vouloir écouter sa défense.

D'Orméville anéanti par ce retour imprévu, ne concevoit pas ce qui avoit pu occasionner un changement si subit, et cherchoit avec ardeur la source d'accusations si injurieuses; mais, ne pouvant percer cet odieux mystère, il essaya de

revoir le Comte, et lui écrivit pour le désabuser. Monsieur de Lussière ne répondit qu'en lui renvoyant la lettre qu'il avoit trouvée. D'Orméville la lut avec stupeur, et vit bien que c'étoit encore une nouvelle manoeuvre de ses ennemis; il sentit que le départ de son domestique étoit calculé avec cette nouvelle scélératesse, et frémit en découvrant des complots si profondément et si secrétement combinés.

Le fatal papier étoit toujours dans ses mains, il le relisoit sans cesse; en le chiffonnant, il remarqua une ligne qu'il n'avoit pas aperçue d'abord. L'écriture étoit différente de celle de la lettre, et ne lui sembloit pas inconnue. Il frémit en retrouvant encore ces mots toujours si cruels pour lui: *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

FIN DU SECOND VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY